(2)

QUELQUES LETTRES PASTORALES

DE

SON EXCELLENCE MONSEIGNEUR

Diomède Falconio

ARCHEVÊQUE DE LARISSE.

DÉLÉGUÉ APOSTOLIQUE AU CANADA.

TRADUITES DE L'ITALIEN

PAR LE

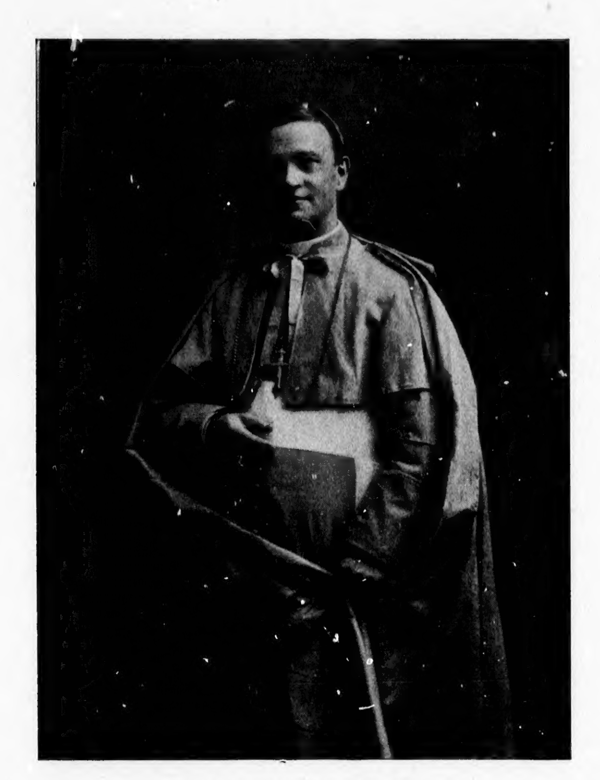
R. P. HENRI LACOSTE, O. M. I.

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET EN THÉOLOGIE, MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROMAINE DE ST-THOMAS D'AQUIN.



OTTAWA :
LA COMPAGNIE D'IMPRIMERIE D'OTTAWA, LIMITÉE.

1900.



S. E. Mgr DIOMÈDE FALCONIO
Archevêque de Larisse
Délégué apostolique au Canada

QUELQUES LETTRES PASTORALES

DE

SON EXCELLENCE MONSEIGNEUR

Diomède Falconio

ARCHEVÊQUE DE LARISSE.

DÉLÉGUÉ APOSTOLIQUE AU CANADA.

....

TRADUITES DE L'ITALIEN

PAR LE

R P. HENRI LACOSTE, O. M. I.

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET EN THÉOLOGIE, MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROMAINE DE ST-THOMAS D'AQUIN.



OTTAWA :
LA COMPAGNIE D'IMPRIMERIE D'OTTAWA, LIMITÉE.

1900.

A Son Excellence Monseigneur Diomède Falconio, Archevêque de Larisse, Délégué Apostolique au Canada.

MONSEIGNEUR,

Il m'a été donné de lire ces belles et savantes lettres pastorales que vous adressiez naguère à vos diocésains de Lacedonia, puis d'Acerenza et Matera. C'était la bonne semence que vous jetiez, comme le père de famille de l'Evangile, sur cette terre d'Italie si riche et si féconde, où la foi est toujours vive comme le ciel est toujours pur, où l'attachement aux pasteurs de l'Eglise se conserve toujours si profond et si vrai.

Léon XIII, juste appréciateur du mérite, vient de vous confier un champ plus vaste. Des intérêts plus grands que ceux d'un diocèse réclament maintenant votre attention et votre sollicitude.

Depuis son arrivée au Canada, Votre Excellence a pu voir que le peuple de ce pays ne le cède à aucun autre pour la vivacité de sa foi et le dévouement respectueux à ses chefs spirituels. Vous avez daigné même en exprimer plusieurs fois votre admiration, particulièrement pendant les fêtes grandioses dont Ottawa vient d'être le théâtre. Votre Excellence a vu aussi avec quelle joie enthousiaste les catholiques ont accueilli partout le représentant du Saint-Siége.

Je me suis dit, en parcourant ces pages inspirées par votre cœur, que peut-être elles pourraient produire ici également quelques fruits de salut. Ce que le grand apôtre écrivait aux Romains, n'êtes-vous pas en droit de le dire à ces enfants de l'Eglise vers lesquels le Suprême Pasteur vous a envoyé ? "Je désire vous voir pour vous communiquer quelque chose de la grâce spirituelle, afin de vous fortifier ; c'est-à-dire, pour me consoler avec vous par cette foi, qui est tout ensemble et votre foi et la mienne....... Je viens vers vous, pour obtenir quelque fruit parmi vous, comme parmi les autres nations."

L'amour et le respect témoignés partout à votre personne, m'ont donné l'assurance qu'on recevrait aussi avec bienveillance ce livre, qui vous appartiendra, puisqu'il ne contiendra que l'expression de votre zèle ardent pour le salut des âmes, le triomphe de l'Eglise et le bien de la société. Et alors la pensée m'est venue de traduire ces instructions pastorales dans la langue française, qui est celle de l'immense majorité des catholiques du Dominion.

Votre Excellence voudra-t-elle reconnaître son œuvre sous une forme étrangère ? Et la reconnaissant, daignera-t-elle présenter elle-même ce travail au public ? Ce serait pour ce livre le meilleur gage de succès.

Veuillez me croire, Monseigneur,

de Votre Excellence

le serviteur très humble et très dévoué,

HENRI LACOSTE, O.M.I.

UNIVERSITÉ D'OTTAWA, le 10 novembre 1899.

OTTAWA, 15 novembre 1899.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Vous m'avez exprimé le désir de traduire mes lettres pastorales dans cette belle langue française que vous possédez si bien. Quelques-unes traitent de sujets qui intéressent plus ou moins tous les fidèles, et j'espère que leur lecture pourra être de quelque avantage même aux Canadiens. C'est pourquoi je vous accorde bien volontiers ce que vous me demandez. C'est à vous de choisir dans ces instructions ce qui vous paraîtra devoir être plus utile aux fidèles de ce pays.

Mais laissez-moi vous dire, mon Révérend Père, combien je suis touché de voir un prêtre, nonobstant ses occupations continuelles, à raison de sa charge de professeur dans cette Université, trouver encore le temps d'entreprendre une semblable traduction, afin d'en faire bénéficier le peuple canadien. Sans aucun doute vous avez été poussé par le désir de mettre en garde les chrétiens fervents, contre cet indifférentisme religieux dont traitent principalement mes lettres. Que Dieu bénisse votre œuvre !

Depuis son premier établissement dans ces régions jusqu'à nos jours, le peuple canadien, guidé sans cesse par le zèle éclairé de son clergé et de ses évêques, a su se maintenir inébranlable dans cette foi qui, libre d'erreur, pure et limpide, remonte à sa source primitive, Notre Seigneur Jésus-Christ. Il mérite bien par conséquent qu'on ne recule devant aucune peine pour le préserver de certaines idées dangereuses qui, aujourd'hui, tendent malheureusement à affaiblir les croyances religieuses au sein des nations. Animé d'un esprit vraiment chrétien, et avec un rare courage, il sait pourvoir à tous les besoins temporels et spirituels de la vie, fondant et soutenant des œuvres de bienfaisance de toutes sortes, élevant continuellement des écoles et des églises, et rappelant

ainsi les plus belles époques de la foi. Bien que jeune encore, il est cependant, par la grandeur de ses projets, la prospérité de son industrie, le développement de son commerce, et ses progrès constants dans la voie d'une vraie civilisation, le rival des nations les plus anciennes. Un tel peuple est bien digne des soins les plus dévoués, afin qu'il puisse garder intacts les principes religieux qui ont été et qui seront toujours la cause de sa liberté et de ses progrès.

Or, pour fortifier ces sentiments religieux et les mettre à l'abri des séductions de l'indifférentisme, il est nécessaire que tous unissent leurs efforts ; mais ce sont surtout les prêtres qui doivent prendre part à la lutte.

Par suite, si les exhortations que j'adressais à mon troupeau pour le maintenir solide dans la foi, peuvent contribuer de quelque manière à éloigner du peuple du Canada les maximes anti-chrétiennes qui déshonorent la société moderne, c'est à vous qu'en reviendra le mérite et, auprès de Dieu, la récompense.

Je vous bénis de tout cœur, ainsi que votre œuvre, et vous prie de me croire,

Votre très-affectionné en N. S.,

† DIOMÈDE FALCONIO,

Archevêque de Larisse,

Délégué Apostolique.

Au R. P. Lacoste, O.M.I.

APPROBATION DU RÉVÉREND PÈRE PROVINCIAL.

Mon Révérend Père,

J'approuve fort l'heureuse idée que vous avez eue de traduire en français les lettres pastorales de Son Excellence Monseigneur Falconio et de les publier. Je suis d'avis que la lecture de ces lettres fera beaucoup de bien au milieu de notre population canadienne.

Au R. P. Lacoste, O.M.I.

J. JODOIN, O.M.I., Provincial.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

Monseigneur Diomède Falconio est né le 20 septembre 1842 à Pescocostanzo, petite paroisse du diocèse du Mont-Cassin, dans les Abruzzes, en Italie. A l'âge de 18 ans (2 septembre 1860) il entrait dans l'ordre de saint François.

Après avoir terminé ses études sous la direction de savants religieux de la province romaine de son ordre, il fut envoyé aux Etats-Unis en qualité de missionnaire (novembre 1865), et c'est là que, le 4 janvier 1866, il recevait l'onction sacerdotale des mains de Mgr Timon, évêque de Buffalo.

Ses supérieurs l'avaient déjà remarqué et ils fondaient sur lui les plus belles espérances. Aussi ne tardèrent-ils pas à lui confier les postes les plus importants dans les maisons de l'ordre. Nommé d'abord professeur de philosophie et vice-président du collége franciscain de Saint-Bonaventure à Allégany dans l'Etat de New-York (1866), l'année suivante il montait dans la chaire de théologie et devenait en même temps secrétaire de la province franciscaine de l'Immaculée-Conception. Nommé président du collége et du séminaire de Saint-Bonaventure (1868), il fut chargé la même année d'une mission à Terre-Neuve, où il demeura avec Mgr Carfagnini, évêque de Hâvre-de-Grâce. L'année suivante, Mgr Carfagnini le choisit pour son secrétaire, et le nomma administrateur de l'église-cathédrale de Hâvre-de-Grâce. Pendant les douze ans qu'il occupa cette charge, le jeune religieux fit preuve de talents administratifs tout à fait exceptionnels, et sut, par sa largeur de vues, son tact et son habileté, se concilier l'estime et l'affection de tous. Aussi, quand vint le moment de partir, il fut l'objet des plus touchantes démonstrations de la part de la population. En 1883 l'obéissance le rappellait en Italie : il venait d'être élu provincial des Franciscains dans les Abruzzes.

Successivement réélu provincial, puis nommé commissaire et visiteur général de la province de Naples, examinateur synodal du diocèse d'Aquila, commissaire et visiteur général de la province de Saint-Ange dans la Pouille, au mois d'octobre de l'année 1889, le chapitre général des Franciscains le choisit à l'unanimité pour procureur général de l'ordre. Et tout en remplissant cette fonction, il fut chargé plusieurs fois, comme commissaire et visiteur général, de missions délicates et difficiles dans diverses provinces franciscaines (1889-1892).

Il était sur le point d'aller visiter la France par commission de son général, quand Léon XIII, qui avait pu, depuis quelques

années surtout apprécier son mérite, le préconisa évêque de Lacedonia, dans la province de Naples. C'était le 11 juillet 1892. Sacré à Rome le 17 du même mois, par Son Eminence le cardinal Monaco La Valetta, doyen du Sacré-Collége, le nouvel évêque fit son entrée solennelle dans son diocèse le 2 février 1893. Sans perdre un moment il se mit à l'œuvre, instruisant son troupeau, réformant les abus, rétablissant partout la discipline ecclésiastique, se conciliant le respect et l'affection, non seulement du clergé et des fidèles, mais encore des autorités civiles.

Mais la Providence avait sur Monseigneur Falconio des vues plus hautes encore. Au moment où l'évêque de Lacedonia se livrait, avec une partie de son clergé, aux exercices de la retraite, dans le sanctuaire de Notre-Dame-Delle-Fratte à Castelbaronia, il reçut de Rome la nouvelle de son élévation aux siéges archiépiscopaux réunis d'Acerenza et Matera, dans la Basilicate, lesquels commandent à 150,000 catholiques. C'était le 29 novembre 1895.

Dans cette grande preuve de la confiance de Léon XIII, le prélat ne vit qu'une occasion propice de faire plus de bien. A mesure que son champ d'action s'agrandissait, il sut trouver dans son cœur de nouvelles ressources de zèle, d'énergie, de dévouement. Mais là encore Monseigneur Falconio ne devait pas rester longtemps. Le Souverain-Pontife, jugeant que le moment était venu de nommer au Canada un Délégué Apostolique permanent, avait fait choix pour ce poste d'honneur, de l'archevêque d'*Acerenza* et *Matera*. Dans une de ses lettres, Monseigneur Falconio nous a laissé l'écho des sentiments qu'il éprouva, au moment où il dut se séparer de son peuple bien-aimé.

Léon XIII avait parlé ; pour l'"enfant de l'obéissance", c'était la voix de Dieu lui-même. Le vénérable prélat quittait donc sa résidence de Matera le 22 août 1899, et le 2 septembre suivant il était reçu en audience de congé par Notre Saint-Père le Pape Léon XIII.

***

Pendant son court passage à Lacedonia, puis à Acerenza et Matera, Monseigneur Falconio a publié plusieurs mandements et lettres pastorales d'une grande importance. Il y traite des maux de notre époque, de leurs causes, de leurs remèdes. Il y montre surtout comment la grande erreur de notre temps, l'indifférentisme religieux, a conduit logiquement à cette dégradation des esprits et des cœurs, sous laquelle gémissent plusieurs des vieilles nations catholiques de l'Europe. L'abaissement des caractères, la corruption des mœurs, la soif insatiable du bien-être et des jouissances, une recrudescence d'insubordination vis-à-vis de toutes les autorités, dans la famille, dans l'Etat, dans l'Eglise, tels sont quelques-uns des tristes symptômes qui, au milieu des splendeurs de notre

âge, fixent l'attention de l'observateur judicieux dont l'œil ne se laisse pas éblouir par le mirage trompeur du progrès matériel. Et si l'on demande la cause de tout cela, si l'on veut savoir d'où vient cette déchéance morale, à côté de ces merveilles de l'art et de l'industrie dont notre siècle peut s'enorgueillir, la réponse est facile. " C'est que les croyances religieuses, minées peu à peu par une presse hostile ou par une société dépravée, vont s'affaiblissant dans les esprits ; c'est que la tolérance de l'erreur et du vice devient de plus en plus grande, c'est que l'ignorance religieuse est souvent très-profonde, c'est que les mœurs s'altèrent au contact de mille éléments de corruption, c'est qu'on ne reconnait plus autant aux diverses autorités l'origine surnaturelle et divine qui seule peut les rendre dignes de notre respect et de notre soumission (1)." Ces idées sont longuement développées dans ces lettres pastorales.

Puis vient le remède. Pour que la société triomphe de la crise actuelle, il faut que la religion reprenne partout son empire. Les vieilles sociétés ont péri parce que Dieu en avait été chassé, la nouvelle est souffrante parce que Dieu n'y est pas suffisamment entré. Et alors nous apparait la douce et rayonnante figure du Verbe fait homme, médecin incomparable, guide infaillible, sauveur universel, "qui était hier, qui est aujourd'hui, qui sera dans tous les siècles." C'est lui qui est le centre du monde renouvelé. Il s'appelle " la voie, la vérité et la vie." Ce qu'il n'a pas fait par lui-même il le fait par ses apôtres et leurs successeurs qu'il a investis d'une mission divine. Il vit, il agit toujours dans son Eglise et pour son Eglise, dépositaire, interprète autorisée du divin enseignement, établie pour continuer à travers le monde l'œuvre de restauration et de salut commencée à Bethléem et au Calvaire. Une fois il a relevé l'humanité, il peut la relever encore, et lui seul peut le faire, car "nul autre nom n'a été donné sous le ciel aux hommes, par lequel nous devions être sauvés."

*
* *

Tel est dans ses grandes lignes l'ouvrage que nous donnons au public. Parmi ces lettres pastorales, nous en avons choisi un certain nombre qui nous ont paru s'adresser à tous indistinctement, et nous les avons traduites en français. Certes, nous ne l'ignorons pas, le peuple canadien connait sa religion, et nous ne prétendons pas nous présenter à lui comme un révélateur ou un prophète qui annonce des choses nouvelles. Nous ne réclamons qu'une petite place parmi ceux qui, avec un dévouement sans bornes, un zèle toujours en éveil, tra-

(1) Lettre pastorale de Nos Seigneurs les archevêques et évêques des provinces ecclésiastiques de Québec, de Montréal et d'Ottawa, sur l'*Education*, 19 mars 1894.

vaillent à élever ou à consolider l'édifice religieux en ce pays. Et maintenant, avons-nous eu tort de penser que peut-être nous ferions œuvre utile? Au lecteur de répondre. Nous le savons aussi, le Canada-Français est profondément catholique, et puisse-t-il conserver longtemps, toujours, cette foi vive, cette confiance filiale dans ses évêques et dans son clergé, qui lui ont permis de passer sain et sauf à travers les crises les plus formidables de son histoire ! Cependant, il est accessible au mal et à l'erreur, comme les autres peuples. " Nous voudrions pouvoir proclamer ici que notre pays a échappé complètement au courant d'idées malsaines qui désolent la plupart des contrées de l'Europe ; malheureusement, bien des symptômes alarmants, bien des faits qui se déroulent encore sous nos yeux, nous prouvent que ces idées subsersives ont fait depuis quelque temps leur apparition au milieu de nous." Ainsi parlent les vénérables archevêques et évêques, dans le document plus haut cité. Il est donc du devoir de tous ceux qui désirent sincèrement le bien du pays, de travailler de toutes leurs forces à enrayer ou à diminuer le mal.

Pour éloigner les jeunes Spartiates du vice honteux de l'ivrognerie, on mettait sous leurs yeux un esclave ivre qu'on livrait à leurs quolibets et à leurs insultes. Pour éloigner de l'indifférentisme religieux nos populations catholiques, n'est-il pas bon de leur montrer cette plaie dans toute sa nudité hideuse, et d'énumérer les affreux ravages qu'elle a faits au sein des peuples civilisés de l'ancien continent ? C'est ce que nous avons voulu faire. Et si ce travail peut servir à fortifier dans leur foi ou à éloigner de l'erreur quelques-uns de nos frères, nous aurons atteint notre but.

OTTAWA, 7 mars 1900.

Fête de saint Thomas d'Aquin.

I

Les maux dont nous souffrons et leur remède.

Lettre pastorale pour le Carême de 1894.

A nos très-chers frères les membres du clergé et les fidèles de notre diocèse, paix et salut dans le Seigneur.

S'il y eut jamais dans l'histoire de notre patrie une époque qui mérite de notre part une sérieuse considération, c'est bien celle que nous traversons en ce moment.

Un peuple naturellement élevé dans ses aspirations, doué d'un génie puissant pour les sciences et les arts, avide de progrès et de gloire, fier de son indépendance et de l'honneur national, placé par Dieu dans une riche contrée, le jardin du monde ; après une longue période de paix, d'abondance et de prospérité, languit cependant dans la misère. Pourquoi cela ? Pourquoi voyons-nous ce peuple se traîner ainsi sous le poids des humiliations et des épreuves ? Pourquoi n'ose-t-il envisager l'avenir qu'avec épouvante ? Multiples et variées à l'infini sont les réponses qu'on a faites à ces questions. Ceux qui ne savent pas élever leurs regards au-dessus de la terre, ni tirer profit des leçons de l'histoire, la grande maîtresse de la vie, se perdent dans d'interminables disputes, se rejetant les uns sur les autres la responsabilité des maux dont nous souffrons, selon les théories en honneur chez les différents partis politiques. Aucun n'ose s'arrêter à la source principale. Mais en face de ce triste spectacle, devant ces secousses formidables qui ébranlent sa patrie, l'homme sérieux et craignant Dieu, se rappelle les gloires et les chutes successives des grands empires ; il en étudie les causes, et puis, honteux et attristé à la vue de l'avilissement où nous sommes tombés, il s'incline avec résignation sous ces paroles vengeresses qui descendent du ciel : "Mon peuple n'a pas écouté ma voix, et je l'ai abandonné aux désirs de son cœur, et il a marché au gré de ses vains conseils." (1)

La société moderne nous avait promis mille choses. On s'attendait à voir refleurir l'âge d'or d'Auguste. Les poètes préparaient leurs chants pour en célébrer les grandeurs, la prospérité et la gloire. Mais hélas, "le soleil se coucha au milieu de sa course" (2), aux hymnes de joie succédèrent des gémissements lugubres, les espérances brillantes firent place à un désenchantement universel.

Quelle est la cause de cette effroyable catastrophe? La Sagesse Divine se charge de nous répondre : *Lasssati sumus in viâ iniquitatis et perditionis..... viam autem Domini ignoravimus.* Nous nous sommes lassés dans la voie de l'iniquité et de la perdition, mais la

(1) Ps. 80, v. 11-12.

(2) Amos VIII-9.

voie du Seigneur, nous l'avons ignorée (1). On a cru avoir pensé à tout quand on a proclamé bien haut le nom de progrès ; on avait oublié d'imprimer à ce mouvement la véritable direction, en le mettant sous le contrôle de la Religion. Il est écrit : *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam.* Si le Seigneur ne bâtit lui-même une maison, en vain travaillent ceux qui la bâtissent (2). Pour élever cet édifice social on a refusé l'aide de Dieu, Dieu alors a retiré son bras tout-puissant, et la construction menace déjà de s'écrouler.

Le *progrès*, considéré dans les créatures douées d'intelligence et de liberté, est un mouvement vers ce qui est meilleur; il est donc parfaitement légitime de le désirer. Cependant, si ces aspirations qui nous portent vers lui sont mal dirigées, nous avons tout à redouter, car les efforts, même les plus légitimes, peuvent être la cause de grands désastres s'ils ne sont pas bien gouvernés. Dieu a dit à l'homme : "Je te donnerai l'intelligence, je t'enseignerai la voie par laquelle tu dois marcher." (3) C'est pourquoi, quand l'homme, dans l'usage de ses facultés, s'écarte de la voie que Dieu lui a tracée par le moyen de ses commandements, on ne peut espérer de lui aucun bien.

Or, n'est-il pas évident que la société moderne, fascinée par un progrès mal compris, s'est éloignée des voies du Seigneur qui seules pouvaient nous conduire à la gloire et au salut ? Que pouvions-nous donc attendre, sinon des catastrophes ? Le siècle présent, tout en arborant l'étendard du progrès, s'est séparé totalement de la religion ; il ne saurait donc recueillir de tous ses efforts que des fruits stériles, une gloire imaginaire, des triomphes passagers ; et l'on ne tardera pas à descendre rapidement la pente fatale, qui conduit à des abîmes d'où les nations ne remontent plus.

A la vue de ces périls qui nous pressent de toutes parts, l'Apostolat catholique, qui s'associa toujours aux épreuves et aux souffrances des peuples, se sent plus que jamais poussé à jeter le cri d'alarme : "Nous avons donc erré hors de la voie de la vérité." (4) Nous avons perdu notre route ; comme des aveugles nous avons marché à tâtons : nous nous sommes heurtés en plein midi, comme au milieu des ténèbres." (5) "Seigneur, remettez-nous dans la voie véritable." (6)

---

(1) Sap. v. 7.

(2) Ps. 126, v. 1.

(3) Ps. XXXI-8.

(4) Sap. V-8.

(5) Isaïe, c. 59, v. 10.

(6) Ps. V. 8.

Cette voie véritable dans laquelle nous demandons à Dieu de nous mettre, c'est celle qu'il nous a tracée par ses saints commandements ; aussi, ce n'est que par un retour sincère et fervent à la religion que la société sera sauvée. Ces principes, ces maximes, ces règles infaillibles, d'où dépendent le bonheur temporel et éternel des individus, aussi bien que la tranquillité et la prospérité des peuples, ont été recueillis pour notre instruction, dans le catéchisme catholique, livre d'or qui devrait être sans cesse entre les mains, non seulement du peuple, mais encore de ceux qui ont mission de le conduire et de le gouverner. Aussi, voilà pourquoi, après avoir parlé du réveil religieux comme du seul moyen capable de rendre la prospérité et le calme à notre peuple, nous parlerons aussi de l'obligation très-étroite imposée à chacun de s'instruire des choses religieuses, afin que l'ignorance ne puisse pas être un obstacle à l'action bienfaisante de la religion.

Que le Seigneur daigne fortifier et rendre efficace notre parole, la plus faible de tout l'épiscopat ! Puisse notre voix résonner, comme un appel salutaire et pacifique à toutes les classes et à toutes les conditions ! Puissions-nous éloigner de notre peuple bien-aimé, les horreurs du socialisme, qui infeste déja quelques-unes de nos provinces, et prétend guérir les maux dont nous souffrons, en émancipant l'homme et le déchargeant de ses devoirs sacrés envers Dieu et envers la société !

***

Qui oserait nier que notre Italie traverse en ce moment une des époques les plus critiques de son existence ? Tous sans exception, ceux-là même sur qui pèse plus directement la responsabilité de la triste situation où nous sommes, avouent que nous ne pouvons pas continuer de la sorte, et qu'il est grandement temps d'opposer une digue au courant impétueux qui nous entraîne aux abîmes. On entend des hommes habitués à méditer sérieusement sur l'avenir des peuples, se poser l'un à l'autre ces questions : Où en sommes-nous ? Y a-t-il encore quelque espérance de salut pour la société, malgré tous les maux dont elle souffre, ou bien, ne reste-t-il plus qu'à se voiler la tête et à verser des larmes sur la ruine irréparable de ce que nous avons de plus cher et de plus sacré dans notre patrie ? Comme un malade qui semble à chaque instant sur le point de succomber au mal long et douloureux qui le dévore, tient dans une inquiétude mortelle ses amis et ses proches, de même l'état déplorable de la société jette dans une véritable consternation les hommes de toutes les classes et de tous les partis. Loin de nous la pensée de discuter sur la valeur et le mérite des polémiques qui ont divisé les différents partis politiques, sur le point de savoir quel est le meilleur moyen de remettre sur des

bases solides la société chancelante. Aujourd'hui en effet plus que jamais, nous sommes pleinement convaincus de l'insuffisance des lois purement humaines, de quelque parti qu'elles émanent. Mais il y a plus encore. Souvent ces mêmes lois, n'étant pas fondées sur la crainte de Dieu, sont une cause fatale d'avilissement et de décadence pour les nations. C'est là le témoignage de l'histoire. Voyez, en effet, toutes ces lois qui ont été si souvent faites et refaites selon les besoins changeants de la politique, parmi les peuples les plus illustres de l'Europe ; et dites-moi, à quoi ont-elles servi, sinon à nous jeter dans cet état de doute et d'incertitude où nous nous débattons, par suite du déchaînement des passions, des catastrophes financières et des progrès du socialisme qui dresse de tous côtés sa tête menaçante ? Ce sont là les résultats d'une politique insensée qui s'était flattée de rendre les peuples heureux sans le secours de la religion, qui seule peut élever une barrière contre le débordement des passions, rendre l'homme bon et honnête, et, par la promesse d'une vie meilleure, éteindre le feu de la convoitise dans le cœur de celui qui souffre. Au mépris de cette grande vérité qui a guidé tous les hommes de bon sens, à savoir qu'il n'y a pas de société possible sans religion, on a voulu élever un vaste édifice social, sans mettre à sa base le respect des lois divines, et voici que l'édifice déjà menace ruine.

D'où vient un aveuglement si déplorable dans un siècle qui par ailleurs a fait de si grands progrès dans toutes les branches des sciences et des arts ? Comment, malgré l'expérience de tant de siècles et l'exemple des nations les plus éclairées, n'a-t-on pas encore compris que sans Dieu il n'est pas possible de bien gouverner ? Malheureux, ne voyez-vous donc pas qu'en éliminant de la vie des peuples cette grande force qu'est la religion vous rompez la digue à l'endroit même où les flots sont les plus menaçants ? Vous renversez le seul obstacle qui puisse arrêter le cours impétueux des passions débordées. Et comment osez-vous, après cela, vous faire passer pour sages et patriotes ? Vous qui vous pâmez d'admiration devant les libertés de la Grèce et de Rome, avez-vous jamais examiné sérieusement sur quoi ces libertés étaient fondées? Les lois de Minos et de Numa, comme l'observe justement un savant jurisconsulte de ces derniers temps, étaient établies entièrement sur la crainte des dieux. Xénophon nous dit que plus les villes et les nations ont été constantes dans le culte rendu à la Divinité, plus leur vie a été longue et prospère (1). Platon pense que celui qui éloigne la religion, sape par la base tout édifice social. (2) D'après Cicéron, la Providence Divine doit être comme l'âme de toute législation. Numa voulant faire de Rome une ville

(1) Sur Socrate.

(2) Des lois, l. x.

éternelle, crut nécessaire avant tout d'en faire une ville sainte et consacrée aux dieux.

Cette grande vérité se révèle encore avec plus d'évidence, si l'on veut réfléchir que dans le fond du cœur humain germent trois passions redoutables, l'orgueil, l'avarice, la volupté. Nuit et jour elles l'importunent, le tourmentent et font tous leurs efforts pour s'emparer de lui. La seule voix capable de rompre le charme de ces sirènes, c'est la voix auguste de la religion, avec son alternative nécessaire de châtiments ou de récompenses. La seule chaîne assez forte pour dompter ces hyènes féroces, c'est la volonté de Dieu. Etouffez cette voix, brisez cette chaîne, qu'arrive-t-il ? Le cœur humain tombe à l'instant sous l'empire de ces terribles ennemis ; l'homme n'est plus reconnaissable : jouir, assouvir ses passions à tout prix, telle est son unique loi. Honneur, probité, biens, santé, conscience, il sacrifiera tout à ses plaisirs. Sa seule maxime sera : Moi.... et puis rien ; et le cas échéant, il suivra cette maxime jusqu'au bout, dût-il lui en coûter l'honneur et la vie. Les vilénies de toute sorte, les empoisonnements, les fraudes, les crimes inouïs qui souillent la face de la terre, sont malheureusement une preuve convaincante de cette douloureuse vérité.

C'est donc en vain qu'on penserait pouvoir maintenir une société sans le secours de la religion. Les lois humaines, isolées des éternels principes du vrai et du juste, sont sujettes naturellement au changement et à l'incertitude, et ne peuvent avoir sur la conduite des hommes que des résultats fort douteux. Aussi, il arrivera qu'une mesure adoptée aujourd'hui et regardée comme le *nec plus ultra* de la prudence et de la sagesse, sera abrogée demain, comme ridicule et dangereuse. "A force de déceptions, la société elle-même se prend à douter de tout. Ce doute fatal l'ébranle jusque dans ses fondements, il l'affaiblit, la dégrade et la rend incapable de nobles et généreuses conceptions ; enfin il la jette peu à peu dans une langueur mortelle ou une agitation fébrile, pour la laisser, épuisée et avilie, dans cette alternative inévitable, ou de s'abîmer dans les sanglantes saturnales de l'anarchie ou de tomber sous le joug d'un implacable despotisme." (1)

De tout cela il résulte clairement que lorsque la religion n'est pas là pour faire briller aux regards de l'homme l'espérance d'une autre vie, celui-ci ne veut, ne poursuit qu'une chose sur cette terre, la satisfaction de ses désirs, n'importe à quel prix. Et de fait, il serait étrange, tandis que le riche nage dans l'abondance et n'épargne rien pour satisfaire ses désirs, il serait étrange, dis-je, qu'on voulût obliger le pauvre à user ses forces dans un travail long et pénible, à modérer ses désirs, ses inclinations, ses affections, si l'on n'avait, pour le soutenir, la promesse d'une récom-

---

(1) Gaume, catéch. de persévérance.

pense à venir. Quand vous aurez ôté la pensée du ciel à celui qui souffre, oserez-vous le condamner, s'il fait tout en son pouvoir, même aux dépens de la loi, pour avoir sa part des richesses et des plaisirs des fortunés de ce monde ? Pourquoi le faible aurait-il seul la souffrance en partage, pendant que le fort ne pense qu'à jouir ? Pourquoi l'un serait-il toujours le vil esclave et l'autre l'impitoyable, l'éternel patron ? Si vous supprimez la crainte de Dieu et l'espoir d'une récompense future l'homme ne saurait accepter les épreuves de la vie. C'est là une affaire d'expérience. A mesure qu'on voit s'affaiblir dans les esprits la croyance à un Etre Suprême vengeur du crime et rémunérateur de la vertu, on voit dans les mêmes proportions augmenter l'égoïsme froid, inexorable, qui peuple la terre d'une foule d'hommes avides d'argent et d'honneurs, esclaves des plus brutales passions, autant d'éléments de discorde et de corruption pour la société.

Mais, direz-vous, celui qui viole les lois du pays sera puni. C'est vrai ; mais, de grâce, si le coupable a la certitude, ou seulement la probabilité d'échapper à la justice humaine, quel frein sera capable de l'arrêter dans ses mauvais desseins ? En outre, quel que soit l'espoir de celui qui fait dépendre le bien-être de la société de la crainte qu'inspire le bourreau, on n'arrivera jamais par ce seul moyen à rendre l'homme vertueux. En effet, comme le remarque justement un libre-penseur qui ne fut pas complètement aveuglé par les passions (1), la plus grande partie des vices qui ruinent peu à peu la société, ou en troublent l'harmonie—l'avarice, la cupidité, l'égoïsme, l'ingratitude, la dureté de cœur, l'envie, la calomnie, le libertinage—ne sont pas du domaine de l'autorité publique. Et même, parmi les crimes qui sont de sa compétence, combien qui lui échappent ! Combien de nouveaux moyens de voler, de vivre aux dépens d'autrui, d'éluder les lois, n'a-t-on pas vus dans ces derniers temps, à l'usage de ceux-là même à qui les peuples avaient donné une entière confiance ? Il est temps, après tous ces scandales, il est temps qu'ils se détrompent une fois pour toutes, les fauteurs de l'irréligion, et qu'ils aient le courage de confesser leur erreur. Rousseau, un des coryphées de la libre-pensée, a été forcé de faire cette déclaration solennelle : *Je ne comprends pas qu'on puisse être vertueux sans religion : assez longtemps j'ai eu cette fausse opinion ; aujourd'hui j'en suis pleinement revenu* (2). Cependant, après avoir pendant si longtemps, avec un mépris sacrilége, mis de côté la morale chrétienne, l'heure des désillusions ne semble pas avoir encore sonné pour notre malheureuse patrie. A peine quelques cris d'alarme se sont-ils fait entendre dans ces derniers temps, parmi ceux

(1) J. J. Rousseau.

(2) Id.

qui sentent peser sur eux la terrible responsabilité des événements qui ont ébranlé au milieu de nous la religion de nos pères. Chacun, toutefois, convient que la situation est pleine de périls, et si le courage manque pour avouer franchement sa faute, le sombre tableau qu'on nous fait des progrès de l'immoralité, surtout parmi la jeunesse, est une preuve plus que suffisante que l'éducation sans Dieu, loin de donner à l'Etat d'honnêtes citoyens, ne produit en général que d'audacieux malfaiteurs. Parmi tout ce qu'on a écrit dernièrement sur ce triste sujet, je ne veux noter, pour n'être pas trop long, qu'une seule observation trouvée dans un journal qu'on n'accusera certainement pas de cléricalisme. Effrayé du nombre croissant des jeunes criminels de dix à douze ans, l'auteur de l'article s'écrie : " Une telle augmentation a de quoi nous épouvanter. Qu'il suffise de faire cette remarque. En 1870 nos maisons de réforme ne comptaient que 273 mineurs ; or, au premier novembre de cette année 1893, elles n'en comptaient pas moins de 3,505, c'est-à-dire treize fois autant. Et que faisons-nous de ces malheureux ? Quels moyens prenons-nous pour les sortir de la voie du mal où ils sont engagés et pour les remettre dans le chemin de la vertu ? La société travaille-t-elle à en faire d'honnêtes citoyens, ou ne contribue-t-elle pas plutôt à développer les germes mauvais qui sommeillent dans ces jeunes âmes ? " (1) C'est là un aveu qui a son prix. Mais pourquoi s'arrêter là ? Pourquoi, tout en signalant le mal, ne pas en montrer la cause et en indiquer le remède ? Cette épidémie de crimes est dûe à ce qu'on a banni de l'enseignement la religion, et avec elle la saine morale. Une fois au moins soyez sincères, et convenez que la cause n'est pas ailleurs.

Vous, nos frères dans le sacerdoce, maîtres à qui est confiée la formation de la jeunesse, pères et mères de famille, oh ! nous vous en conjurons, secouons enfin notre léthargie ! Que la triste perspective de ce qui arrivera à la nouvelle génération livrée à tous les vices, nous pousse à chercher un remède efficace à tous ces maux. Sauvons la jeunesse et nous sauverons la patrie. Mais comment y arriver ? Où trouver le remède en question ? L'insuffisance de l'éducation laïque étant bien constatée désormais, il faut de toute nécessité revenir à l'éducation religieuse, car elle seule peut procurer le bonheur et la tranquillité de la famille chrétienne, aussi bien que la prospérité de la nation. Si nous voulons sortir de cette crise que nous traversons, il faut que la religion reprenne parmi nous son empire. Si nous avons à cœur le bien-être des générations futures, donnons à la jeunesse une formation chrétienne. Que l'acharnement avec lequel les artisans du mensonge et les apôtres de l'impiété travaillent à éloigner de la vertu et à corrompre ces âmes jeunes et inexpérimentées, soit pour nous un

(1) L'" Opinione."

nouveau motif de redoubler de vigilance, pour inculquer profondément dans l'esprit de la nouvelle génération ces principes sublimes qui donnent à l'homme la sainte liberté des enfants de Dieu, en même temps qu'ils font le citoyen honnête. Ne nous faisons pas illusion : de l'éducation dépend le salut ou la ruine de ceux qui viendront après nous, et par suite la prospérité ou l'abaissement de notre chère Italie. Les honnêtes gens ne peuvent plus s'y tromper. Les déclamations hypocrites de l'irréligion, dans notre pays, sont désormais démenties par les faits. L'inquiétude qui se manifeste dans toutes les classes de la société, le mal qui va toujours augmentant, la paix des familles compromise, tout nous fait un impérieux devoir de revenir aux dogmes consolateurs du christianisme, aux aimables et doux enseignements de Jésus-Christ.

Trouverons-nous ce retour difficile, ou chercherons-nous à nous persuader que le moment n'est pas encore venu de mettre de côté ce système d'éducation qui, conçu en dehors de la religion, nous leurre et nous tue? Il y avait à peine dix ans que l'école athée exerçait ses ravages au sein de la noble nation française, lorsque un orateur du gouvernement fit cette solennelle déclaration : " Il est temps que les théories fassent silence devant la réalité des faits ; il n'y a pas d'instruction sans éducation, pas plus qu'il ne saurait y avoir d'éducation sans morale et sans religion. Les professeurs ont enseigné dans le désert, parce qu'on a imprudemment proclamé qu'on ne devait pas parler de la religion dans les écoles. Depuis dix ans l'instruction est nulle, parce que la religion doit être la base de toute éducation. Les enfants sont dévoyés ; ils n'ont aucune idée de la Divinité, aucune notion du juste et de l'injuste ; de là ces mœurs féroces, sauvages....... (1)" Et Mirabeau, un des principaux fauteurs de la grande révolution, à peine s'aperçut-il que l'impiété entraînait sa patrie vers sa ruine, que, surmontant la fougue des passions et des intrigues, il prononça ces paroles mémorables : " Disons-le à la face des peuples et des nations : Dieu est nécessaire autant que la liberté au peuple français. Plantons l'auguste symbole du christianisme au sommet de chaque département ; loin de nous le crime d'avoir voulu détruire le suprême facteur de l'ordre public, le dernier espoir de la vertu malheureuse ! (2)" Hélas, quand viendra-t-il ce jour fortuné où il nous sera donné d'entendre, dans l'enceinte de nos parlements, retentir ces paroles, gage de securité, de paix et de prospérité pour notre pays ?

---

(1) Portalis—Corps Législatif, séance du 15 germinal an X.

(2) Rapport de Lucien Bonaparte sur l'organisation des cultes, 8 germinal, an X.

Loin de nous, fils bien-aimés, le cynisme insensé qui ne fait aucun cas de nos malheurs ! Loin de nous les théories de tous ces hommes qui, tout en se donnant pour les amis du peuple, ne veulent verser sur ses plaies qu'un baume sans vertu ! Nous voulons des résultats plus solides et plus durables pour le bien de notre peuple. Nous voulons que sur l'étendard des réformes sociales, à côté de cette devise sainte *Religion et patrie*, brille une fois encore l'image de Celui qui apporta la véritable liberté à l'homme et la paix aux nations (1). Nous voulons que le signe auguste du christianisme reprenne sa place dans nos écoles, qu'il domine et règne à chaque foyer chrétien, enfin, qu'il soit gravé profondément dans l'esprit et dans le cœur de chaque Italien.

***

Une fois admis que la religion est indispensable au bon gouvernement des hommes, à la tranquillité des familles, au bien-être des Etats, il s'en suit, comme conséquence nécessaire, que la religion doit être connue; sans quoi il est clair que ses enseignements ne pourraient être acceptés, ni ses préceptes observés. *Euntes docete omnes gentes* ; allez, instruisez toutes les nations. (2) C'est là le commandement du divin Maître à ses apôtres ; et il ajoutait immédiatement : *Qui vos audit, me audit* ; qui vous écoute m'écoute ; pour indiquer aux fidèles l'obligation où ils sont de connaître sa divine doctrine. Mais, hélas ! quelle attention prête-t-on aujourd'hui à la connaissance de la religion ? N'y a-t-il pas de nos jours des chrétiens qui mériteraient le reproche que saint Paul adressait naguère aux Athéniens, de porter leurs hommages à un Dieu inconnu (3) ? De combien de chrétiens peut-on dire qu'ils ont vraiment la science de Dieu, qu'ils ont une connaissance suffisante des mystères divins pour les croire, de la loi de Dieu pour l'observer, des sacrements pour les recevoir avec fruit ? S'il est vrai, comme l'assure saint Paul, que la science du chrétien doit consister à savoir Jésus-Christ crucifié, (4) ses mystères, son Evangile, sa religion sainte, quelle terrible responsabilité n'assument-ils pas, ceux que leur état oblige à apprendre toutes ces choses et ne les apprennent pas, ou à les enseigner et ne les enseignent pas ?

Mais ce qui nous attriste davantage et nous présage un avenir tout autre que séduisant, c'est le genre d'éducation qu'on donne aujourd'hui à la jeunesse encore sans expérience. L'homme s'est révolté contre l'oracle divin qui met à la base de toute science

(1) II Cor. III 17, Luc II 14.

(2) Matth. XXVIII 19.

(3) Act. XVII 23.

(4) I Cor. II 2.

la crainte de Dieu—*Initium Sapientiæ timor Domini* (1). De là l'éducation soit-disant laïque, c'est-à-dire sans religion, ce qui revient à dire sans morale. De là également tous ces maux que nous avons présentement à déplorer, et qui semblent devoir s'aggraver pour la future génération. De grâce, sauvons notre patrie des tristes effets de l'irréligion ! Et si nous le voulons, avec l'aide de Dieu, nous la sauverons, en remettant en honneur chez elle l'enseignement religieux, par le moyen du cathéchisme. Dans ce livre, justement appelé par un grand évêque : l'œuvre par excellence (2), on trouve en effet la doctrine chrétienne tout entière, sous une forme simple, élémentaire, également accessible aux plus humbles et aux plus hautes intelligences. Par lui l'enfant même est mis en possession des plus sublimes vérités de la foi ; et cet enseignement, en même temps qu'il révèle à l'homme ses grandeurs et l'empire dont il est investi sur le monde matériel, lui apprend aussi à user sagement de ses nobles prérogatives, et à alimenter sa vie aux plus pures sources de l'ordre moral (3).

Oui, mes bien-aimés, le catéchisme, dont le nom n'éveille que sécheresse et vulgarité auprès des esprits étrangers à toute idée surnaturelle, renferme, et d'une manière infiniment plus parfaite, tout ce qu'ont pu ou pourront jamais concevoir de plus élevé, les plus grands philosophes de ce monde, les plus profonds législateurs de tous les âges et de toutes les nations, pour le gouvernement des individus et des sociétés. Il enseigne à l'homme quels sont ses rapports avec Dieu et avec les créatures, il lui fait connaître la fin sublime pour laquelle il fut mis sur cette terre et lui indique en même temps les moyens d'y parvenir. Ces relations, ces devoirs, sont admirablement résumés dans les trois grandes vertus de *foi*, *d'espérance* et de *charité*, qui embrassent les trois parties principales du catéchisme, et qui, comme une échelle mystérieuse, élèvent graduellement l'homme jusqu'à Dieu, son centre et sa fin.

La foi, dit saint Augustin (4), commence notre union avec Dieu, l'espérance la resserre, la charité la complète. *Domus Dei credendo fundatur, sperando erigitur, diligendo perficitur.* " Ces trois vertus, ajoute saint Thomas, sont les trois éléments qui, unis à la nature humaine par la grâce du Rédempteur, élèvent l'homme, comme par trois degrés, à l'union avec Dieu, et le font, selon l'expression du Prince des apôtres, participer à la nature divine. La foi élève l'intelligence, et l'enrichit de certaines vérités surnaturelles que l'homme connait par la révélation ; l'espé-

(1) Ps. 110.

(2) Dupanloup, Entretien sur le catéchisme.

(3) Alberi. Le problème de la destinée humaine.

(4) Serm. 37.

rance élève la volonté et l'oriente vers ces biens célestes qui nous ont été promis ; la charité élève l'amour, et lui fait désirer de s'unir à ces biens surnaturels qui sont devenus l'objet suprême de ses aspirations (1)." Un coup d'œil sur ces vertus, qui renferment tous les enseignements de notre sainte religion et font faire à l'homme les plus admirables progrès dans la vie spirituelle, suffira pour nous en montrer la grandeur et la nécessité.

***

La foi est cette vertu surnaturelle que Dieu lui-même met dans notre âme, et par laquelle nous croyons toutes les vérités que Dieu nous a révélées et que la sainte Eglise nous enseigne (2). Elle nous donne le symbole des apôtres, dans lequel se trouvent réunies toutes les vérités fondamentales de la religion et de la philosophie humaine. Les notions que nous devons avoir sur Dieu, l'homme, le monde, y sont exposées d'une manière vraiment admirable. Sublime grandeur du symbole catholique ! " Chacun de ses articles, remarque un célèbre écrivain, réduit en poudre une ou plusieurs des théories absurdes rêvées par les philosophes païens sur Dieu, l'homme et le monde, et renouvelées avec si peu de honte par les impies modernes. Chaque mot est un trait de lumière qui dissipe une partie des ténèbres dont la raison de l'homme était enveloppée depuis la chute originelle, et la réunion de tous ces rayons divers forme le soleil de la vérité, devant lequel toutes les ténèbres disparaissent, comme les ombres de la nuit devant l'astre du jour (3)." Arrêtons-nous un instant à ce symbole, et nous verrons qu'il n'y a rien de si parfait ni de si consolant pour nous.

En premier lieu la foi, par le moyen du symbole, nous représente Dieu comme la cause première de tous les êtres, comme le créateur qui tira du néant le ciel et la terre et les innombrables merveilles qu'ils renferment. C'est ainsi que nous arrivons à la connaissance d'un être suprême, dont la puissance, la sagesse, la bonté, la justice, la providence, la miséricorde sont infinies ; et nous, êtres raisonnables, nous nous unissons alors aux êtres inférieurs, à l'étoile du matin, aux oiseaux, gracieux habitants de l'air, à la fleur, ornement de nos vallées, pour faire monter vers le Maître très-bon et très-grand nos adorations et nos hommages. " Interroge les bêtes et elles te parleront de Dieu, les volatiles du ciel et ils te le feront connaître ; parle à la terre et elle te répondra, et les poissons même t'instruiront. Qui ignore que la main du Seigneur a fait toutes ces choses ? " (4) De la sorte, pendant que la philoso-

(1) S. Theol.

(2) Bellarmin, catéch.

(3) Gaume, catéch. de persév. Introd. p. XXXIX.

(4) Job XII.

phie matérialiste travaille de toutes ses forces à bannir Dieu de ce monde, pendant que l'indifférentisme religieux cherche à le faire oublier, l'œuvre de la création nous fait voir toutes les parties de cet univers orientées vers lui, et le monde visible nous apparait, non pas comme un temple vide, mais comme un palais tout resplendissant de la gloire de Celui qui a donné l'être et le conserve à tout ce qui existe. La contemplation de Dieu nous conduit naturellement à la contemplation de ses œuvres, et parmi toutes les autres, notre regard se porte de lui-même sur l'homme, la plus belle des créatures sorties des mains de Dieu. Nous en admirons la gloire, la puissance, la royale grandeur, et nous saisissons la force de ces paroles de saint Léon: "O homme, reconnais ta dignité et garde-toi de t'avilir par une conduite indigne (1)."

Nous suivons cette noble créature jusqu'au paradis terrestre, séjour de toutes les délices, où nous voyons l'homme oublier son heureux état, désobéir à son créateur et tomber dans le péché. Devant cette chute lamentable nous nous sentons émus nous-mêmes, et nous pleurons sur son malheureux sort. Mais voici que soudain une voix se fait entendre, qui crie au monde étonné : *Felix culpa*, ô heureuse faute ! Et bientôt le Tout-Puissant, dans sa miséricorde, vient lui-même, par un prodige extraordinaire, nous expliquer le sens de l'énigme. De la voûte céleste descend une voix : " Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté (2)." C'est pour nous l'annonce fortunée, que le Désiré des nations, le Rédempteur du monde, a déjà paru sur la terre pour effacer la faute originelle et rendre à l'homme sa dignité première.

La vie glorieuse de cet Homme-Dieu, Jésus-Christ, notre aimable Sauveur, nous est racontée dans le symbole des apôtres, et nous assistons successivement, à sa naissance, à sa prédication, enfin à sa mort sur la croix, par laquelle, le Rédempteur, plus encore que par sa vie, nous montre son immense amour. Un tel spectacle, mis sous les yeux de l'enfant et de l'adulte, ne peut que les exciter à imiter ce mobile de profection, en pratiquant les vertus dont il a donné l'exemple. Il se sentira encore plus porté à mener une vie sainte en considérant que ce même Fils de Dieu jugera un jour le genre humain, et que à ce moment solennel la vertu sera glorifiée publiquement et le vice puni. Et alors, se regardant sur cette terre comme un pèlerin, comme un exilé qui soupire après la patrie céleste, il se montrera plus docile aux impulsions de l'Esprit Saint, il se livrera plus complètement à la direction toujours sûre de sa sainte mère l'Eglise, il tiendra son esprit dans une méditation continuelle de la gloire des saints, jusqu'à ce

(1) Serm. I De Nativitate.

(2) Luc II 14.

qu'enfin il arrive au terme, à la vie éternelle, objet de tous ses vœux.

Philosophes modernes, et vous législateurs qui tenez en vos mains le gouvernement des peuples, examinez sans préjugé le symbole catholique, et dites-moi s'il est possible de trouver quelque chose de plus complet et en même temps de plus simple, de plus sublime, de plus utile, de plus consolant, de plus propre enfin à faire aimer à l'homme ses devoirs, et à délivrer la société de tous ces crimes honteux que nous avons à déplorer depuis qu'on a mis de côté la crainte de Dieu. Comparez le soigneusement avec ces mille symboles qu'enfante tous les jours le cerveau de l'homme, et vous verrez qu'ils ne sont rien auprès de lui. C'est à ce symbole catholique que les nations modernes sont redevables de leur supériorité sur les nations païennes. C'est lui qui a mis en déroute toutes ces superstitions qui souillèrent les aréopages et les temples de l'antiquité. C'est lui qui,au dogme désespérant d'un destin aveugle et d'une fatalité inexorable, a substitué le dogme d'une providence divine qui gouverne le monde avec douceur et veille à toute heure sur nos immortelles destinées.

***

La foi donc, en éclairant notre intelligence par le moyen du symbole catholique, nous fait voir en Dieu, notre père, notre rédempteur et notre dernière fin. Puis elle nous explique le monde, elle nous instruit de notre origine et de nos destinées. Mais ce n'est pas encore assez. Si la foi est là pour illuminer notre entendement, il faut une autre vertu qui pousse notre volonté à désirer la possession de ces biens que la foi nous fait entrevoir. Cette seconde vertu est l'espérance, et nous arrivons ainsi à la seconde partie du catéchisme.

L'espérance est une vertu surnaturelle par laquelle nous mettons en Dieu toute notre confiance, et nous attendons, par les mérites de J.-C., les biens éternels qu'il nous a promis, et les moyens d'y parvenir. Elle ennoblit admirablement nos désirs, nous soutient dans notre lutte incessante contre le monde, nous console au sein des épreuves en nous montrant le paradis. En élevant ainsi notre volonté au-dessus des biens passagers de cette terre, elle nous transporte, nouveau char d'Elie, à des hauteurs incomparables, pour nous faire contempler d'avance les trésors que notre père commun tient en réserve pour nous. Sublime vertu ! En détachant notre cœur des affections terrestres, elle met, plus que ne peuvent le faire tous les codes criminels, un frein aux vices capitaux qui nous avilissent dans notre dignité et bouleversent l'ordre social. L'orgueil, l'avarice, la luxure, la colère, la gourmandise, l'envie et la paresse s'évanouissent à la splendeur de sa lumière,

et font place aux vertus opposées. Mais nous sommes trop faibles encore pour planer sur ces sommets. La faute dont se rendit coupable la nature humaine dans l'Eden, est en chacun de nous. Chacun des fils d'Adam éprouve en lui, comme un signe de condamnation, les tristes effets de cette chute lamentable. Aussi pour tenir nos désirs et nos aspirations au-dessus des choses qui passent, nous avons besoin du secours d'en haut, de la grâce divine. Et voici que le catéchisme se hâte de mettre devant nos yeux les deux moyens de l'obtenir, la *prière* et les *sacrements.*

La prière ! Baume salutaire des âmes affligées, qui pourra jamais décrire ta puissance et ton efficacité ? *Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez.* C'est la voix du Père céleste qui nous invite par là à implorer ses faveurs, désireux qu'il est de les répandre sur ses enfants avec abondance. Or, frères bien-aimés, de toutes les prières que notre mère la sainte Eglise met sur nos lèvres, la plus sublime, et en même temps la plus simple, la plus claire et la plus consolante, est l'*Oraison Dominicale* qui nous vient de Dieu lui-même, de Dieu qui connait infailliblement tous nos besoins. Méditons la quelques instants.

Notre Père qui êtes au ciel. Quelle sublimité de pensée dans ces deux mots ! C'est le pieux chrétien qui, rempli de foi comme Moïse, brûlant de ferveur comme David, reconnait le souverain domaine de Dieu sur tout l'univers, et se confie à lui comme un enfant à son père. Puis il l'adore, et le supplie de lui assurer avant tout le reste, les biens éternels : *Que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive.* Il se soumet complètement à la volonté divine et reconnaît à Dieu le droit de disposer de toute chose, selon qu'il lui plaît : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.* Il continue : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.* Paroles touchantes ! L'homme est un voyageur sur cette terre, il n'a que le jour présent, le lendemain ne lui appartient pas. Pour sustenter sa vie physique, il n'a réellement besoin que de pain, et c'est ce pain qu'il demande au dispensateur de tout bien, après avoir auparavant imploré de sa bonté les biens spirituels. Il ajoute : *Pardonnez nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* O charité chrétienne, que vous êtes grande ! Quel puissant stimulant pour la véritable fraternité contiennent ces paroles ! Et comme elles condamnent, par le fait même, cet abominable égoïsme qui rend l'homme cruel et vindicatif ! Enfin, à la vue de sa faiblesse, l'homme se met sous la toute puissante protection de son Dieu. Il lui demande de ne pas le livrer aux embûches du tentateur et de le délivrer de tout mal : *Ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal* (1). *Ainsi soit-il.* Prière sublime ! Oh ! si elle était l'œuvre de Sénèque, de Platon ou d'Aristote, quelles

(1) Matth. VI.

louanges, quelles ovations aurait reçu l'auteur, de la part de certains philosophes de notre temps !

L'autre moyen pour obtenir la grâce sont les sacrements, et c'est d'eux que le catéchisme traite alors avec un merveilleux à propos. Et ici, autant pour la confusion de ces *esprits forts* qui se moquent des sacrements, que pour la condamnation de ces catholiques, qui par crainte des railleries des impies, n'osent les fréquenter, qu'il me soit permis de citer les paroles d'un profond génie, lequel, enfoncé dans l'ornière du rationalisme et étranger à la religion catholique, a cependant écrit ce qui suit de ces moyens de salut : " Les sacrements sont ce qu'il y a de plus sublime dans la religion, car ils sont les symboles matériels d'une faveur extraordinaire et spéciale de la Divinité. Ici un jeune homme et une jeune fille se tendent la main, non pour un salut passager ou une danse gracieuse, mais pour se prosterner devant le prêtre qui va les bénir et les unir pour toujours ; bientôt ils reviennent à ses pieds, apporter un fruit de leur amour, qu'il purifie avec de l'eau sanctifiée, et qu'il incorpore tellement à l'Eglise, qu'il ne pourra plus s'en détacher que par des forfaits inouïs. L'enfant se forme lui-même dans les choses terrestres, mais pour tout ce qui concerne le ciel, il faut qu'on le lui enseigne ; et quand il a appris tout ce qu'il doit savoir à ce sujet, on le reçoit membre volontaire de cette Eglise dont il a fait d'abord partie sans le savoir. Voilà l'enfant devenu chrétien, il connaît ses avantages, ses devoirs, et cependant il n'est pas toujours d'accord avec lui-même ; un homme vénérable l'attend, il lui confie ses doutes, ses incertitudes, ses fautes ; et le confesseur, après l'avoir purifié par des pénitences proportionnés à ses fautes, le rend pur et sans tache à la communauté chrétienne. Absous et tranquillisé, il s'agenouille pour recevoir l'hostie ; et afin d'augmenter la sainte terreur qu'inspire cet acte mystérieux, il n'entrevoit le calice que dans un respectueux éloignement. Il ne s'agit plus de manger et de boire en commun, c'est un mets du ciel qu'on lui présente, et ce mets lui donne la soif du breuvage céleste. Les conseils, les consolations que le ministre de Dieu est toujours prêt à prodiguer à l'adolescent comme à l'homme fait, reçoivent leur dernière sanction quand la mort réclame le chrétien. Soutenu par des habitudes qui remontent jusqu'à son enfance, il accepte avec une profonde vénération, la promesse symbolique, qu'au moment où toutes les garanties terrestres vont s'évanouir, une garantie céleste va lui ouvrir une éternité de joie et de bonheur. Et pour que l'homme mourant soit entièrement sanctifié, on oint ses pieds qui, dans le cas d'une guérison imprévue, ne fouleront plus qu'à regret cette terre qui, d'abord, les attirait avec tant de puissance. C'est ainsi qu'une suite non interrompue d'actions imposantes et saintes unit le berceau au cercueil, quelque éloignés ou rapprochés qu'ils

puissent se trouver l'un de l'autre. Les antiques traditions des lointaines contrées où toutes ces merveilles sacrées ont pris naissance, nous apprennent que certains hommes reçoivent d'en haut des faveurs et des bénédictions spéciales, qui ne sont point un don de la nature, puisque l'homme qui les possède peut seul les transmettre à un autre homme..... L'ordination du prêtre lui donne tout ce dont il a besoin pour célébrer dignement des actes par lesquels la multitude est sanctifiée...... Ce prêtre s'élève d'autant plus majestueusement au dessus des autres hommes, que ce n'est pas sa personne, mais le caractère dont il est revêtu, qu'on vénère et qu'on respecte, et que ce n'est pas devant son geste, devant sa parole qu'on se prosterne, mais devant les bénédictions que ce geste, cette parole font descendre du ciel (1)."

C'est là cette céleste harmonie, cette douce providence, qui soutient l'homme pendant son pèlerinage terrestre. Quand l'immortel Gœthe parlait ainsi des sacrements de l'Eglise Catholique, il voulait surtout montrer l'inconséquence du protestantisme qui ne craint pas d'en rejeter quelques uns. Mais avec combien plus de raison pourrait-on adresser ce même reproche à ces catholiques tièdes et indifférents, qui admettent avec l'Eglise les sept sacrements, mais ne savent pas en profiter?

La foi et l'espérance ne sont que des moyens pour arriver à la charité, à cette vertu céleste que Dieu met dans notre âme, et par laquelle nous aimons Dieu par dessus toutes choses, et le prochain comme nous-mêmes (2). Pour avoir une idée de cette vertu qui fait le sujet de la troisième partie du catéchisme, et pour comprendre sa nécessité, il suffit de jeter un coup d'œil sur l'économie de la rédemption. Le Fils de Dieu était venu sur la terre, pour rendre au genre humain ses droits à cette félicité, qu'il avait perdue, en livrant son cœur à la triple concupiscence. Ces trois passions fougueuses ont leur racine dans le cœur humain; c'est donc par ce dernier qu'il fallait commencer la sanctification de l'homme et la réforme de ses mœurs, c'est le cœur qu'il fallait guérir d'abord en transformant ses affections. Et comme tous les sentiments du cœur humain se concentrent et se résument en un seul, l'amour, il fallait que l'amour fût orienté vers un autre objet plus digne de lui, il fallait que d'humain et de terrestre il devînt céleste et divin. Et c'est ainsi que, la foi divinisant en quelque sorte l'entendement, l'espérance divinisant la volonté, la charité transforme et élève les affections de notre cœur, et nous unit à Dieu d'une union si ineffable et si profonde, que nous pouvons dire avec l'Apôtre : "Je vis, ou mieux, ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit

(1) Gœthe, mémoires, livre VII—traduction de la baronne de Carlowitz.

(2) Bellarmin.

en moi (1)." L'homme se rend digne ainsi de tous ces biens que la foi lui fait entrevoir et que l'espérance lui promet. Ces trois degrés différents dans la sanctification de l'homme ont été magnifiquement caractérisés par saint Bernard, dans ces sublimes paroles; " La foi dit : Dieu a préparé une récompense ineffable à ceux qui lui sont fidèles. L'espérance ajoute : ces biens me sont destinés. La charité vient et s'écrie : J'accours en prendre possession (2)."

La charité est l'amour en action. C'est l'amour se manifestant par l'accomplissement fidèle de la volonté divine contenue dans le décalogue, selon la parole de saint Jean : "L'amour de Dieu consiste à garder ses commandements (3)." Si le symbole est une lumière pour notre entendement et règle nos pensées, le décalogue est comme la sauvegarde de notre cœur et le principe générateur de nos affections. Ne craignons pas de jeter un coup d'œil rapide sur ce code sacré.

Le décalogue est la règle de la charité. Ses préceptes positifs nous disent quels doivent être les objets de notre amour, Dieu pour lui-même et le prochain pour Dieu. Ses préceptes négatifs préviennent notre cœur contre les séductions de la chair. Les circonstances elles-mêmes qui accompagnèrent la promulgation de ce code antique, suffisent pour jeter dans l'âme l'admiration et la crainte. Les descendants de Jacob rassemblés au pied du Sinaï attendent, en tremblant, la manifestation des oracles divins. Soudain, des cimes enflammées de la sainte montagne, parmi les grondements de la foudre et à la lueur sinistre des éclairs, voici paraître Moïse, le front ceint d'une couronne de feu, le visage resplendissant de la gloire du Seigneur un instant contemplée. Il tient dans sa main et appuie sur son cœur une table de marbre sur laquelle Dieu lui-même a gravé ses commandements. Le peuple d'Israël, qui représentait là toute la famille humaine, écoute frappé de terreur la voix de Dieu promulguant les dix préceptes de sa loi qui doivent être pour le genre humain la règle immuable du bien et du mal. Oh! combien ce code divin dépasse toutes les maximes de la sagesse humaine ! Les lois de Zoroastre, de Minos, de Lycurgue, de Solon, qui passent pour les premiers législateurs de l'univers, les lois de Rome, de la Grèce et des nations les plus civilisées du paganisme, ne sont que des jeux d'enfant à côté de la loi du Dieu d'Israël Hommes aveugles, qui regardez les préceptes du décalogue comme un joug trop lourd, et voulez les éliminer de la société humaine, que pourrez-vous nous donner en échange ? Le décalogue, en nous donnant les règles de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain, nous indique le double objet de tout amour légitime ; que voulez-

(1) Gal. II 20,

(2) Serm. I in ps. 90.

(3) Joann, V 3,

vous de plus ? Plus efficacement que toute législation humaine, ses préceptes protègent et défendent la vie de notre corps et celle de notre âme, la sainteté du lien conjugal, la paix des familles, la propriété, notre honneur et celui du prochain, la tranquillité et la prospérité des peuples. Que demandez-vous encore ? Rendons, mes frères, d'incessantes actions de grâce à la Divine Sagesse, laquelle au milieu de l'incertitude où nous laissent les lois humaines, a bien voulu nous donner un code du ciel pour régler notre conduite vis-à-vis de Dieu et des hommes, sans contradictions et sans danger d'erreur.

Si, de ce que nous venons de dire, on ne peut se former une idée tout à fait adéquate du catéchisme catholique, il en résulte, cependant, que la *foi*, l'*espérance* et la *charité* sont les fondements, et comme les trois pierres angulaires de tout l'édifice religieux, et par suite les sources de notre sanctification et du bien-être des peuples. De là découle également la nécessité de l'enseignement religieux : et telle est son importance au point de vue moral et social, qu'on a vu même des rationalistes, déplorant leur propre incrédulité, le recommander fortement. Pour ne pas parler des autres, Frédéric roi de Prusse, tout incrédule qu'il était, établit l'enseignement du catéchisme dans toutes les écoles de son royaume, et fit pour cela des règlements si sages et si profondément chrétiens, qu'on ne peut que les admirer. Victor Hugo, le grand poète de ce siècle, au temps de Louis-Philippe prononça à la Chambre française ces magnifiques paroles : " Quand toute la France saura lire, ne laissez pas sans guide et sans direction ces intelligences que vous aurez développées. Souvenez-vous qu'il y a un livre plus philosophique que le " Compère Mathieu ", plus populaire que le " Constitutionel ", plus éternel que la charte de 1830 ; ce livre c'est la " Sainte Ecriture ". Quoi que vous fassiez, la condition de la multitude sera toujours pauvre et malheureuse. Pour elle le travail pénible, le poids à soulever, le poids à traîner, le poids à porter. Examinez la balance : toutes les jouissances dans le plateau du riche, toutes les misères dans le plateau du pauvre. Les deux parties ne sont-elles pas trop inégales ? La balance ne va-t-elle pas nécessairement pencher, et l'Etat avec elle ? Toutefois, dans le plateau du pauvre, dans le plateau des misères jetez l'assurance d'un céleste avenir, jetez le désir d'un éternal bonheur, jetez le paradis (contrepoids sublime), vous rétablissez l'équilibre. La part du pauvre est aussi abondante que celle du riche. C'est ce qu'enseignait Jésus qui en savait un peu plus que Voltaire ! Donnez au pauvre qui travaille et qui souffre, donnez au peuple, pour qui ce monde est méchant, la croyance à un monde meilleur fait pour lui, et il sera tranquille et patient. La patience est tissue d'espérance. Donc, semez des Evangiles dans les villages, une bible pour chaque cabane, ou mieux un catéchisme, plus à la portée du peuple."

Fils bien-aimés, si le catéchisme catholique, qui contient tous les préceptes et les vertus fondamentales de notre sainte religion,

est regardé, par ceux là même qui n'ont plus la foi, comme l'ancre du salut au milieu des convulsions sociales, quel cas ne devons-nous pas en faire, nous qui, par la bonté infinie de Dieu, appartenons à la véritable Eglise et avons reçu ce livre comme le guide et la règle de toutes nos actions ? A ce devoir qui nous incombe comme chrétiens, joignons l'amour de notre patrie, qui doit enflammer le cœur de tout bon citoyen. Ce sera là pour nous, un nouveau et puissant motif de répandre avec ardeur autour de nous les principes religieux, comme autant de remèdes aux maux innombrables dont nous souffrons. *Il faut revenir au catéchisme*, criait un célèbre homme d'état, monsieur Thiers, aux chefs du gouvernement français, après les horribles excès de la *Commune*. Si nous voulons détourner de notre Italie cet ouragan dévastateur, revenons sérieusement, et sans retard, au catéchisme ; c'est le seul moyen d'arrêter ce torrent de vices et de crimes qui, sous le nom de *socialisme*, menace d'engloutir pour jamais la paix domestique et la tranquillité publique.

Courage donc, fils bien-aimés ! Entreprenons cette œuvre de salut, sans hésiter et sans faiblir. *Si usque nunc somnolenti, amodo vigiles*. Secouons cette inertie qui nous énerve et nous tue. Opposons école à école, selon le mot du Souverain Pontife. A l'enseignement athée qui prône le vice et déchire le pays, opposons l'enseignement religieux qui commande la vertu et par suite est une source de vie et de prospérité. Unissons-nous tous *in fraternitate Jesu Christi* comme les enfants d'une même famille, formons une sainte ligue contre les attaques de ces hommes impies qui, dans leur folie, ne craignent pas de s'opposer aux principes de l'Evangile, privant ainsi la société de son plus ferme soutien et la rejetant peu à peu dans la barbarie. A l'œuvre, maîtres d'école, magistrats, législateurs, pères et mères de famille, prêtres de Jésus Christ, à l'œuvre, vous tous dont le cœur bat encore aux grands noms de religion et de patrie ; faisons en sorte que dans le sein de nos familles, dans nos écoles, dans nos académies publiques et privées, dans nos assemblées, dans nos villes et dans nos campagnes, parmi la noblesse et parmi le peuple, les vertus chrétiennes soient remises en honneur, et nous sauverons encore une fois la patrie. C'est là notre devoir comme citoyens et comme chrétiens. C'est à ce réveil religieux que nous invite, avec une insistance singulière, le Vicaire de Jésus-Christ. Debout sur la montagne sainte, au-dessus des opinions et des contradictions humaines, comme un astre d'espérance au milieu de la sombre nuit qui nous environne, le Souverain Pontife nous montre le chemin qui conduit à la paix et au salut. Ecoutons-le docilement, suivons-le, et nous aborderons au port.

Que Dieu, l'auteur de l'espérance, vous remplisse d'une joie parfaite, qu'il vous donne une paix complète par le moyen d'une même foi, afin que votre espérance croisse de plus en plus, par la grâce et la vertu de l'Esprit-Saint ! (1)

LACEDONIA, Dimanche de la Septuagésime 1894.

---

(1) Rom. XV 13.

II

De l'Honneur du au Clergé.

Lettre pastorale pour le Carême de 1895.

A nos très-chers frères les membres du clergé et les fidèles de notre diocèse, paix et salut dans le Seigneur

Dans la lettre pastorale que nous vous adressions l'an dernier, (1) nous nous appliquions à vous montrer quel est le seul remède pour guérir la société qui souffre aujourd'hui de maux si nombreux. A la suite des Saintes Ecritures et des plus célèbres législateurs, nous vous montrions clairement que les nations ne sauraient être heureuses et prospères sans le secours de la religion, qu'il faut regarder comme la base de tout bon gouvernement. *Omnia prospere eveniunt sequentibus Deos*; *adversa autem spernentibus*. (2)

Or, de cette nécessité de la religion une fois admise, découle comme une conséquence immédiate la nécessité du sacerdoce, parce qu'il ne saurait y avoir de religion sans prêtres. De là il faut conclure également que si la religion a droit à notre respect, nous devons aussi honorer et respecter les prêtres qui en sont les ministres, les propagateurs et les gardiens. De là vient qu'à toutes les époques et chez tous les peuples, le sacerdoce fut toujours regardé comme la plus haute dignité à laquelle un homme puisse aspirer. Les païens eux-mêmes, bien que livrés à leurs ridicules superstitions, se faisaient une gloire de respecter ceux qui, parmi les Hébreux ou parmi les chrétiens, portaient les insignes du sacerdoce et en exerçaient les fonctions. Les Saintes Ecritures, dans un langage vraiment sublime, appellent les anciens Lévites : *les Dieux visibles de la terre*, *les fils du Très-Haut*, *les anges du Dieu des armées*, *les oints du Seigneur*. Mais il faut avoir les lumières de la foi pour se former une juste idée des prêtres de J C. et de l'honneur qui leur est dû. Le Sauveur les appelle *la lumière du monde, le sel de la terre*. Saint Paul veut qu'on les vénère comme les ministres de J.C. et les dispensateurs des mystères de Dieu. *Sic nos existimet homo ut ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei*. (3)

Mais, hélas ! quel respect a-t-on aujourd'hui pour le prêtre ? Peut-on dire, en vérité, qu'il occupe dans la société la place qui lui fut assignée par Dieu lui-même ? On a dit que l'histoire est une continuelle conspiration contre la vérité. Quelque étrange et sévère que paraisse ce jugement, on peut dire cependant que l'auteur a raison, si l'on considère, même légèrement, avec quelle malice, dans certaines circonstances, une presse impie et vénale dénature systématiquement la vérité pour nuire au clergé. Le siècle pré-

(1) "Les maux dont nous souffrons et leur remède."

(2) T. Live. Decad. I.

(3) S. Script. passim.

sent est tellement imbu de préjugés contre les ministres du sanctuaire, qu'il est bien difficile d'obtenir un jugement équitable, même de ceux qui ont une réputation de sagesse et d'impartialité. On veut à tout prix couvrir de boue le prêtre de J.-C., afin qu'il ne puisse exercer dans la société l'influence à laquelle il a droit. Le mot d'ordre, tombé des lèvres du plus impie des calomniateurs : Mentez, mentez toujours, il en restera quelque chose ! s'est tellement emparé des esprits à notre époque, que le prêtre catholique se voit sans cesse poursuivi par la calomnie et exposé aux plus basses insultes. Sous la violence de la tempête, sous le poids du sarcasme, le clergé souffre en silence, résigné à marcher sur les traces de son divin Maître. Pendant ce temps la calomnie fait du chemin, la religion souffre, et l'on voit la morale publique diminuer tous les jours, à mesure que ses gardiens naturels sont livrés davantage au mépris.

Or, dites-moi, quelle force, quel motif pousse ces ennemis de l'Eglise à cette guerre acharnée contre les ministres du sanctuaire? Serait-ce par hasard que parmi les oints du Seigneur quelques-uns, oubliant leur noble mission, déshonorent, par l'irrégularité de leur vie, la sainteté de leur ministère ? Mais il serait insensé de condamner le corps tout entier pour la faute de quelques-uns de ses membres. Serait-ce parce que le ministère sacerdotal arrête les progrès de la civilisation, nuit à la grandeur et à la prospérité des nations ? Mais tout homme qui n'est pas aveuglé par les préjugés et connait un peu l'histoire de la grandeur et de la décadence des peuples, est forcé d'avouer que le sacerdoce catholique fut toujours pour les hommes un phare de salut, un levier puissant qui éleva les arts et les sciences à des hauteurs prodigieuses, un génie bienfaisant qui couronna de gloire toutes les nations de la terre, et plus que toutes les autres notre chère Italie. Et ceci est vrai au double point de vue religieux et social. Un coup d'œil impartial sur la mission sublime que le prêtre a reçue du Rédempteur, et sur les biens immenses que le sacerdoce a procurés à la société humaine, suffira pour dissiper ces ténébreuses manœuvres dirigées contre l'institution la plus noble, la plus grande, la plus merveilleuse qui soit sur la terre.

***

Qu'est-ce donc que le prêtre ? Ecoutez. Avant la venue du Seigneur, la société tout entière, au dire même des sages de l'époque, (1) dépérissait dans un matérialisme abject, qui avait fait disparaître presque partout l'idée du vrai Dieu. Comme conséquence, toute notion du bien s'était obscurcie dans les esprits, les

(1) *Socrate et Platon*, Phédon : *Cicéron*, De Rep. l. III ; *Sénèque*, De irâ c. 26 ; *Horace*, Odes ; *Virgile*, Egl. 10.

cœurs étaient devenus inaccessibles à tout noble sentiment. Les princes gouvernaient selon leurs caprices, les sujets obéissaient machinalement ; les desseins les plus pervers étaient poursuivis avec un cynisme sans frein, les crimes les plus hideux recevaient une sorte de consécration dans des rites impies qui faisaient des temples de la Divinité autant de théâtres d'infamie. Le faible était devenu l'esclave du plus fort, la femme le jouet des passions de l'homme. Qui délivra la société humaine de tous ces maux ? Quelle main vint briser les chaînes de l'esclavage ? Au milieu de la nuit, au cœur de l'hiver, une voix s'éleva de l'orient, pour annoncer le Libérateur des peuples, le Sauveur des nations. Le Christ parut comme l'étoile de l'espérance. Sa clarté dissipa les ombres de la barbarie, et rendit la paix aux hommes de bonne volonté (1). Sa vie mortelle fut courte, car il devait retourner vers son Père céleste. Une croix plantée au sommet du Golgotha, devait marquer le terme de cette carrière qui dura trente-trois ans....... Verrons-nous, après cela, la grande œuvre de la rédemption des hommes, arrêtée, ensevelie pour jamais dans ce tombeau d'où le Sauveur est sorti triomphant ? Qui sera chargé d'étendre ce royaume qu'il est venu fonder parmi nous, royaume qui, comme un arbre prodigieux, doit prolonger ses rameaux jusqu'aux extrémités de la terre, et rester debout, inébranlable, jusqu'à la fin des temps (2) ? Ecoutez encore : Parmi ses disciples le divin Maître fit choix de quelques hommes qui devaient être pour lui comme une garde d'honneur. Il en fit ses confidents, les dispensateurs de ses divins mystères, les propagateurs de son enseignement, les exécuteurs de ses grands desseins. A eux et à leur successeurs qui sont les prêtres, il transmit le dépôt de sa sublime mission. Il leur dit : "Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie", et puis: "Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise, et qui me méprise, méprise le Père qui m'a envoyé" (3).

Ainsi le Rédempteur, au moyen de ses ministres et de leurs successeurs, voulut, dans sa sagesse et son amour infini pour les hommes, que le flambeau de la céleste doctrine ne s'éteignît jamais, mais qu'il continuât à briller au-dessus des intelligences humaines, dans tous les temps et sous toutes les latitudes. De plus, afin que cette phalange d'élus pût braver les ravages du temps et les assauts de la malice humaine, et résister aux attaques furieuses de l'enfer, comme le roc immobile résiste aux fureurs de la tempête, il a institué la hiérarchie ecclésiastique. Il a voulu que tous fussent soumis à un chef suprême, qu'il a nommé son Vicaire ici bas, le pasteur des pasteurs, le centre de l'unité, le pontife souverain de

(1) Luc. II, 14.

(2) Math. XVI, 18.

(3) Joann. XX, 21.

son Eglise (1). Ce n'est pas tout. A ce bataillon sacré si magnifiquement ordonné, il a promis encore sa divine assistance : Allez, leur a-t-il dit, portez mon enseignement à toutes les nations de l'univers, établissez partout mon règne, ne craignez pas, je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles : *Ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi* (2).

C'est ainsi, frères et fils bien-aimés en Jésus Christ, que le prêtre a reçu la mission de continuer la grande œuvre de la rédemption humaine, et de là aussi lui vient son autorité sur les choses spirituelles. Il est donc l'intermédiaire entre le Créateur et la créature, l'interprète autorisé de la loi éternelle, le maître de l'enseignement divin, le médecin qui guérit les plaies de nos âmes, le guide qui nous mène au port du salut, le père qui bénit et sanctifie, l'ange consolateur qui recueille nos larmes, nos soupirs et nos douleurs dans le calice des éternelles consolations. Mais ce n'est pas tout. Pour comprendre la dignité du sacerdoce catholique, il faut nous élever à des hauteurs plus sublimes encore. Il était grand le premier homme quand, établi par Dieu roi de l'univers, il commandait à tous les habitants de son vaste domaine, et tous lui obéissaient docilement. Il était grand Moïse qui d'un mot séparait les eaux de la mer, et entre ces murailles géantes faisait passer tout un peuple à pied sec (3). Il était grand Josué quand il commandait au soleil de s'arrêter, et le soleil s'arrêtait, obéissant à la voix d'un mortel (4). Ils sont grands les rois de la terre qui commandent à d'innombrables armées, et d'un mot font trembler le monde. Hé bien, il est quelqu'un de plus grand encore. Il y a un homme qui, tous les jours, quand il le veut, ouvre les portes du ciel, et s'adressant au Fils de l'Eternel, au monarque des mondes, lui dit : Descendez de votre trône et venez au milieu de nous. Docile à cette voix, le Verbe de Dieu, celui par qui tout a été fait (5), quitte à l'instant le séjour de la gloire, et vient s'incarner entre les mains de cet homme, dont la puissance surpasse celle des rois et des anges eux-mêmes (6). Et cet homme, c'est le prêtre ! Oui, vous êtes vraiment grand, ministre saint du Dieu vivant. Oui, vous êtes grand, généreux, patient. Vous êtes grand, car votre dignité vous place au-dessus des Chérubins et des Séraphins ; vous êtes généreux, car vous consolez l'homme qui gémit sous le poids de ses fautes, des épreuves et des tristesses de cette vie ;

(1) Math. XVI, 19. Joann. XXI, 15.

(2) Math. XXVIII, 20.

(3) Exod. XIV.

(4) Josue X, 12....

(5) Joann, I, 3.

(6) Cassien In catalog. glor.

vous êtes patient, car vous supportez avec une force surhumaine les injures et les calomnies des impies. Aussi je ne m'étonne pas d'entendre le Fils de Dieu lui-même commander à tous de vous traiter avec un grand respect. *Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise* (1), a-t-il dit, et comme si ce n'était pas assez, il ajoute : " Ne touchez pas à mes oints ; celui qui les touche touche à la prunelle de mes yeux" (2). Seuls, nos prétendus philosophes modernes, embourbés dans le matérialisme, vous regardent à peine et vous méprisent. Mais souvenez-vous, ô ministre du Seigneur, que le disciple n'est pas plus que le maître (3), pardonnez et bénissez, et poursuivez sans faiblir votre divine mission.

***

Si les prêtres sont les ministres de Jésus-Christ, comme nous venons de le voir, nous devons nécessairement avoir pour eux une profonde vénération et un souverain respect. Rien de plus naturel. En effet, si l'honneur que nous devons aux représentants de nos rois est proportionné à la grandeur du souverain dont ils tiennent la place, il est évident que les ministres de Jésus Christ surpassent tous les autres, vu la distance infinie qui sépare le monarque du ciel des monarques de la terre Que sont, en effet, devant le Fils de Dieu, Jésus-Christ, tous les puissants de ce monde, fussent-ils comparables à Salomon par la sagesse, à Crésus par l'abondance de leurs trésors, à Xerxès par le nombre de leurs soldats, à Alexandre par l'étendue de leur empire, à César et à Napoléon par la quantité et la rapidité foudroyante de leurs victoires ? A côté de l'Homme-Dieu, souverain maître de toutes choses, vainqueur de la mort et de l'enfer (4), que sont le génie et la puissance des conquérants, leur fastueuse magnificence, leurs diadèmes étincelants, leurs arcs de triomphes ? Que sont-ils eux-mêmes ? Un pur néant. Et cependant qui le croirait ? On voit rarement nos prétendus *esprits forts* oser s'élever contre d'ignobles concubinaires, des blasphémateurs éhontés, ou contre les auteurs de vols monstrueux ; mais quand il s'agit des ministres de Jésus-Christ, tout leur semble permis. La dérision, le mépris, les sarcasmes, les plus noires calomnies sont aujourd'hui à la mode. Et ce qui est pire encore, c'est que ces procédés injustes, déloyaux, grossiers, viennent parfois de ceux là même qui doivent aux ministres du sanctuaire la grâce de leur baptême, le pardon de leurs fautes, le bonheur de venir s'asseoir à la table sainte, et qui se donnent pour de véri-

(1) Luc X, 16.

(2) Zachar. II, 8.

(3) Math. X, 24.

(4) I Tim. VI, 15.

tables catholiques, enfants soumis de l'Eglise. Honte éternelle à ces fils dégénérés ! " Les Egyptiens, remarque un écrivain célèbre, les Chaldéens, les Romains, et les autres peuples de l'ancien paganisme, rendaient des honneurs presque divins aux pontifes de leur religion mensongère. On croyait que leurs mains sanctifiaient ce qu'elles touchaient. Aussi Démosthènes, voyant que les Athéniens employaient à un vil usage le navire *Paralos*, qui avait servi d'abord à conduire les prêtres aux sacrifices de Delphes, entra dans une violente colère. Les vents, disait-il, frémissaient d'indignation, les ondes gémissaient en voyant une telle profanation. Le temps n'a pas éteint, ni même diminué dans le cœur des nations, même les plus barbares, ce sentiment naturel qui pousse l'homme à honorer ceux qui sont consacrés au culte de la Divinité. Nous, chrétiens et catholiques, serons-nous donc les seuls à ne pas honorer nos prêtres ? Est-ce que les ministres du Dieu vivant ne méritent pas, de notre part une estime et une vénération au moins égales à celles que les païens avaient pour les ministres de leurs faux dieux ? Nos prêtres sont-ils moins que les brahmanes des Indes, que les lamas de la Tartarie, que les bonzes de la Chine, que les talapoins de Siam ou les prêtres de tant d'autres nations infidèles ? Tous ceux là se voient estimés, protégés, vénérés par leurs peuples ; et nous qui avons le bonheur d'appartenir à la véritable Eglise, nous sommes aveuglés par notre orgueil au point de tourner en ridicule, de persécuter même, ceux qui ont dans leurs mains les clefs du ciel ! C'est là, non seulement une criante injustice et un sacrilège horrible, mais encore une inconcevable folie, car les injures dont on abreuve impunément le sacerdoce catholique sont autant de causes de désordre et d'abaissement intellectuel et moral dans une nation. Elles sont autant de coups qui ébranlent les trônes eux-mêmes, et mettent la société humaine en danger (1).

Des hommes, pour qui la religion et la science historique sont de parfaites étrangères, et qui n'ont d'autre mérite qu'une prétention impudente et un orgueil grotesque, cherchent à faire croire que ces procédés malveillants auxquels le clergé est en but lui sont attirés par sa grossièreté et son ignorance. Il y a dix-neuf siècles, nous crient-ils, que vous avez reçu cette mission divine tant vantée, et depuis ce temps qu'avez-vous fait pour mériter notre estime et notre respect ? Pour réduire au silence ces audacieux détracteurs, jetons un coup d'œil rapide, autant que le permet la brièveté d'une lettre pastorale, sur ce qu'a fait le sacerdoce catholique dans le cours des temps.

***

Avant la diffusion de l'Evangile, le genre humain était plongé

---

(1) Da Chitignano.

dans l'idolâtrie. Il offrait son encens à des divinités fausses et ridicules. " En considérant les œuvres, dit la Sagesse Divine, ils n'ont pas connu quel était l'ouvrier. Mais ou le feu, ou le vent, ou l'air subtil, ou la sphère des étoiles, ou l'immensité des eaux, ou le soleil et la lune, voilà ce qu'ils ont cru être des dieux qui gouvernaient le monde " (1). La folie humaine descendit plus bas encore. On vit des hommes offrir leurs hommages au bœuf, au crocodile, au mouton, à des mouches, et à d'autres animaux vils et immondes. Que dis-je ? Il y en eut qui virent des divinités dans les légumes de leur jardin. Les idoles impures de Jupiter Ammon, de Bacchus, de Vénus, de Cérès, et tout ce mélange hideux de dieux et de déesses, recevaient le culte le plus obscène et le plus dégoûtant qu'on puisse imaginer. Chaque jour le sang de milliers de victimes humaines inondait les autels et les sanctuaires des démons qui se faisaient adorer sous les noms de Saturne, de Baal, de Moloch, de Diane. Quelles pensées élevées, quels sentiments de vertu pouvaient inspirer aux hommes ces divinités abjectes et viles ? Leurs rites immoraux n'étaient-ils pas autant de provocations au mal ?

Même les peuples les plus civilisés, comme se vantaient de l'être les Grecs et les Romains, même les sages les plus fameux, ont autorisé les plus horribles scélératesses, en même temps qu'ils ont soutenu les doctrines les plus absurdes et les plus abominables. Homère, Platon, Aristide, pensaient que les esclaves différaient d'espèce avec les hommes libres, qu'ils ne possédaient que la moitié du cerveau humain, qu'ils étaient nés pour servir, comme l'âne et le bœuf. Aussi on trafiquait d'eux comme d'une vile marchandise, on les fustigeait par simple passe-temps, on les tenait enchaînés ; et lorsque la vieillesse et la maladie les avaient rendus inutiles, leur maître les jetait en pâture aux bêtes féroces, ou les précipitait au fond de la mer. Les Romains en étaient arrivés à un tel excès de barbarie, qu'ils regardaient comme un amusement agréable de voir leurs frères souffrir et s'entr'égorger, ou dévorés par les tigres et les hyènes. Les murs de nos amphitéâtres que le temps a respectés sont autant de témoins qui rappellent aux générations présentes ces infamies monstrueuses du passé.

Or, nous vous le demandons à vous, les ennemis du sacerdoce catholique, qui délivra le monde de cette peste de l'idolâtrie, source de tant de maux ? Qui dissipa les ténèbres de cette horrible et sombre nuit ? Ce fut sans doute cette philosophie dont vous êtes si fiers, ou ce progrès tant vanté ? Non, mille fois non ! Ce fut l'Evangile de Jésus-Christ qui forma les hommes, les civilisa, les tira de la barbarie et leur rendit leur dignité de fils d'Adam. Mais cet Evangile, dont la diffusion rapide et les bienfaits immenses parais-

(1) Sap. XIII.

saient, même à Bayle, à Voltaire et à Rousseau, tenir du prodige, se répandit sans doute de lui-même ? C'est par sa seule vertu qu'il éclaira les intelligences et toucha les cœurs ? Non encore. Jésus-Christ voulut que sa doctrine, annoncée par des lèvres mortelles, préparât les âmes aux dons de la grâce. Et les porteurs de la bonne nouvelle furent ceux là même à qui il avait dit : " Allez dans tout l'univers, instruisez tous les hommes, baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; apprenez-leur à garder mes commandements." Jésus-Christ a confié cette divine mission à ses apôtres et à leurs successeurs dans les fonctions sacerdotales, et dès le premier instant ces infatigables ouvriers ont commencé la grande œuvre de conversion qui dure encore. Saint Paul nous dit quels ont été les résultats de cet apostolat, quand il écrit aux Romains : " Leur voix a retenti par toute la terre, et leurs paroles jusqu'aux extrémités du monde." Ainsi, grâce à leurs travaux, fécondés par la grâce de Dieu, on a vu les Parthes, les Mèdes, les Elamites, les Frisons, les Arméniens, les Ibères, les Egyptiens, les Lybiens, les Germains, les Gaulois, les Bretons, les Scythes, les Sarmates, et cent autres peuples, adorer le signe auguste de la Rédemption et embrasser l'Evangile. Rome elle-même, dont les armées puissantes avaient vaincu l'univers, se vit ébranlée et vaincue par l'irrésistible éloquence de la vérité révélée. Elle mit de côté les infamies de la philosophie païenne, et au sommet des temples des faux dieux elle arbora la croix du Nazaréen. Prêtres de Jésus-Christ, les résultats de votre mission ont été vraiment sublimes : et qui oserait jamais le nier ?

* * *

Parmi ceux qui attisent le feu de la haine contre les ministres de l'Evangile, il en est qui se donnent comme les admirateurs du clergé pour l'œuvre morale et civilisatrice accomplie par lui aux premiers siècles de l'Eglise ; mais ils ajoutent que son action n'a servi de rien au moyen-âge, pas plus qu'à l'époque plus rapprochée de nous. Quelques-uns même ne craignent pas de dire que son influence a été mauvaise. Eh quoi ? Est-ce que l'Esprit du Seigneur a abandonné son Eglise, ou cet Esprit est-il diminué ? *Numquid abbreviatus est Spiritus Domini ?* Si l'Evangile, principe de tout progrès véritable, devait, par la volonté de Jésus-Christ lui-même, rester jusqu'à la fin du monde, comment cette source bienfaisante se seraitelle tarie ainsi dès les premiers jours ? Non. L'Evangile continue encore son œuvre de restauration universelle ; et ceux à qui Jésus-Christ a dit : " Allez, enseignez toutes les nations, et je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles ", poursuivent à travers le monde leur marche triomphale, semant sur leurs pas les biens spirituels et avec eux le progrès matériel qui les suit de si près.

Pour démontrer cette assertion, qui peut paraître paradoxale à ceux qui, soit haine, soit ignorance, veulent voir dans le prêtre seulement le type de l'obscurantisme et de la grossièreté, il nous suffira de citer un écrivain que personne n'accusera de cléricalisme. " Vous admirez à bon droit, dit Gioberti, ces sages lois qui nous gouvernent, ces milices vaillantes et disciplinées qui nous défendent, ces industries et ce trafic qui nous enrichissent, ces arts et ces lettres qui nous charment, ces sciences qui nous permettent d'enchaîner la nature à notre service, en usant pour la dompter de cette même force avec laquelle elle nous combat, sans pouvoir nous vaincre. Or, savez-vous quel a été, je ne dis pas l'auteur direct et immédiat, mais comme le préparateur de toutes ces merveilles? Savez-vous qui a imprimé le premier mouvement à la civilisation en Europe, et en a préparé de loin tous les heureux résultats ? C'est le pontife de Rome, aidé de cette hiérarchie et de cette milice spirituelle qui obéissent à ses ordres. Il existe une société élective qui se nomme l'Eglise. Elle s'appelle militante et voyageuse, parce qu'elle combat avec les armes de l'esprit, et qu'elle traverse cette terre les yeux tournés vers le ciel, non pour oublier ou négliger les choses de ce monde, mais pour les élever, les ennoblir, en les ordonnant à une fin plus haute. C'est elle qui fut la maîtresse et l'institutrice de tous ces peuples qui possèdent aujourd'hui l'Europe et l'Amérique, de ceux qui naviguent ou trafiquent dans l'autre hémisphère, mesurent et percent les chaînes de montagne, traversent les océans, conquièrent par la science ces pays mêmes où le séjour est interdit à tout homme de l'occident. Et si cette société prodigieuse qui s'appelle l'Europe et qui est sortie des Goths, des Vandales, des Francs, des Angles, des Saxons, des Normands, après avoir foulé aux pieds l'antique civilisation latine, possède une civilisation plus complète et plus durable, sous la forte et douce main de l'Eglise, qui peut douter qu'en appliquant ces mêmes moyens aux autres parties du monde, on n'obtienne des résultats identiques " (1) ?

Et de fait, ils ne sont pas moins merveilleux les triomphes qui, jusqu'au sein des contrées les plus reculées, ont mis comme une auréole de gloire sur le front du prêtre de Jésus-Christ. C'est lui qui le premier osa franchir l'antique muraille de la Chine, qui cachait à l'Européen le Céleste Empire ; le premier il fit entendre à travers ces vastes régions, les paroles de la civilisation et de la foi. C'est lui qui, à la suite de Christophe Colomb, aborde aux rivages de l'Amérique et annonce l'Evangile à la race déchue de Cham ; lui encore qui, sur les traces de Vasco de Gama, double le cap de Bonne-Espérance et pénètre jusqu'à Mélinde. Voici venir le conquérant des âmes, le grand François-Xavier. Nouveau fils

(1) Gioberti. *Il primato.*

du tonnerre, il laisse bien loin derrière lui les audacieux navigateurs de l'Espagne. Il parcourt les Indes d'une extrémité à l'autre et pénètre au cœur du Japon. Il commande aux flots et à la tempête, il commande à la vie et à la mort ; et l'hymne évangélique a des accents si puissants et si doux sur ses lèvres, qu'il attire à lui des millions d'hommes et les jette dans les bras du Nazaréen.

De nos jours encore, le sacerdoce catholique brille dans le ciel de l'Eglise comme un astre de première grandeur. Voyez le prêtre au milieu des peuplades sauvages de la Terre de Feu, dans les régions glacées du pôle, sur les rives du Congo, dans la Mongolie et le Tonkin, adoucissant les mœurs et catéchisant, et, quand il le faut, donnant son sang pour la religion. Notre Italie, à l'exemple des autres nations, a voulu se tailler un domaine colonial dans le vaste et mystérieux continent africain, et des troupes nombreuses sont parties pour planter notre drapeau dans ces régions. Le sang de nos vaillants soldats a déjà coulé par torrents sur cette terre inhospitalière, mais on n'a pas vu encore germer la civilisation qu'on prétendait apporter à ces peuples lointains. Pourquoi cela ? C'est que nous n'avions pas porté avec nous la chaleur de la charité chrétienne et la vertu fécondante de l'Evangile. Mais voici qu'une phalange choisie des enfants du grand pauvre d'Assise (1) aborde enfin aux rivages de l'Erythrée, pour apporter encouragement et consolation à ceux de nos frères qui vont là sacrifier leur vie pour leur pays. Ils ont des délicatesses et des bontés de mère et de sœur. Ils essuient les larmes de nos soldats, pansent leurs blessures, et leur ouvrent le chemin du ciel. Surtout, ils travaillent à civiliser ces nations féroces ; ils leur font aimer la religion chrétienne, cette religion qui vaut plus, pour la conquête des peuples, que des armées aguerries et tous les autres moyens que l'homme peut inventer.

Que demande-t-on de plus du prêtre catholique ? Pendant qu'il verse son sang sur les plages encore infidèles, il n'oublie pas les peuples déjà chrétiens, mais que l'impiété, hélas ! gagne de plus en plus. Des loups ravisseurs, sous une forme humaine, exercent d'affreux ravages au sein de l'Europe civilisée. Il semble que tout est voué à une destruction certaine. Mais voici que le prêtre catholique, méprisé et persécuté, mais toujours intrépide, monte en chaire. Il arrache le masque de ces faux amis du peuple, met à nu leurs mensonges et leurs principes erronés, fulmine contre leurs doctrines perverses. Puis se tournant vers ceux qui tiennent en main les destinées des peuples, il ne craint pas de leur rappeler qu'il y a un Dieu à qui ils devront un jour rendre compte de tout,

(1) Plusieurs pères Capucins étaient en ce moment sur le point de partir pour les possessions italiennes de l'Afrique.

et que les sociétés vont à leur ruine si elles ne s'appuient pas sur les éternels principes du vrai et du juste.

***

Outre la mission qui lui incombe de sanctifier les peuples, le sacerdoce catholique constitue encore, par la puissance morale dont il dispose, le plus solide soutien des Etats. En effet, s'il est vrai, comme l'ont proclamé hautement les plus sages législateurs, que la religion est la seule base sur laquelle puisse s'appuyer un gouvernement qui veut durer, il est certain également que cette même religion a dans le prêtre son représentant légitime, son dépositaire et son maître. Et puis, qui met un frein aux fureurs de la vengeance, à la rapacité de l'avare, à la corruption de l'homme sensuel, et à toutes ces autres passions qui, comme autant de bêtes déchainées, menacent l'ordre social ? Qui rappelle à l'avide socialiste que le droit de propriété est sacré, au bourgeois opulent qu'il doit secourir son frère dans l'indigence, à l'ouvrier qui souffre qu'il faut gagner son pain à la sueur de son front ? Qui fera tout cela, si ce n'est le prêtre ? C'est le prêtre qui par tous les moyeus mis à sa disposition enjoint aux hommes, au nom du Dieu qui éprouve et console, de respecter les dépositaires de l'autorité, de ne pas commettre de vol, de ne pas mentir, de ne pas verser le sang de son frère, d'être chastes, humbles, patients, d'aimer le prochain comme soi-même.

Or, quelles maximes, quels enseignements les ennemis du clergé ont-ils opposés à ces maximes et à ces enseignements qui sont ceux de l'Evangile ? Hélas ! aux lois et aux doctrines de la Sagesse Divine, on a substitué les théories étranges de Darwin, de Proudhon, de Renan. On a ôté des murs de nos écoles, le signe de la Rédemption ; du haut de leurs chaires les nouveaux docteurs ont mis en doute la liberté humaine ; on est même allé jusqu'à nier l'existence d'un Dieu créateur, conservateur des choses et vengeur de ses saintes lois.

Que pouvait-on attendre de ces doctrines perverses et de pareilles théories, qui sapaient par la base le principe même d'autorité ? On vit bientôt, dans le cœur de la jeunesse inexpérimentée, se dessécher et mourir ces germes de foi et de piété qu'y avaient déposés avec tant de soins une pieuse mère et un digne pasteur ; et à leur place on vit s'élever le doute, la défiance, le mépris, l'incrédulité Pauvre jeunesse, qui pourra la sauver? Nourri des leçons de maîtres impies et méchants, entouré de compagnons dissolus, provoqué sans cesse et assailli par une presse immorale et licencieuse, le jeune homme marche à grands pas vers le précipice. Un changement complet s'est opéré en lui. Le matin vient, mais ses lèvres ne murmurent plus la prière qu'il répétait enfant sur les genoux

de sa mère. Et quand sa journée est finie et qu'il rentre chez lui, la nuit ne lui apporte plus ce repos doux et calme du chrétien, qui fait penser aux joies tranquilles du ciel, et laisse tomber comme un baume bienfaisant sur les blessures de la vie. Il ne croit plus ni à la religion ni à Dieu, c'est un renégat. Au *credo* qu'il a appris autrefois des lèvres de sa mère et de son vénérable curé, il a substitué dans son esprit le credo impie de Bakounine, le credo de l'anarchie. Ecoutez-le ce symbole nouveau qu'on prétend opposer à l'antique décalogue du Sinaï : " Le révolutionnaire ne connaît pas d'autre science que celle de la destruction. Il étudie la mécanique, la physique, la chimie, et même la médecine, mais dans le seul but de détruire ... Le révolutionnaire a brisé complètement et du fond de son être, avec tout l'ordre social, tout le monde civilisé, avec les lois, les usages, la morale " (1). Que faut-il de plus ? Le jeune homme s'attache à ces doctrines épouvantables avec une ténacité qui fait peur ; rien ne peut l'émouvoir désormais, vous le verrez rire d'un rire sinistre jusque en face des horreurs de la mort. Il n'y a pas longtemps, un crime horrible, atroce, est venu frapper le monde de terreur. Le chef suprême d'une noble nation est tombé sous le fer homicide d'un anarchiste. Au 16 août de l'année dernière, l'assassin expiait son crime sur l'échafaud. Voyez-le ! avec un froid cynisme il rejette les prières de sa mère, les exhortations de son vieux pasteur, et meurt sous le couteau sanglant de la guillotine en criant : " Vive l'anarchie " (2).

Que dites-vous devant ces lugubres événements, vous qui travaillez à arracher du cœur de notre jeunesse les enseignements du prêtre, pour l'enrôler dans les écoles de la libre pensée ? Un journal de Lyon (3) faisait remarquer que Caserio avait excité par son extérieur, plutôt doux et sympathique, la surprise et la pitié de ceux-là même qui n'osaient le regarder qu'avec terreur, à cause du crime abominable dont il s'était rendu coupable. Puis il s'élevait contre les corrupteurs, véritables assassins de cet infortuné jeune homme qui, s'il n'avait pas été détourné du chemin de la vertu où il marchait dès son enfance, serait devenu un excellent citoyen et un bon père de famille. D'innombrables forfaits, vols, incendies, assassinats, dévastations de tout genre, perpétrés à de courts intervalles, avec un cynisme effrayant et un air sinistre de triomphe, par cette secte infernale ennemie de tout ordre social et religieux, ont provoqué un frémissement d'indignation et de dégoût chez tous les peuples civilisés. De toutes parts on a crié à la vengeance, on a demandé l'extermination de ces monstres à face humaine. Mais

(1) Catéchisme révolutionnaire de Bakounine.

(2) Caserio.

(3) Le Peuple.

cependant, qu'on me permette une question. D'où est venue une perversion si profonde et si générale ? Répondez, vous qui, avec une énergie et une persévérance dignes d'une meilleure cause, travaillez depuis si longtemps à arracher du cœur de notre malheureuse jeunesse la foi de nos pères, pour mettre à sa place, la haine, une haine féroce contre la religion, contre Jésus-Christ et ses ministres !..

O vous, à qui fut confié le devoir sacré de conduire et de gouverner les peuples, avez-vous vraiment à cœur de rétablir sur des bases solides l'ordre social ? Débarrassez sans retard l'enseignement public et l'administration des lanceurs d'affaires, des spéculateurs insatiables, des séducteurs du peuple, des exploiteurs de nos sueurs, des sectaires, des apostats, des athées, qui font si bon marché de la fortune et de la morale publiques, ainsi que de l'honneur de notre chère patrie ; puis relevez parmi nous la religion de nos ancêtres, rendez au prêtre la place d'honneur que la Providence lui a marquée, faites que l'éducation de la jeunesse soit solidement chrétienne ; et vous verrez que le citoyen obéissant à Dieu, obéira aussi à son roi et s'acquittera de ses fonctions avec loyauté et désintéressement. Qu'importent les épreuves de la vie à celui qui, par delà les illusions de la terre, voit s'élever, grande, belle, majestueuse, la maison de son Père du ciel ? Pourquoi voudrait-il, pour un gain sordide, pour un plaisir sensuel, pour l'assouvissement d'une passion, renoncer à son héritage éternel ? Que m'importe d'être pauvre aujourd'hui, si je suis assuré d'être riche demain ? Que mon front se couvre de sueur aujourd'hui, si demain il doit être couronné de gloire ! Le grand Archimède disait : " Donnez-moi un point d'appui, et je soulèverai le monde !" Il y a deux moyens, deux points d'appui pour relever la morale publique qui s'écroule : la religion et la force. Lequel de ces deux moyens vous parait le plus efficace ? Celui qui conspire contre l'ordre établi peut échapper à vos recherches et se rire de vos lois. Il n'y a que Dieu qui voit tout. Ses lois sont immuables, éternelles, jour et nuit elles sont suspendues comme une menace sur la tête de l'impie, elles lui demandent compte de ses pensées, même les plus secrètes. Le choix, par conséquent, ne saurait être douteux. Seule la religion nous empêchera de tomber dans l'abîme effroyable entr'ouvert sous nos pieds. Que la religion soit donc le point de départ et comme l'élément principal du relèvement national, qu'à son influence viennent s'ajouter les efforts de la puissance civile ; et le prêtre et le soldat, qu'on croyait étrangers l'un à l'autre, unis enfin, feront des merveilles.

***

De tout ce que nous avons dit il résulte que le sacerdoce, outre qu'il répandit sur la terre la lumière de l'Evangile, fut encore

le maître de la science, un puissant initiateur du progrès, un consolateur, un agent de paix et de concorde parmi les hommes. " Vous êtes la lumière du monde ", dit le Divin Maître à ses disciples ; et cette lumière bienfaisante brilla bientôt sur tous les points du monde, apportant avec elle la vérité, la justice et la civilisation. Citez-moi un bienfait qui n'ait pas sa source dans l'Evangile ? Nommez-moi un seul progrès intellectuel et moral qui ne lui appartienne ! Chose vraiment admirable ! La religion chrétienne, qui semble avoir pour but unique la félicité de l'autre vie, fait aussi notre bonheur dans celle-ci. Un protestant, publiciste distingué, Benjamin Constant, avait parfaitement compris cela ; et dans un discours à la chambre des députés, il parlait en ces termes de la religion : " Elle est le centre commun où viennent se réunir, par de là l'action du temps et du mal, toutes les idées de justice, d'amour, de liberté et de compassion qui dans ce monde d'un jour constituent la dignité du genre humain. Elle est la gardienne immuable de tout ce qu'il y a de beau, de sublime et de bon. A travers la barbarie et l'impiété des siècles, elle est la voix éternelle qui en appelle du présent à l'avenir, de la terre au ciel. Elle est le solennel refuge de tout ce qu'il y a de vaincus et d'opprimés dans tous les états et toutes les conditions de la vie, la dernière espérance de l'innocence méconnue et de la faiblesse outragée." Or, de tous ces bienfaits qui découlent sans cesse de la religion, quel est le dépositaire, le gardien et le dispensateur ? Vous le savez, c'est le prêtre. Il ne faut donc s'étonner si, à la vue de toutes ces merveilles dont son ministère est la source, les Pères et les Docteurs de l'Eglise l'appellent *l'homme de Dieu*, le *coopérateur du Rédempteur*, le *sauveur du monde*, le *représentant de Jésus-Christ*, le *chef et le conducteur du troupeau de Dieu*, la *couronne de l'Eglise*, *le soldat de Dieu*, la *colonne de la foi*, *l'ange chargé de veiller sur l'homme dans sa course terrestre* (1). A tous ces titres, le ministre de Jésus-Christ a droit à notre reconnaissance, à notre respect et à notre vénération.

Ce n'est pas là, pourtant, l'opinion des ennemis du sacerdoce catholique. Pour donner à leur haine une apparence de justice, ils disent partout que le clergé d'aujourd'hui ne mérite aucun respect, parce qu'il n'est pas à la hauteur de sa mission. Que cette accusation soit sans aucun fondement, s'il s'agit du clergé en général, il n'y a pas le moindre doute après ce que nous venons de dire. Qu'avec cela, quelques-uns parmi les prêtres, oubliant la sainteté de leurs fonctions, s'abaissent et déshonorent leur caractère sacré, nous ne songeons pas à le nier ; mais est-il juste de rendre le corps tout entier responsable de la faute d'un petit nombre ? Saint Augustin ayant su que quelques-uns de ses amis s'étaient montrés

(1) Patres passim.

surpris de ce que parmi ses familiers il s'était trouvé un homme de mœurs indignes, leur répondait : "Quelque vigilance que j'exerce sur ceux qui m'entourent, je suis homme et je vis avec des hommes. Je ne prétends pas que ma maison vaille mieux que l'arche de Noé dans laquelle, parmi les huit personnes qui l'habitaient, se trouva un réprouvé, ni que la tente d'Abraham où l'on entendit ces paroles : "Expulse la servante avec son fils", ni que celle d'Isaac qui vit l'un des deux jumeaux être un objet d'amour et l'autre un objet de haine, ni que la maison de Jacob où le fils souilla d'un inceste le lit paternel, ni que la maison de David dont le fils se révolta contre la tendresse de son père, ni que l'entourage du Sauveur où les onze apôtres endurèrent un Judas perfide et voleur, ni enfin que le ciel qui fut témoin de la chûte des anges" (1).

Si donc il n'y a pas de société, ni même de famille, sur le front de laquelle on ne puisse voir quelque tache, par la faute de quelqu'un de ses membres, pourquoi tant s'étonner si l'on trouve parmi le clergé quelque sujet infidèle et traître à ses serments ? De même que l'or couvert de boue ne perd pas pour cela sa valeur, de même qu'une pierre précieuse ne s'altère pas au contact d'une chose immonde, de même aussi le sacerdoce est toujours grand et saint, quelqu'indigne que soit celui qui en est revêtu. On remarque plus facilement une tache sur un vêtement blanc que sur une étoffe à couleur sombre, de même un manquement léger est plus apparent dans le prêtre que dans l'homme du monde. Le monde trouve toujours quelque chose à reprocher au prêtre. Si petite et insignifiante que soit sa faute, elle est multipliée, exagérée; les journaux et les romans en transmettent le récit aux quatre points du pays, on la dépeint sous les couleurs les plus sombres, de manière à jeter le discrédit sur le sacerdoce lui-même. Ces corrupteurs de la conscience du peuple sont plus coupables que les voleurs et les assassins, car le pouvoir du meurtrier s'arrête à la mort, qui délivre sa victime ; mais la mort n'arrête pas la marche de la calomnie. Les enfants l'entendent dès leurs premières années, les vieillards la consignent dans leur mémoire ; la crédulité publique lui élève un autel, du haut duquel elle continuera longtemps, au milieu des flots d'un encens impur, à recevoir les hommages des passions soulevées.

Qui peut douter que cette guerre acharnée, féroce, menée contre le clergé, ne soit une des principales causes de la corruption qui infecte les masses profondes de la société ? S'il est vrai que le mépris du prêtre conduit au mépris de l'Eglise, et ce dernier au mépris de Dieu (2), ce rempart une fois détruit, que reste-t-il pour

(1) August. epist. 78, n. 8.

(2) Donoso Cortès.

protéger la moralité publique ? Ils avaient parfaitement compris cette grande vérité les philosophes du paganisme. Pleins de mépris pour les différents systèmes religieux dont ils connaissaient l'absurdité, mais convaincus cependant de la nécessité d'une religion pour le bon gouvernement des peuples, ils inculquaient de tout leur pouvoir le respect pour les dieux et entouraient leurs prêtres d'honneurs éclatants. Si la secte des Cyniques faisait exception à cette règle, cependant elle n'osait pas manifester trop hautement son dedain pour les divinités de la nation et les rites du paganisme.

Otons du milieu de nous ce triste élément de discorde, mettons un terme à cette guerre impie dirigée contre le clergé, et faisons plutôt des vœux pour que Dieu daigne donner à son Eglise des ministres selon son cœur, pour l'édification et le salut de notre peuple. Il y en a encore, nous le savons, qui s'obstinant à méconnaître l'influence morale du clergé dans l'ordre social, continuent à lui faire la guerre. Il y en a qui, devant ces blasphèmes horribles qui semblent provoquer le ciel, devant cet amour de l'or poussé jusqu'à la folie, devant ces fortunes scandaleuses, fruits de spéculations véreuses et de rapines, en face de cette corruption effrayante des masses, dont la presse et les arts se font les hideux propagateurs, en face d'une nation naguère encore la plus noble et la plus cultivée de toutes, aujourd'hui gangrenée de vices et livrée impuissante à toutes les intrigues des sectes,—il y a des hommes, dis-je, qui refusent de voir la source de tous ces maux dans cette guerre sacrilége déclarée à Dieu, à son Eglise et au sacerdoce. Que ceux-là tremblent du moins pour la dignité et la liberté de la nation, pour l'ordre social, pour la sûreté de leurs biens, pour l'harmonie des esprits et des cœurs qui, seule, peut rendre agréable le commerce avec ses semblables.

***

Frères bien-aimés dans le sacerdoce, vous venez de voir quelle est la sainteté et la grandeur de votre ministère. Or, s'il est vrai de dire avec saint Grégoire que tout bienfait reçu oblige à un retour proportionné, quelle sainteté doit être la nôtre si nous voulons correspondre dignement à notre sublime vocation ? Un prêtre doit être un saint : ces deux mots sont synonimes. Un prêtre qui ne mène pas une vie digne de la grandeur et de la sainteté de sa mission est un monstre dans la maison de Dieu. " Le ministre chrétien, dit un grand écrivain, est le truchement entre Dieu et l'homme. Il faut donc qu'un prêtre soit un personnage divin : il faut qu'autour de lui règnent la vertu et le mystère ; retiré dans les saintes ténèbres du temple, qu'on l'entende sans l'apercevoir ; que sa voix solennelle, grave et religieuse, prononce

des paroles prophétiques, ou chante des hymnes de paix dans les sacrées profondeurs du tabernacle ; que ses apparitions soient courtes parmi les hommes, qu'il ne se montre au milieu du siècle que pour faire du bien aux malheureux ; c'est à ce prix qu'on accorde au prêtre le respect et la confiance. Il perdra bientôt l'un et l'autre si on le trouve à la porte des grands, s'il est embarrassé d'une épouse, si l'on se familiarise avec lui, s'il a tous les vices qu'on reproche au monde, et si l'on peut un moment le soupçonner homme comme les autres hommes " (1).

Qu'il est triste de voir un prêtre, destiné par Dieu à veiller comme une sentinelle incorruptible sur la maison de Jacob, appelé à briller comme un astre éclatant dans le sanctuaire des saints,— qu'il est triste, dis-je, de le voir s'embarrasser des affaires séculières, se livrer à un vil négoce dans le but de s'enrichir, s'adonner aux jeux et aux divertissements mondains, ou parfois même se laisser aller à certains vices dont rougiraient les personnes du siècle ! Hélas ! est il possible que l'oint du Seigneur, celui qui est chargé de ramener au bercail la brebis infidèle, de nourrir les âmes du pain des anges, de bénir et de sanctifier les peuples, devienne parfois une pierre d'achoppement, un loup dévorant ? Oh ! mes frères, prions Dieu avec ferveur qu'il éloigne de son Eglise ces ministres indignes qui déshonorent le sacerdoce et font de cette institution si belle et si parfaite, qui devait être une source de bien pour la société, une cause de scandale et de perversion. Un ecclésiastique ne sera jamais ce qu'il doit être, à moins qu'il ne se montre supérieur aux autres hommes, en triomphant de la sensualité qui dégrade, en réprimant l'avarice qui dessèche le cœur, l'orgueil qui dérobe à Dieu sa gloire, l'oisiveté qui est la source de tous les vices. N'oubliez pas que le sacerdoce comporte avec lui l'idée de sacrifice, et la première victime que le prêtre doit immoler c'est lui-même. A cette condition seulement son ministère sera fructueux. Il doit reproduire en sa personne les vertus de Jésus-Christ, afin de pouvoir dire aux autres avec vérité : Regardez, et faites comme moi. Oh ! béni mille fois le dévouement du bon prêtre. Comme le Divin Maître rendit la liberté aux esclaves, releva la femme tombée, soulagea l'indigent, il saura lui aussi en ces tristes jours, verser le baume de la charité chrétienne sur les plaies de l'humanité souffrante, et retirer de l'abîme du communisme et de l'anarchie la foule des déshérités et des malheureux.

C'est là la grande question qui tourmente aujourd'hui la société, c'est donc sur ce point surtout que doit se concentrer toute la puissance de l'Evangile par les efforts du prêtre. On a dit que si Caserio avait cru en Dieu il n'aurait pas attenté aux jours de Carnot ; on a dit également que si Ravachol avait eu la moindre

(1) Chateaubriand. Génie du Christianisme, l. I c. IX.

idée d'une autre vie, il ne serait pas allé, comme une hyène à face humaine, profaner les tombeaux. C'est vrai. Si vous ôtez à l'homme la pensée d'un Dieu qui voit tout, qui suit tous nos mouvements, qui récompense le bien et punit le mal, quel frein vous restera-t-il pour maîtriser ses instincts pervers ? La force de la loi ? Mais la loi n'arrêtera pas celui qui espère échapper à ses sévérités. D'autre part, tous les législateurs savent qu'il est impossible de gouverner sans la religion. Pour délivrer la société de monstres semblables, il faut donc que le prêtre reprenne courageusement et lève bien haut l'étendard divin qui porte comme devise ces paroles d'espérance *In hoc signo vinces.* Qu'il ramène les multitudes aux enseignements de l'Évangile, et l'on verra la société, relevée et sauvée, s'incliner avec reconnaissance devant cette foi toujours victorieuse, quoique toujours combattue par la libre pensée.

Pour arriver à des résultats si consolants, il faut que le prêtre ait soin de ne pas déshonorer son caractère en se mêlant aux intrigues des partis, ou en s'ingérant dans les affaires purement civiles. Sa seule arme doit être la charité de Jésus-Christ, laquelle, au dire de saint Paul, est patiente et douce, n'agit pas insolemment, n'est point envieuse, ne s'enfle point, n'est point ambitieuse, ne cherche point son propre intérêt, ne s'irrite point, ne pense pas le mal, ne se réjouit pas de l'iniquité, mais met sa joie dans la vérité, souffre tout, espère tout, endure tout (1). Oh ! si cette charité était dans nos cœurs, quelle paix, quelle harmonie règnerait sur la terre !

À l'œuvre donc, pour accomplir dignement notre sublime mission. Travaillons avant tout à calmer cette terrible lutte des classes, qui prend des proportions formidables, et menace d'ébranler la société jusque dans ses fondements. Imitateurs de Celui qui est venu sur la terre, non pas pour apporter des richesses aux hommes, mais pour consoler les faibles, les affligés, les victimes de l'égoïsme et de l'orgueil, nous aussi recueillons auprès de nous la foule des malheureux, partageons leurs infortunes, plaidons leur cause, soyons les interprètes de leurs souffrances auprès des grands de la terre, faisons qu'ils reçoivent le juste salaire dû à leur travail, et, autant qu'il est en nous, nous sauverons la société du désordre et de l'anarchie. Quand le Sauveur parut sur la terre, l'esclavage régnait partout et ravalait l'homme au rang de la bête. Les esclaves étaient soumis aux plus rudes fatigues, on trafiquait de leur personne, on les vendait comme un vil troupeau. Comment le Divin réformateur parvint-il à retirer l'homme de cette condition misérable et à lui rendre sa dignité ? Ce ne fut pas en jetant en pâture à la multitude des doctrines subversives sur la propriété et l'ordre

(1) I Cor. XIII.

social, mais il fit entendre aux riches comme aux pauvres ces sublimes paroles : " Un seul est votre Père, lequel est dans les cieux, aimez-vous les uns les autres, faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît à vous-mêmes ", et les chaînes des esclaves tombèrent comme d'elles-mêmes. Animés de l'esprit de Jésus-Christ, gravons profondément ces mêmes maximes dans le cœur, du peuple, répandons partout les bienfaits de la charité chrétienne et nous aurons la consolation de voir la propriété respectée, l'ordre rétabli, et les foules, arrachées enfin des mains des égoïstes et des démagogues qui les entraînent et les corrompent, nous suivront joyeuses et reconnaissantes.

Pour mener à bonne fin une tâche si noble, il ne faut pas nous laisser émouvoir par les insultes et les persécutions des impies. Celui que Jésus envoie au milieu d'un monde ennemi, sans arme, sans puissance humaine, humble, pauvre, doux et pacifique, est plus fort que tout pouvoir mortel. La force humaine peut tuer le corps, mais l'âme lui échappe ; or, la puissance de l'apôtre est dans son âme où réside l'Esprit de Dieu, esprit de vie. de courage et de dévouement La lutte dans laquelle nous sommes engagés est une lutte à mort, ne l'oublions pas. Le Divin Maître qui ordonnait à ses disciples de dire, à leur arrivée dans une maison ou dans une ville, " paix à cette maison, paix à cette ville ", lui qui du haut de la montagne avait parlé du bonheur promis aux pacifiques, lui la douceur et la paix en personne, souleva cependant par son céleste enseignement une furieuse tempête, la tempête des violents, des ennemis de toute justice et de toute vérité, de tout sacrifice et de tout amour. De cette guerre implacable que la malice des hommes a déclarée au sacerdoce, et par suite à l'Eglise et à la religion de Jésus-Christ, l'Eglise finira par sortir enrichie de nouvelles conquêtes, couronnée de nouveaux triomphes. C'est là notre invincible espérance, c'est une certitude qui s'impose en présence des événements qui se précipitent. Déjà le triomphe de la foi catholique sur les erreurs de ce temps s'annonce sur notre horizon. La société,qui depuis trop longtemps piétine dans cette fange accumulée par le stérile libéralisme et la décevante philosophie du néant, se relèvera un jour. Il est pénible sans doute de voir ainsi de nos jours le clergé si lâchement opprimé, le chef de l'Eglise lui-même devenu un objet de dérision et d'insultes, la religion calomniée. Consolons-nous, cependant ; la parole de Dieu ne saurait manquer de s'accomplir, et par suite l'Eglise sortira victorieuse de l'épreuve. Et même, s'il faut en juger d'après le degré d'avilissement où est descendue la société moderne, le jour du réveil n'est pas éloigné. Voyez les enfants d'Israël, esclaves et dispersés, traîner une existence misérable dans les plaines de la Chaldée et sur les montagnes de la Médie, pendant qu'assis sur les ruines solitaires et tristes de

la cité sainte, le plus tendre des prophètes fait entendre ses sublimes lamentations. Qui aurait pensé alors qu'on verrait un jour sur le ciel si sombre de la Judée apparaître l'astre éblouissant de l'Evangile? Cette foi divine dont le berceau fut l'orient, telle qu'une étoile brillante, répandit ses rayons bienfaisants sur toute la surface de la terre, et partout elle recueillit des triomphes. Elle continuera à travers le monde sa marche triomphale, et une de ses victoires les plus éclatantes sera la conquête des fiers ennemis de l'Eglise qui, nouveaux Titans, ont semblé vouloir escalader le ciel.

Puisse le zèle du clergé hâter cette résurrection nationale, ce triomphe de l'Eglise ! Portons nos regards vers le Vatican, prenons le mot d'ordre de cet ange de salut et de paix qui gouverne l'Eglise universelle et qui, tout en s'occupant du bonheur éternel des hommes, ne néglige pas pour cela leur bien-être temporel. S'il en est ainsi, notre œuvre sera pour nos chères populations le gage d'une ère nouvelle de foi, de prospérité et de paix.

O noble Italie, terre de héros et de saints, que Dieu te garde contre le génie du mal qui voudrait te ravir ces couronnes cueillies à l'ombre de la croix. Nous t'aimons, parce qu'il est doux d'aimer sa patrie ; mais nous t'aimons surtout parce que Dieu te fit grande et glorieuse parmi toutes les nations de la terre, en te choisissant pour garder son auguste Vicaire, et devenir ainsi l'instrument puissant de la diffusion de l'Evangile. Oh ! qu'il se lève enfin le jour qui te rendra ton antique splendeur, ce jour où l'Eglise délivrée de ses chaînes, le calme revenu partout, la justice et la paix reprenant leur place, nous verrons le *Sceptre* et la *Tiare* fraternellement unis pour le plus grand bien de notre peuple bien-aimé !

Que la grâce du Seigneur Jésus-Christ et la charité de Dieu, et la communication du Saint-Esprit soient avec vous tous (1).

LACEDONIA, Dimanche de la Septuagésime, 1895.

(1) II Cor. XIII, 13.

III

Revenons à Jésus-Christ.

Mandement à l'occasion de la prise de possession des siéges archiépiscopaux unis d'Acerenza et Matera, 1896.

Au clergé et aux fidèles des archidiocèses unis d'Acerenza et Matera, paix et salut dans le Seigneur.

Jesus Christus heri et hodie ; ipse et in sæcula.

Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui et il sera [dans tous les siècles.—Hebr. XIII, 8.

Il y avait à peine trois ans que le Seigneur, sans aucun mérite de notre part, nous avait placé à la tête du diocèse de Lacedonia. Au moment où, avec une partie de notre clergé, nous nous livrions aux exercices de la retraite dans le sanctuaire de Notre-Dame-delle-Fratte à Castelbaronia, nous arriva à l'improviste un ordre du Souverain Pontife nous appelant au gouvernement des archidiocèses réunis d'Acerenza et Matera.

Vous décrire l'agitation que produisit dans notre âme cette nouvelle inattendue, nous est impossible. Il allait falloir quitter cette Eglise de Lacedonia qui, comme la première épouse à nous donnée par le Seigneur, avait toutes nos affections. Nous serions forcé de nous séparer d'un peuple et d'un clergé qui nous étaient très-attachés; nous devrions abandonner tout cela, sans avoir eu le temps de payer, par notre travail et notre dévouement, cette affection qu'on nous avait toujours témoignée. Toutes ces pensées se pressaient dans notre esprit et nous affligeaient profondément. Nous connaissions ce bon peuple,et il nous connaissait. L'administration de ce diocèse peu considérable, n'était pas au dessus de nos forces ; mais connaissant parfaitement notre insuffisance, nous nous demandions quel bien nous pourrions faire sur ce nouvel et vaste théâtre qui s'ouvrait devant nous. Nous pensions à ces deux siéges archiépiscopaux, dont l'antique gloire égale celle des plus illustres de la chrétienté ; nous repassions cette longue liste de glorieux pontifes qui les ont successivement occupés, et dont le dernier de tous, le regretté Monseigneur Raphaël di Nonno, notre prédécesseur immédiat (1), a mérité qu'on lui applique cet éloge de l'Esprit Saint : "*Consommé en peu de temps, il a rempli un grand nombre de jours*" (2) ; et, encore une fois, nous nous demandions si nous serions à la hauteur de notre tâche.

Ces réflexions occupaient notre esprit, lorsque soudain il nous sembla entendre au fond de notre conscience une voix qui nous disait : Fils de l'obéissance, pourquoi ces hésitations ? Notre devoir se montra alors à nous tout entier. Nous vîmes cette Provi-

(1) Promu aux siéges réunis d'Acerenza et Matera le 16 janvier 1893, il mourut le 20 juin 1895.

(2) Sap. IV, 13.

dence qui gouverne l'univers, disposant tout avec une sagesse infinie, choisissant, selon le mot de l'apôtre, ce qui est insensé et faible selon le monde, pour confondre les sages et les forts, afin que personne ne puisse se glorifier en présence de Dieu (1) ; et sans hésiter davantage, nous acceptâmes sans réserve la volonté du Vicaire de Jésus-Christ, voyant en elle la volonté de Dieu même.

Voici donc que le grand pas est fait. La voix du ciel qui nous disait comme à Abraham : " Sors de ton pays et de ta parenté et de la maison de ton père, et viens dans la terre que je te montrerai " (2), nous rendait moins douloureuse cette séparation d'avec un peuple qui nous était attaché par des liens plus forts que les liens de la chair et du sang. Il devenait aussi moins pénible pour nous l'éloignement de ce diocèse qui nous était plus cher que la maison paternelle.

Et cependant, qui est assez insensible ou assez courageux pour supporter sans souffrir de semblables séparations ? Saint Paul, celui-là même qui avait mérité par l'ardeur de sa foi et la sublimité de sa vertu d'être ravi au troisième ciel, au moment de quitter son peuple d'Ephèse et de Milée, ne put s'empêcher de manifester la vive douleur dont son cœur était oppressé. Ayant rassemblé autour de lui les anciens de l'Eglise, il leur disait : "Vous savez, mes frères, comment, dès le premier jour, je me suis comporté au milieu de vous, servant le Seigneur en toute humilité.... Et maintenant voilà que, lié par l'Esprit, je m'en vais à Jérusalem, ignorant ce qui doit m'y arriver.... Voilà que je sais que vous ne verrez plus mon visage, vous tous au milieu desquels j'ai passé, annonçant le royaume de Dieu." Et l'Ecriture ajoute qu'en entendant ces paroles, tous pleurèrent amèrement, et les fidèles, profondément affligés, accompagnèrent l'apôtre jusqu'au vaisseau (3).

Certes, loin de nous la pensée de nous comparer à saint Paul ! Nous ne prétendons pas avoir droit à de semblables regrets de votre part, nous ne les méritons pas, nous ne les attendons pas non plus. C'est bien plutôt à nous de nous attrister, au moment de quitter un peuple à la piété et à la bonté duquel nous avons peut-être mal répondu. Pour vous, frères bien-aimés, consolez-vous, le prélat qui va nous succéder dans le gouvernement de vos âmes saura répondre dignement aux desseins de Dieu sur vous. Son mérite, son zèle et ses talents dépassent de beaucoup les nôtres, et nous ne craignons pas pour vous, de la part des ennemis de notre foi, les dangers que le grand apôtre redoutait pour les fidèles d'Ephèse et de Milée. Avant de vous quitter cependant, laissez-

---

(1) I Cor. I, 27.
(2) Gen. XII.
(3) Act. ap. XX.

nous vous conjurer, au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, de ne pas oublier ce que nous vous avons enseigné, soit de vive voix, soit par nos écrits, pour votre sanctification. Souvenez-vous que nous n'avons voulu vous prêcher qu'une chose, Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de votre salut. Adieu donc, prêtres et fidèles de la ville et du diocèse de Lacedonia. Adieu ! Eloigné de vous de corps, notre esprit et notre cœur seront toujours avec vous, et nous ne cesserons de nous souvenir de vous tous dans nos prières. A votre tour, si nous vous avons fait quelque bien, n'oubliez pas devant Dieu celui qui fut votre pasteur. *Mementote præpositorum vestrorum, qui vobis locuti sunt verbum Dei* (1).

Et maintenant, nous voici tout à vous, catholiques d'Acerenza et Matera, frères et fils nouveaux que le Seigneur nous donne. *Grâce à vous, et paix par Dieu, notre Père, et par Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui nous avons reçu la grâce de l'apostolat* (2). Nous savons que, privés depuis quelque temps de votre pasteur, vous avez hâte de nous voir au milieu de vous. De notre côté aussi nous le souhaitons ardemment, comme un père désire se trouver au milieu de ses enfants, et cela, *pour nous consoler avec vous, par cette foi qui est tout ensemble votre foi et la nôtre* (3). Nous espérons, avec l'aide de Dieu, que nos communs désirs seront bientôt satisfaits.

Que vous dirons-nous dans cette première lettre, par laquelle nous nous présentons à vous comme votre pasteur? Préposé par la volonté divine au gouvernement de vos âmes, nous ne pouvons, dans une circonstance aussi solennelle, vous parler d'autre chose que du Divin Rédempteur Jésus-Christ, *Nos autem prædicamus Christum crucifixum* (4). Nous vous parlerons donc du Seigneur Jésus, parce que seul il est le principe de notre salut. Ce sujet nous parait souverainement opportun, en ce moment surtout où le monde entier cherche vainement un remède efficace contre les doctrines subversives qui minent sourdement la société moderne. Ce remède n'est autre que Jésus-Christ lui-même, la vertu, la sainteté, la justice par essence. Il est prouvé désormais que tous les systèmes philosophiques proposés si bruyamment par les ennemis de notre sainte religion sont impuissants à essuyer une seule larme, à convertir un seul malfaiteur. On ne peut attendre aucun résultat sérieux de toutes les lois répressives, car elles ne sauraient atteindre le cœur humain qui est la source du bien et du mal (5). Il faut

(1) Hébr. XIII, 7.

(2) Rom. I, 5. . .

(3) Ibid. 11. . . .

(4) I. Cor. I, 23.

(5) Matth. XV, 19.

donc de toute nécessité revenir sérieusement à Jésus-Christ. Lui seul *a été fait par Dieu notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption, afin, comme il est écrit, que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur* (1). De lui seul la société peut attendre son salut. Tremblante et succombant à ses maux, elle ne peut, comme le paralytique de l'Evangile, que s'adresser à lui. Trop longtemps elle se fit illusion, croyant pouvoir se passer du céleste médecin, et dans son orgueil elle s'éloigna de lui. Elle a crié bien haut : *Liberté, progrès*, sans vouloir comprendre que la vraie liberté et le progrès véritable ne sauraient exister là où Dieu n'est pas reconnu. Aussi, elle s'est vue bientôt envahie par l'irréligion et l'immoralité, et elle est tombée dans une affreuse dégradation. Avilie, écrasée sous le poids de tous ces crimes dont elle s'est souillée au nom d'une fausse liberté, honteuse et languissante, elle demande un sauveur. Jusqu'ici les théories humaines ont été impuissantes. Va-t-elle donc périr ? Non. Dieu a fait les nations guérissables. Que la société moderne se convertisse, qu'elle tombe aux pieds de Jésus-Christ comme le paralytique de l'Evangile, et elle sera sauvée.

Déjà ceux-là même qu'avaient séduits les mille promesses de l'impiété, commencent à reconnaître que ce fut une grande faute de s'éloigner de Dieu. Ils voient que vouloir marcher sans s'appuyer sur lui, c'est aller à la mort ; et pris d'épouvante à la vue de l'orage, ils crient comme saint Pierre : *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons* (2).

Peuple infortuné, tu n'as d'autre refuge que Jésus-Christ. Reviens à lui, et le miracle du lac de Tibériade se renouvellera pour toi. Jésus-Christ te sauvera.

C'est de ce retour salutaire à Jésus-Christ que nous avons l'intention de vous parler dans cette première lettre pastorale. Et cela, parce que nous vous aimons et que nous désirons votre salut, parce que nous aimons du fond de nos entrailles notre chère patrie, et que nous voulons la voir recouvrer son antique splendeur, parce qu'enfin nous aimons la société tout entière et que nous brûlons du désir de la voir revenir à Dieu, afin que tous les hommes ne forment plus qu'une seule famille, unis par les liens de cette charité que Jésus-Christ nous a méritée par son sang précieux. Daigne le Divin Rédempteur, béni, adoré, aimé de tous les hommes de bonne volonté, faire que notre voix touche vos cœurs [illegible] vous de vifs sentiments de foi et d'amour [illegible] l'Homme-Dieu, le sauveur de nos âmes.

*
* *

Les doctrines fatales qui dans un moment de délire s'étaient

(1) I Cor. I, 30.
(2) Math. VIII 25.

fait jour au sein d'une noble et généreuse nation, se répandirent rapidement parmi les peuples voisins, et ne tardèrent pas à porter leurs fruits empoisonnés : l'immoralité et l'irréligion. On avait dit hautement que c'en était fait du christianisme. Mais avec le christianisme on avait vu aussi disparaître toute idée de morale et de justice du cœur de ces hommes qui, gagnés par l'incrédulité, avaient osé, à l'encontre de Jésus-Christ, se proclamer les conducteurs et les sauveurs du peuple. Et le pauvre peuple séduit, corrompu par les utopies audacieuses et sacriléges de ces apôtres d'un nouveau genre, avait payé par une misère et une dégradation effroyables ces heures de triste égarement. Notre chère patrie n'a pas été à l'abri de cette funeste contagion. Oui, la terre classique du génie, l'asile calme et tranquille de la poésie et de la musique, des sciences et des beaux arts, le pays de l'azur et du soleil, dont les cités fameuses excitent l'envie du reste du monde, l'Italie languit misérablement sous le poids de sa propre corruption. Des sommets de la nation le mal a envahi la multitude, et nous voyons la vie nationale tarie dans sa source. Notre peuple ne connait plus les nobles ambitions d'autrefois, et mille obstacles lui ferment le chemin de ses glorieuses destinées. Oui, il faut l'avouer, quelque pénible que cela soit, dans cette Italie où il semblait que la félicité sous toutes ses formes dût régner en permanence, on n'entend de toutes parts que soupirs et lamentations. Ceux-là même qui ont coutume de mentir avec une incroyable désinvolture, et sont passés maîtres dans l'art de tromper les simples, n'osent parler autrement que les autres. Longtemps ils ont réussi à obscurcir dans l'esprit des ignorants les notions les plus claires. Les épines, ils les ont fait passer pour des roses, l'esclavage, ils l'ont décoré du nom de liberté, la faiblesse, ils l'ont glorifiée du nom de force, l'audace téméraire et folle s'est appelée sur leurs lèvres énergie et courage, le mal a pris les couleurs du bien. Mais enfin, contraints par l'évidence des faits, et sous peine de passer pour aveugles et insensibles, ils reconnaissent et déplorent avec nous l'état de misère et d'abjection où leurs doctrines nous ont entraînés. Le pouvoir n'a plus pour compagne inséparable et pour guide la justice ; le droit de la force prime tous les autres ; le génie et la science sont devenus les instruments du mal ; la conscience n'est plus regardée que comme un préjugé vieilli de la première éducation ; le serment est devenu l'auxiliaire du mensonge ; l'amour de la patrie a fait place à la recherche des intérêts privés ; la sincérité et la bonne foi ne sont plus que des mots vides de sens ; la jeunesse se laisse aller aux plaisirs ; les masses relèvent la tête avec orgueil et menacent de briser le joug de l'autorité ; les fraudes, les rapines, les meurtres, les suicides et mille autres forfaits horribles, viennent par intervalles jeter l'épouvante au sein de la nation. Telles sont les plaintes

qu'on entend formuler de toutes parts. On ne peut, hélas ! nier qu'il en soit ainsi, et c'est bien à ces tristes résultats que devaient fatalement aboutir ces doctrines perverses dont on nous a leurrés si longtemps.

On a mis de côté Jésus-Christ et son Evangile, sous le spécieux prétexte qu'ils sont trop vieux et ne répondent plus aux besoins de notre époque ; puis, sur les bases fragiles de la sagesse humaine on a échafaudé un enseignement nouveau, une nouvelle législation, une politique de circonstance. Que pouvait-on attendre de tout cela, si non la décadence et la ruine ? S'éloigner de Jésus-Christ c'est tourner le dos à la vérité pour courir au mensonge, c'est sortir du sentier de la justice, c'est se livrer sans défense à l'action dissolvante des passions, c'est se plonger tête baissée dans une honteuse dégradation, c'est creuser soi-même sous ses pas l'abîme où l'on ne tarde pas à disparaître.

Il serait donc inutile d'essayer de cacher nos misères sous le voile trompeur d'une liberté éphémère ou d'un progrès plus apparent que réel ; les regards de l'observateur sérieux iront au delà, et sauront découvrir dans toute sa repoussante réalité le mal qui nous ronge. Si le grand Tacite, secouant son sommeil dix-sept fois séculaire, sortait de sa tombe et paraissait parmi nous, il pourrait, après plusieurs siècles de civilisation, répéter son mot fameux : *corrumpere et corrumpi sæculum est*, corrompre et se laisser corrompre, c'est là le siècle tout entier. Il n'y a donc rien d'étonnant que des hommes sages et prudents, épouvantés à la vue des calamités présentes et de plus grandes encore que nous réserve l'avenir, se demandent avec anxiété si la société peut encore être guérie.

Après avoir vu longuement à l'œuvre les théories néfastes de ceux qui ont cru devoir mettre Jésus-Christ de côté, théories qui nous ont conduits jusqu'au bord du précipice, il serait insensé de nous faire plus longtemps illusion et de nous bercer de chimériques espérances. Un cri général s'échappe en ce moment de tous les cœurs honnêtes : *Il faut retourner en arrière, il faut revenir à Jésus-Christ.* A ce cri spontané de cœurs endoloris, à la recherche d'une paix que le monde ne saurait leur donner, répond la voix impie et blasphématoire des adeptes du rationalisme, qui prétendent refuser à l'Homme-Dieu le mérite d'avoir relevé naguère et de pouvoir relever encore et guérir l'humanité. La déesse Raison qui, au milieu des sanglantes orgies d'une populace déchaînée, prit un jour la place du Dieu Rédempteur et reçut les hommages de créatures humaines, est encore l'idole devant laquelle viennent s'agenouiller et brûler leur encens ces hommes dévoyés qui se donnent comme les sauveurs de nos populations Comédie sinistre que tout cela ! Si les leçons de l'Histoire sont dignes d'être enten-

dues, si le témoignage des plus sublimes génies pèse de quelque poids dans la balance, il faut reconnaître que le Christianisme seul a tiré le monde de la barbarie et lui a valu cette civilisation dont il est aujourd'hui si fier. En effet, dix-neuf siècles d'une existence glorieuse qui ont changé la face de la terre, c'est là le fait le plus lumineux, le plus évident, le plus décisif que nous présente l'Histoire. Il domine les sommets des choses, il est à la portée de tous les esprits, des plus humbles comme des plus élevés, et aucun homme de bonne foi ne peut le nier. Aussi, les plus hautes intelligences ont reconnu pleinement les prodiges du Christianisme. Voltaire lui-même en est une preuve. Lui qui fit tous ses efforts pour anéantir la religion du Christ, avoue cependant que les hommes les plus savants, dans le plus philosophique de tous les siècles, parvenus à l'apogée de leur gloire et dans la pleine maturité de leur génie, se sont inclinés devant la personne de l'Homme-Dieu et devant la sainteté de son enseignement. A l'appui de ses paroles il cite l'exemple de Pascal, de Bossuet, de Fénelon, qui furent la gloire de leur siècle et du monde. "Et de fait, remarque ici Mérault (1), sans vouloir parler des Augustin, des Chrysostôme, des Athanase. remarquables autant par la profondeur de leur génie que par la solidité et la force de leur jugement, sans mentionner cette suite si touchante des grands amis de l'humanité, qui a commencé bien avant saint Jean l'Aumônier, s'est perpétuée de siècle en siècle et ne s'est pas éteinte avec saint Vincent de Paul, qu'il nous suffise de citer le nom de ces hommes qui ont étonné leur siècle par l'élévation de leur génie ; Descartes qui fit faire un pas à la science, Newton qui ravit à la nature ses secrets, et à qui, au dire de Voltaire, les esprits célestes eux-mêmes devaient porter envie, Bacon à qui l'Encyclopédie doit son frontispice et sa préface, Malebranche et Leibnitz. Tels sont les hommes qui marchent devant nous le flambeau de la foi à la main. Ils furent la gloire de l'humanité par leur talent et le triomphe de la religion par leur humble soumission. Ils élevèrent jusqu'aux nues l'édifice de la science humaine, et comme le vulgaire, ne rougirent pas d'adorer la folie de la croix. Ces aigles puissants dont le vol fut si rapide et si sublime, se firent une gloire et un honneur de conserver dans leur foi la simplicité de la colombe."

C'est là une solennelle condamnation de tous ces prétendus savants de notre époque qui, gonflés de leur science, déshonorent la sainteté de leur mission, en faisant servir les talents qu'ils ont reçus de Dieu, non pas au bien, mais à la ruine de la société. De tels hommes sont dignes à la fois de compassion et de louange, ils méritent en même temps les applaudissements et les anathèmes du monde ; car si leurs talents naturels leur donnent un certain droit aux éloges, l'abus criminel qu'ils en font, j'allais dire la prostitu-

(1) Les Apologistes involontaires.

tion de ces dons du ciel dont ils se servent pour propager plus facilement leurs doctrines dangereuses, devrait pour toujours les couvrir d'infamie.

Mais, vive à jamais Jésus-Christ loué et béni de tous les hommes de bonne volonté ! La lumière qu'il est venu apporter sur la terre resplendit toujours sur le monde, elle saura une fois encore dissiper les ténèbres épaisses qui semblaient devoir la dérober complètement à nos yeux. Il est la *voie*, et il ramènera les peuples au sentier du salut. Il est la *vérité*, et devant sa face on verra s'évanouir les arguties de la fausse science et les nuages amoncelés par l'erreur. Il est la *vie*, et l'homme qui agonise aujourd'hui sous l'étreinte formidable des passions reviendra à lui. Alors une vie nouvelle, la vie de la grâce, circulera dans les veines du pauvre malade, ce sera pour lui comme une résurrection, le prélude glorieux d'une existence honorable et sainte.

Prodige incomparable! L'intelligence humaine ne peut, sans être éblouie, contempler cet astre divin. De l'orient où commença sa course, il a en peu de temps répandu sa lumière sur tous les points de l'univers, semant partout la fécondité et la vie. Depuis bientôt dix-neuf siècles il poursuit sa carrière triomphante, et jusqu'à la fin des temps il brillera sur le monde, montrant aux hommes le chemin de l'éternelle béatitude.

Contemplons, fils bien-aimés, contemplons un instant ce type de toute perfection et de toute beauté, au front duquel resplendit une divine auréole ; arrêtons nos regards sur l'auguste personne de l'Homme-Dieu, afin que ses traits se gravent profondément dans notre âme, et que ses célestes enseignements soient toujours la lumière qui guidera notre marche à travers la vie. Allons à lui avec confiance, dans toute la sincérité de notre âme, dans toute l'ardeur de nos sentiments. Allons à lui avec foi et humilité, foulant aux pieds tous ces doutes insensés, tous ces préjugés sacriléges qu'une philosophie impie a essayé d'amonceler sur sa personne et sur son œuvre. En lui nous trouverons le plus fidèle des amis, le plus aimant des frères, le plus tendre des pères. Nous verrons que seul il peut, de son souffle puissant, dissiper les vapeurs malsaines qui nous étouffent et faire briller encore sur nos têtes le soleil de la paix et de la félicité. Seul il peut nous rendre ce que nous avons perdu, en replaçant la société sur les bases de la vérité et de la justice, sans lesquelles on voit les trônes s'écrouler avec fracas et les nations disparaître de la face de la terre.

***

L'homme, fatalement entraîné par l'apparence des choses, fait consister la grandeur dans le fastueux appareil des richesses, des honneurs et des gloires mondaines. Le puissant conquérant qui parcourt la terre les pieds dans le sang ou à la lueur des incendies,

l'orgueilleux politique qui arrive au terme de ses ambitions, même en foulant aux pieds les droits de la vertu et de la justice, le millionnaire qui étale insolemment son opulence et s'endort joyeux et repu sur ses monceaux d'or—en un mot, Alexandre, Napoléon, Crésus, tels sont les hommes qui conquièrent le plus souvent l'admiration et le respect du genre humain. Cela posé, n'était-il pas nécessaire que le Rédempteur parût au milieu de nous environné de toutes les splendeurs terrestres, afin de s'attirer l'amour et la vénération du monde? Non, car avec la venue de Jésus Christ devait s'ouvrir une ère nouvelle. Le vieux monde, dévoré d'orgueil et de corruption, devait subir une transformation profonde. Des horizons nouveaux,pleins de douces espérances, allaient s'ouvrir aux regards de l'humanité plongée dans le deuil. Pour mener à bonne fin cette œuvre gigantesque il fallait commencer par arrêter la marche envahissante des vices, en leur opposant les vertus contraires. La volupté, l'orgueil, l'avarice, comme trois insatiables furies, s'étaient déchaînées sur le monde et tenaient les humains sous leur tyrannique esclavage. Pour triompher de ces ennemis, il était de toute nécessité de restaurer parmi les hommes la pureté des mœurs, l'humilité et la tempérance sur les ruines de la cupidité, de l'égoïsme et de la sensualité. Voilà pourquoi Jésus-Christ, celui-là même que l'ange avait annoncé à sa mère comme le Saint, le Fils de Dieu, l'héritier d'un trône éternel, le Sauveur de l'univers, voulut naître, non pas dans les somptueux palais des grands de la terre, mais dans un abri misérable. Et cependant, qui le croirait? Depuis dix-neuf cents ans la foi vient s'agenouiller au pied de cette humble crèche pour adorer le Divin Enfant. C'est là, c'est dans la contemplation de ce Dieu fait homme, que le monde a compris enfin la grandeur et le prix de l'humilité, de la douceur, de la pauvreté, du sacrifice. A cet instant fortuné entre tous, les anges jetèrent aux échos de la nuit ce chant triomphal: "*Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!*" Gloire et paix, gloire à Dieu et paix aux hommes, telles sont les deux paroles qui désormais résonneront à travers les générations sans nombre, comme un gage d'abondantes bénédictions et d'immortelles espérances. "Désormais, la terre qui méconnaissait Dieu, a un fils qui va nous enseigner son nom et établir son règne ; l'humanité, livrée à la loi brutale de la destruction dans la lutte pour l'existence, va connaître la loi de la paix, parce qu'elle sera régie par la loi de l'amour" (1).

C'est là le commencement de la vie glorieuse de Celui qui devait rendre la paix à l'univers, et replacer sur ses bases la société chancelante sous le poids de sa propre corruption.

(1) Didon. Jésus-Christ L. 1 C. 3.

Cette vie humble et modeste fut celle que mena l'Homme-Dieu durant les quelques années qu'il passa sur notre terre pour accomplir parmi les hommes sa misson rédemptrice. "A l'extérieur rien ne le distingue des autres hommes, sinon l'empreinte d'un calme, d'une bonté, d'une dignité surhumaine. Jeune encore il quitte l'atelier d'un pauvre artisan où sa vie s'est passée jusque là dans le silence et l'obscurité, et dès les premiers jours la divine fascination de sa personne et de ses discours gagne et enchaîne les cœurs, et attire sur ses pas une multitude enthousiaste de disciples. Sur son front doux et serein, sur ses lèvres qui s'ouvrent pour parler de Dieu, rayonne une ineffable beauté jointe à une dignité incomparable. A cette majesté souveraine s'unit une modestie exquise, et les foules vont à lui, étonnées de voir une si aimable simplicité s'allier à tant de grandeur. Cet harmonieux ensemble de qualités et de vertus si singulièrement variées imprimait sur toute la personne de cet être extraordinaire un cachet d'une inaltérable mansuétude. Toujours égal à lui-même, dans toutes les circonstances et en face des toutes sortes de personnes, partout où il portait ses pas, il était un messager de paix et d'amour. Insensible aux outrages, supportant sans se plaindre les importunités de la foule, il savait,avec une patience infinie,se faire tout à tous, s'abaissant quand il le fallait jusqu'au niveau des intelligences les plus grossières" (2).

Jésus-Christ était venu dans le monde pour verser un baume salutaire sur nos blessures ; et ses actes aussi bien que ses paroles, sa vie tout entière, sont une preuve éclatante de cette mission sublime à lui confiée par son Père céleste. Aussi, voyez le à l'œuvre. Sa bonté encourage et console, sa parole charme et fait pénétrer la conviction dans les âmes, son exemple entraîne après lui des multitudes immenses qui semblent poussées par une force irrésistible et suivent le nouveau thaumaturge partout où il veut les conduire. Dans ce cortège d'admirateurs on voit les riches et les pauvres ; les jeunes gens et les vieillards, ceux que la santé favorise et ceux que de longues infirmités tourmentent s'empressent à l'envi. Pour tous il sait trouver des mots d'encouragement, pour tous il a des conseils appropriés, à chacun il sait indiquer le genre de vie qui le conduira au salut. Voyez ces foules énormes, fatiguées, haletantes, affamées, s'attacher invinciblement à ses pas, l'accompagner dans ses courses évangéliques à travers la Judée, entrer avec lui dans les temples, avec lui parcourir les rivages de la mer, gravir sur ses traces les montagnes solitaires de Galilée. Elles sont suspendues à ses lèvres divines, recueillant avec avidité les paroles qui sortent de sa bouche. Il enseigne et il instruit, réduisant pour jamais au silence les divinités menson-

(2) Albéri. Le Problème.

gères adorées jusqu'à ce moment, et pulvérisant toutes les fausses théories des prétendus sages de ce monde. Et remarquez encore, au moment où s'opèrent ces merveilleuses transformations, un phénomène étrange. Si Jésus-Christ attire les hommes à lui, ce n'est pas en berçant leurs oreilles d'une éloquence pompeuse, affectée, travaillée soigneusement d'après les mille règles de l'art, telle qu'on pouvait l'entendre alors dans les écoles fameuses de la Grèce et de Rome, *non in sapientiâ verbi.* Il n'a avec lui rien de cet appareil fastueux ni de ce déploiement grandiose qui ont coutume de séduire les hommes et de provoquer leur admiration. Pour confondre les sages et les puissants de la terre, il se sert de ce qui est vil et méprisable selon le monde, comme le fera plus tard l'apôtre saint Paul (1).

Inclinons-nous avec respect, adorons cette sagesse divine que le monde étonné salut et vénère, et qui en si peu de temps laissa bien loin derrière elle les savantes élucubrations d'Athènes et du Latium. Puis, sans nous lasser, continuons à étudier la personne et le caractère de l'Homme-Dieu, énumérons encore quelques-unes de ses grandeurs qui, au dire même des ennemis du Christianisme ont placé le fils de Marie bien au-dessus de Socrate et de Platon et de tout ce que l'univers vit jamais de plus noble et de plus sage.

"Jamais, dit avec raison Albéri, il ne fut donné aux humains de contempler un type aussi parfait de beauté morale. Il ne vit qu'en Dieu, ne parle que pour le glorifier, n'a qu'un but, le faire connaître et aimer. A ses disciples qui l'invitent à prendre un peu de nourriture, il répond : "*J'ai une nourriture que vous ne connaissez pas... ma nourriture c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé* (2)." Il ne cherche jamais sa propre gloire, mais exclusivement celle de son Père, au nom duquel il enseigne et dont il est venu révéler au monde le nom et la gloire. Et quand les foules transportées d'enthousiasme veulent le proclamer leur roi, il prend la fuite et va se réfugier dans la solitude, pour retremper ses forces dans la prière. Jamais on n'avait vu dans le monde ce prodige d'un homme qui, allant en quelque sorte au-devant des humiliations et des injures, éternelle pierre de touche de la vertu, fait tout en son pouvoir pour se soustraire aux grandeurs d'ici-bas, et répète sans cesse cette étonnante parole : "Le Fils de l'Homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir" (3).

Cette recherche constante et cet amour des humiliations de la part du Rédempteur, étaient nécessaires pour préparer cette profonde

---

(1) I Cor. I 17-27.

(2) Joann, IV 32, 34.

(3) Matth. XX 28.

transformation qui devait s'opérer dans le monde. L'homme, oubliant son origine, avait osé s'élever contre son Dieu (1). Et comme cette révolte avait été la source des maux innombrables qui avaient fondu sur l'humanité (2), il fallait avant tout que la créature s'humiliât et reconnût solennellement le souverain domaine du Créateur. A ce prix seulement on verrait se rétablir entre Dieu et l'homme l'harmonie primitive, et celui-là seul mériterait le nom de Sauveur du monde qui accepterait et mènerait à bonne fin cette difficile mission. Or, c'est là ce que fit Jésus-Christ. Il rapprocha les distances entre le ciel et la terre et renoua ces liens qui avaient été brisés par le péché. Il rétablit parmi les nations l'idée du vrai Dieu, et fit disparaître la plaie infecte du paganisme qui dévorait lentement la société et aurait fini par la conduire à la mort. Avec une égale douceur et une sagesse non moins sublime il remit en vigueur les devoirs de l'homme envers son semblable et envers la société. Toutes les vertus eurent en lui un apôtre infatigable et un modèle accompli. Et afin de faire participer tous les hommes aux bienfaits de son apostolat, il se servit ordinairement pour instruire le peuple d'apologues et de paraboles, comme d'un moyen à la portée des intelligences même les moins cultivées. C'est ainsi qu'il explique et développe son enseignement, soit en parcourant les campagnes, soit assis sur le penchant des collines, soit en se promenant sur la plage. Tout ce qu'il voit, tout ce qui l'entoure lui sert de terme de comparaison pour mieux se faire comprendre de ses auditeurs. Les petits oiseaux du ciel qui vivent sans semer et sans moissonner, lui donnent occasion de parler du dogme de la providence (3), et il exhorte ses disciples à mettre toute leur espérance en Celui qui régit et gouverne l'univers avec une sagesse infinie. Dans la fleur éphémère il voit une image de la brièveté de la vie humaine; le tendre agneau est pour lui le symbole de l'innocence ; le berger qui conduit son troupeau lui rappelle la douceur et la vigilance,et il se nomme lui-même le pasteur des âmes (4).

A ces images douces et attrayantes viennent s'unir des traits sublimes de charité et de compassion pour les hommes. L'Apôtre a parfaitement résumé cette carrière merveilleuse quand il a dit, en parlant de l'Homme-Dieu : *Pertransiit benefaciendo* (5), il a passé parmi nous en faisant le bien. Pas une douleur qu'il n'ait soulagée, pas une souffrance sur laquelle il n'ait versé un baume salutaire, pas une blessure qu'il n'ait cicatrisée. L'amitié l'a vu

(1) Genèse.

(2) Rom. V 12.

(3) Math. VI, 26.

(4) Joann. X, 11...

(5) Act. X 38.

opérer en sa faveur un de ses plus grands miracles, la résurrection de Lazare (1). Sa miséricorde et sa bonté se manifestent au grand jour quand il pardonne à la femme adultère (2) et quand il amène à la pénitence Madeleine la pécheresse (3). On le trouve partout où il y a du bien à faire, une épreuve à alléger, une âme à consoler ou à encourager ; par ses exemples et par ses enseignements,il montre à l'homme le chemin du salut. Même l'amour de la patrie trouve en lui un modèle achevé. C'est ainsi qu'à la pensée du terrible châtiment qui allait fondre sur Jérusalem, son ingrate patrie, on le voit fondre en larmes et s'écrier : "Jérusalem, Jérusalem !..." Il regarda la ville,est-il dit dans l'Ecriture, et il se mit à pleurer (4).

Sa carrière mortelle devait être courte. Mais,avant de gravir les sommets du Golgotha où il devait offrir sa vie en holocauste par amour pour l'homme, il voulut se fixer pour toujours dans les intelligences, s'immortaliser en quelque sorte à travers les générations. C'est alors qu'il laissa tomber de ses lèvres et de son cœur ces maximes étonnantes, ces enseignements qui dépassent les conceptions de l'esprit humain. On était au printemps; Jésus s'était assis au sommet d'une montagne; autour de lui la nature déployait sa magnificence. En ce moment le Divin Maître ouvre la bouche, et, à la foule immobile à ses pieds découvre les arcanes profonds de cette Divine Sagesse qui doit bientôt, contre toute prévision humaine, opérer un changement profond dans les coutumes, dans le gouvernement, dans les croyances des peuples : "*Bienheureux ceux qui pleurent*, dit-il, *parce qu'ils seront consolés. Bienheureux les miséricordieux parce qu'ils obtiendront miséricorde. Bienheureux les pacifiques, bienheureux ceux qui aiment la justice et souffrent persécution pour elle, parce que le royaume des cieux leur appartient* (5). "O montagne sainte, s'écrie un célèbre écrivain, toi qui entendis pour la première fois ces adorables paroles, je te salue et te bénis ! Désormais l'infortune ne sera plus regardée comme un crime, l'indigence ne sera plus une honte, la compassion ne passera plus pour de la faiblesse, comme l'enseignait la sagesse païenne dans sa doctrine cruelle. Quel jour que celui-là dans l'histoire de l'humanité ! Tibère était alors sur le trône, et peut-être à ce même instant les philosophes déclamaient pompeusement dans le palais de l'empereur, dans les assemblées populaires et sous les portiques de l'Académie. Pendant ce temps, dans un coin ignoré de la Judée, un inconnu, ou plutôt un Dieu

(1) Joann. XI, 1.
(2) Joann. VIII, 1...
(3) Joann. XII, 1-11 ; Marc XIV. 3-9.
(4) Luc. XIX, 41...
(5) Luc VI 20...

caché sous un extérieur humain, parlait lui aussi à des foules pauvres et ignorantes accourues pour l'entendre. Sa parole, dépouillée de tout artifice humain, mais toute-puissante dans sa simplicité, devait bientôt faire la conquête du monde. Elle devait pénétrer dans les entrailles du genre humain, traverser les siècles sans se corrompre, consacrer en même temps les droits du pauvre et les prérogatives du riche, et fonder sur les ruines de l'orgueil et de l'égoïsme, l'empire de la charité (1)."

L'orgueil humain, qui avait créé l'esclavage et fait de la femme, née pour être la compagne de l'homme, un vil instrument de ses débauches, était le ver rongeur qui avait détruit tout principe d'égalité et de liberté. Mais voici que le Rédempteur, s'élevant contre les doctrines brutales et les théories mensongères des sages de ce monde, sans en excepter même Socrate et Platon, rappelle le principe de la fraternité universelle. On entendit pour la première fois alors des paroles comme celles-ci : *Il n'y a pas d'acception de personnes auprès de Dieu* (2). *C'est pourquoi celui qui voudra être le plus grand parmi vous sera votre serviteur, et celui qui voudra être le premier parmi vous sera votre esclave* (3). Aussi, ne cessait-il d'inculquer dans le cœur de ses disciples les principes de l'amour du prochain, jusqu'à mettre cet amour sur le même pied que celui que nous devons à Dieu (4). Afin de nous présenter en sa personne un exemple de cet amour, il alla jusqu'à donner sa vie pour nous. Il pouvait donc répéter sans cesse à ses disciples : "Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés moi-même (5)." Amour immense de Jésus-Christ pour nous ! Pendant qu'une sueur de sang coule de son front adorable, en présence de l'ange qui lui présente le calice amer de la passion, c'est toi qui mets sur les lèvres de l'Homme-Dieu ces paroles de résignation : "*O mon Père, faites que ce calice s'éloigne de moi; mais cependant, si je dois pour le salut des hommes le vider jusqu'à la lie, que votre volonté soit faite* (6). Et pour l'amour de nous il but le calice, et sans proférer une plainte endura les tourments d'une mort horrible. Sages de ce monde, et vous qui jetez à tous les échos le grand mot de *fraternité*, faites-nous voir un modèle plus parfait que celui-là, montrez-nous une doctrine et des exemples plus propres à exciter dans le cœur humain des sentiments de charité !

Le Divin Rédempteur est donc l'inspirateur, le génie, le héros de ces enseignements qui seuls ont le pouvoir de guérir la société

---

(1) Dupanloup—N. S. Jésus-Christ.

(2) Rom. II, 11

(3) Math. XX, 26.

(4) Marc XII, 31.

(5) Joann. XIII 34 et XV 12.

(6) Math. XXVI, 39.

malade. Sa douceur qui rayonne et enveloppe, son attrait qui charme et attire, ses exemples qui entraînent, cette bonté qui se communique toujours, sont des traits si sublimes, que vous les chercheriez en vain dans les modèles que le monde vous offre ; ses préceptes, ses conseils, ses enseignements respirent un tel parfum de divinité, qu'ils s'élèvent à des hauteurs prodigieuses au-dessus de toutes les œuvres de la sagesse humaine, et bien insensé est celui qui ose les combattre ou les contredire. "Ces monuments de la sagesse divine gardent une vie, une jeunesse, une fraîcheur éternelles. Ils sont comme le Christ dont ils témoignent. Il était hier, il est aujourd'hui, il sera demain. Le ciel et la terre passeront : son être, sa parole, jamais. Tous ceux qui souffrent peuvent lire les Evangiles, ils y goûteront une consolation ; ceux qui aiment peuvent les méditer, ils y apprendront le sacrifice ; ceux qui veulent le bien peuvent les interroger, ils trouveront là le secret de toute vertu. Les désespérés y verront le salut, et tous ceux qui pensent, s'ils les scrutent d'un cœur droit et simple, seront vaincus par cette sagesse divine qui nous instruit du mystère de Dieu, en nous découvrant les misères de l'homme et le moyen de les soulager. Quelle autre science vaut la peine de vivre ? (1)"

***

Nous n'avons fait que vous esquisser dans ses grandes lignes la figure majestueuse de l'Homme-Dieu. Le peu que nous en avons dit suffit cependant pour vous faire voir en lui le père tout aimant, le frère, l'ami tendre et fidèle, le sage législateur qui nous a donné un code de lois, les plus justes, les plus parfaites, les plus saintes qu'on ait jamais entendu promulguer sur la terre. Il y a dans ses œuvres et dans ses enseignements une si admirable harmonie, des rapports si intimes avec tout ce qui touche au salut des hommes, que devant ce spectacle grandiose on demeure étonné, confondu. La Galilée, avec ses collines et ses vallées toujours vertes, avec sa ville de Nazareth, son lac de Tibériade, son Thabor; la Judée austère, aride, avec ses monts rocailleux; Jérusalem, où s'accomplissent les oracles fatidiques ; le Cédron avec sa vallée couverte de tombeaux antiques, la retraite silencieuse de Gethsémani, les terreurs et les prodiges du Golgotha, encadrent si bien la vie extraordinaire de Jésus-Christ et sa divine mission, qu'ils offrent à l'œil du voyageur le plus parfait panorama historique qu'on puisse concevoir, car il embrasse le ciel et la terre, le fini et l'infini.

Le Rédempteur né dans une crèche, rendant le dernier soupir sur une croix, semblera peut-être au philosophe superbe un

---

(1) Didon. Introduction.

sujet peu digne d'attention ; mais il en sera tout autrement du véritable sage. A la vue de toutes ces choses, il se rappellera que Dieu s'est plu à choisir ce qui est vil et méprisable selon le monde pour confondre les sages, et les choses faibles selon le monde pour confondre les forts, afin que l'homme ne se glorifie pas en sa présence, mais qu'il s'humilie et croie. De là vient ce témoignage universel, constant, solennel des plus profonds penseurs, y compris même les ennemis de notre sainte religion, qui proclament à l'unanimité Jésus-Christ le plus saint des hommes, le plus grand des législateurs, le seul en un mot qui puisse préserver la société d'un naufrage certain.

Comme les témoignages et les aveux des adversaires de l'Eglise se prêtent merveilleusement à faire ressortir de plus en plus la grandeur et la beauté de la personne auguste du Sauveur, qu'il me soit permis d'en citer quelques-uns. " Voyez, dit Jean-Jacques Rousseau, les livres des philosophes avec toute leur pompe ; qu'ils sont petits à côté de l'Evangile ! Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes ?.... Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs, quelle grâce touchante dans ses instructions ! Quelle élévation dans ses maximes ! Quelle profonde présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses ! Quel empire sur ses passions ! (1) "

En lui seul nous pouvons trouver le médecin miséricordieux et bon qui saura guérir nos blessures. En lui seul l'esprit d'humilité est si profond, qu'il suffit pour opposer une digue infranchissable à la vaine présomption et à l'orgueil démesuré qui dominent le monde. En lui l'innocence des mœurs est si parfaite, qu'il ne permet de compter au nombre de ses vrais disciples que ceux qui ont le cœur pur et mènent une vie sans tache. En lui l'amour de la pauvreté est si grand, qu'il condamne sans appel cette cupidité insatiable des biens de la terre qui nous dégrade et nous dévore.

Quels moyens le monde peut-il nous fournir plus efficaces que ceux-là ? Quelle force plus puissante peut-il mettre à notre disposition, pour modérer et vaincre les passions turbulentes qui nous livrent des assauts continuels,et sont la cause de tous les maux qui corrompent l'individu et avilissent la société ? Qu'on nous donne le nom d'un autre apôtre qui pourra en toute confiance appeler à lui les opprimés, les infirmes, les faibles et tous ceux qui cherchent la vérité et la justice. Mon regard interroge la terre, je vois passer devant moi,les uns après les autres, tous les grands hommes de l'antiquité et des temps modernes. Aucun d'eux, quelque grand et quelqu'illustre qu'il ait été, n'a su conquérir autour de son nom la millième partie de cet amour, de cette confiance, du respect, de la vénération, que depuis dix-neuf siècles

(1) Emile, livre IV.

Jésus-Christ s'est conciliés de la part de millions d'hommes, parmi les peuples de toutes langues, de tous climats, de toutes couleurs. Comment expliquer cette confiance absolue, cet amour sans limites, universel, constant, ce culte qui embrasse le temps et l'espace ? Il n'y a qu'une explication possible. Il faut dire que l'Homme-Dieu occupe à la face du monde un rang exceptionnel. Il habite un sommet inaccessible, parce qu'il est le rédempteur et le sauveur du genre humain.

Le grand exilé de Sainte-Hélène qui, plus que tout autre peut-être connut sur cette terre les enivrements de la gloire, et plus que toute autre gravit les cimes des grandeurs humaines, était saisi d'admiration devant ce spectacle grandiose, unique au monde, et ces paroles tombaient d'. ses lèvres émues : "Je connais les hommes, général, et je vous dis que Jésus n'était pas un homme. Le Christ parle, et désormais les générations lui appartiennent par des liens plus étroits, plus intimes que ceux du sang, par une union plus sacrée, plus impérieuse que quelque union que ce soit. Tous ceux qui croient sincèrement en lui ressentent cet amour supérieur dont le temps, ce grand destructeur, ne peut ni user la force, ni limiter la durée. Moi, Napoléon, c'est ce que j'admire davantage, parce que j'y ai pensé souvent, et c'est ce qui me prouve absolument la divinité du Christ. Les fondateurs des autres religions n'ont pas même eu l'idée de cet amour mystérieux qui, sous le nom adorable de charité, constitue l'essence même du Christianisme. Ils n'ont pas même pensé à cela, parce que, dans l'œuvre immense de conquérir l'affection des autres, l'homme a le sentiment profond de son impuissance radicale. C'est pourquoi je considère que le règne de la charité est le plus grand miracle de Jésus-Christ. Jésus-Christ seul est parvenu à élever le cœur de l'homme jusqu'à l'invisible, et à établir un lien indissoluble entre le ciel et la terre. Alexandre, César, Annibal, Louis XIV, avec tout leur génie et toute leur puissance, n'ont pas réussi à avon l'amour des hommes. Ils ont conquis le monde, ils n'ont pu parvenir à avoir un ami. Je suis peut-être le seul de nos jours qui aime Annibal, César, Alexandre. Telle est la destinée des grands hommes, celle de César et d'Alexandre. On nous oublie, et le nom d'un conquérant, comme celui d'un empereur, n'est plus qu'un thème de collége. Nos exploits tombent sous la férule d'un pédant qui nous loue ou nous insulte sans nous comprendre. Voyez le grand roi; à peine fut-il mort, qu'on le laissa seul, dans un complet isolement, dans sa chambre à coucher de Versailles, abandonné, et peut-être méprisé par ces mêmes courtisans qui, un instant auparavant, se traînaient dans la poussière devant lui. Ce n'était plus leur maître, ce n'était qu'un cadavre, une tombe, l'horreur d'une putréfaction imminente. Encore un moment, voilà mon

sort et ce qui va m'arriver à moi-même. Mon existence a brillé de tout l'éclat du diadème et de la souveraineté. Mais les revers sont venus, l'or peu à peu s'est effacé. La pluie du malheur et des outrages dont on m'abreuve en emporte chaque jour les dernières parcelles. Nous ne sommes que du plomb, général, et bientôt je serai de la terre. Je meurs avant le temps, et mon cadavre va devenir la pâture des vers. Voilà la destinée très-prochaine du grand Napoléon. Quel abîme entre ma misère profonde et le règne éternel du Christ prêché, encensé, aimé, adoré, vivant dans tout l'univers! Est-ce là mourir? N'est-ce pas plutôt vivre? Voilà la mort du Christ, voilà celle de Dieu!" (1)

En présence d'un pareil témoignage, venant d'un des plus grands génies qui aient jamais paru sur la terre, qu'avez-vous à répondre, vous les prétendus philosophes de nos jours? Vainement vous affectez de rester sourds aux leçons de l'Histoire, vainement vous cherchez à obscurcir les idées, à fausser les notions dans l'esprit des peuples, vainement enfin vous voudriez vous inscrire en faux contre ce verdict universel et ôter au monde le Christianisme, l'idéal le plus sublime, le plus noble, le plus parfait dont une intelligence puisse se nourrir. Vous ne parviendrez pas à faire disparaître cet élément puissant de réforme sociale. Et que nous promettez-vous en échange? Lequel de vos savants allez-vous nous proposer pour modèle? Qui parmi eux saura, comme Jésus-Christ, adoucir nos souffrances, nous soulager dans nos fatigues, nous encourager dans la pratique de la vertu? Quelle doctrine opposerez-vous à ses touchantes instructions, à ses profondes maximes, à ses saints commandements, à sa morale si pure? Quel amour pourra remplacer sa charité sans bornes?

Vaincu, ébloui par l'éclatante lumière qui s'échappe de la personne adorable de l'Homme-Dieu, un des principaux coryphées du rationalisme, dans un moment de sincérité laissait tomber de sa plume ces paroles à l'adresse des philosophes de son temps: "Montrez-moi l'homme, montrez-moi le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation? Quand Platon peint son juste imaginaire couvert de tout l'opprobre du crime et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ: la ressemblance est si frappante, que tous les Pères l'ont sentie et qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie? Quelle distance de l'un à l'autre? Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage; et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale;

(1) Beauterne. Conversations religieuses de Napoléon.

d'autres, avant lui, l'avaient mise en pratique : il ne fit que dire ce qu'ils avaient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avait été juste avant que Socrate eût dit ce que c'était que justice ; Léonidas était mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie ; Sparte était sobre avant que Socrate eût loué la sobriété ; avant qu'il eût défini la vertu, la Grèce abondait en hommes vertueux. Mais, où Jésus avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure dont lui seul a donné les leçons et l'exemple ? Du sein du plus furieux fanatisme la plus haute sagesse se fit entendre, et la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer ; celle de Jésus expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure ; Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, *si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu* (1)."

Admirable sagesse de Dieu, qui sait tirer de la bouche même des ennemis de notre sainte religion, des preuves si éclatantes de la mission rédemptrice de son Fils adorable ! Des témoignages semblables se pressent en foule sous la plume de l'écrivain, et tous montrent quelle grande idée on s'est toujours faite de la personne et de l'œuvre de Jésus-Christ, même parmi les adversaires les plus acharnés du Christianisme. Celse, Julien, Volu-

(1) J. J. Rousseau. Emile l. IV.

De ces belles paroles du Philosophe de Genève on peut rapprocher celles de Taine, non moins remarquables : "Aujourd'hui, après dix-huit siècles, sur les deux continents, depuis l'Oural jusqu'aux Montagnes Rocheuses, le Christianisme opère comme autrefois dans les artisans de la Galilée, et de la même façon, de façon à substituer à l'amour de soi l'amour des autres. Ni sa substance ni son emploi n'ont changé..... Il est la grande paire d'ailes indispensables pour soulever l'homme au-dessus de lui-même, au-dessus de sa vie rampante et de ses horizons bornés, pour le conduire à travers la patience, la résignation et l'espérance jusqu'à la sérénité, pour l'emporter par delà la tempérance, la pureté et la bonté jusqu'au dévouement et au sacrifice. Toujours et partout, depuis dix-huit cents ans, sitôt que ces ailes défaillent ou qu'on les casse, les mœurs publiques ou privées se dégradent En Italie pendant la Renaissance, en Angleterre sous la Restauration, en France sous la Convention et le Directoire, on a vu l'homme se faire païen comme aux premiers siècles. D'un seul coup il se retrouvait tel qu'au temps d'Auguste et de Tibère, c'est à dire voluptueux et dur. Il abusait des autres et de lui-même ; l'égoïsme brutal et calculateur avait repris l'ascendant, la cruauté et la sensualité s'étalaient, la société devenait un coupe-gorge et un mauvais lieu. Quand on s'est donné ce spectacle, et de près, on peut évaluer l'apport du Christianisme dans nos sociétés modernes, ce qu'il y introduit de pudeur, de douceur, d'humanité, ce qu'il y maintient d'honnêteté, de bonne foi et de justice. Ni la raison philosophique, ni la culture artistique et littéraire, ni même l'honneur féodal militaire et chevaleresque, aucun code, aucune administra-

sien (1) n'osent nier ses miracles. Tibère veut le placer au nombre des dieux (2). Adrien a pour lui une si grande vénération qu'il lui élève des temples. Alexandre Sévère place sa statue à côté de celles d'Orphée et d'Abraham auxquelles il offre de l'encens (3). Si nous interrogeons l'Histoire, elle nous dit qu'il n'y a pas eu de sage et de philosophe dans l'antiquité, chez qui on n'ait constaté quelque faiblesse ou même quelque vice : "Jésus Christ seul est sans tache : c'est la plus brillante copie de cette beauté souveraine qui réside sur le trône des cieux. Pur et sacré comme le tabernacle du Seigneur, ne respirant que l'amour de Dieu et des hommes, infiniment supérieur à la vaine gloire du monde, il poursuivait, à travers les douleurs, la grande affaire de notre salut, forçant les hommes par l'ascendant de ses vertus à embrasser sa doctrine et à imiter une vie qu'ils étaient contraints d'admirer (4)."

Elle est donc sublime entre toutes la figure de Jésus-Christ. Elle fascine ceux-là même qui voudraient renverser son œuvre. L'élévation de sa morale est incontestable, la supériorité de sa doctrine évidente. Socrate, Platon, Numa furent souvent très-élevés dans leur enseignement; mais cependant, de combien d'erreurs cet enseignement ne fut-il pas souillé ? Et depuis les temps où vécurent ces sages, le monde n'a montré aucun autre génie qu'on ait pu comparer, même de loin, à la grande figure du Rédempteur. Cela est tellement vrai que Rousseau lui-même a écrit : "Je consultai les philosophes, je feuilletai leurs livres, j'examinai leurs diverses opinions ; je les trouvai tous fiers, affirmatifs, dogmatiques, même dans leur scepticisme prétendu, n'ignorant rien, ne prouvant rien, se moquant les uns des autres ; et ce point commun à tous me parut le seul sur lequel ils ont tous raison (5)."

Non, jamais la vertu n'eut un langage si doux que sur les lèvres de l'Homme-Dieu ; jamais on n'avait entendu sur la terre une sagesse si profonde mêlée à tant de force et de simplicité; jamais on n'avait vu sur la terre un code si parfait et si apte à procurer à l'homme le bien-être temporel en même temps que son

tion, aucun gouvernement ne suffit à le suppléer dans ce service. Il n'y a que lui pour nous retenir sur notre pente fatale, pour enrayer le glissement insensible par lequel, incessamment et de tout son poids originel, notre race rétrograde vers ses bas-fonds ; et le vieil Evangile, quelle que soit son enveloppe actuelle, est encore aujourd'hui le meilleur auxiliaire de l'instinct social." (Revue des deux mondes, 1er juin 1891, pp 493, 494.)

(1) Orig. Cont. Cels. I. II.

(2) Tertul. Apolog.

(3) Lamp. in Alex. Sev. c. iv et xxxi.

(4) Chateaubriand. Génie du Christianisme, P. IV, l. III, ch. I.

(5) Emile l. iv.

salut éternel. "De l'Evangile seul on peut dire que pour la morale, le sentiment patriotique et religieux, les principes de dignité et de justice, il est toujours vrai, toujours sûr, toujours unique, toujours égal à lui-même, parce que c'est une œuvre toute divine (1)." Et en vérité, il n'y avait qu'un Dieu qui pût combattre et vaincre dans cette lutte terrible contre l'ancien monde pour réformer les mœurs et les idées, répandre sur la terre les bienfaits de la civilisation, satisfaire ses aspirations ardentes vers la justice et la charité, procurer l'affranchissement et le bonheur de l'homme. "Or, remarque justement le Père Didon, si c'est Jésus qui a donné la vie à la société chrétienne, quel autre que lui pourrait la lui conserver ? (2)" L'opposition qu'on lui fait au nom d'une prétendue science, n'arrivera jamais à voiler cette lumière divine qui brille à l'horizon de tous les siècles. La vraie science est avec lui ; il sera toujours regardé comme le principe fécond de toute justice et de toute sainteté, la source inépuisable de tout progrès digne de ce nom, le tout-puissant médecin qui arrachera l'humanité au mal, à la tyrannie, à l'égoïsme, à la douleur, à la mort.

* * *

Il résulte de ce que nous avons dit jusqu'ici, que Jésus-Christ est devenu l'objet du respect universel. Il a même conquis l'admiration de ceux qui parfois ont combattu ses doctrines et se sont déclarés ses adversaires, de ceux-là du moins qui ne sont pas encore tombés dans cet état de profonde aberration d'où il est si difficile de se relever. C'est que la vie de Jésus, plus que celle d'aucun homme sur la terre, fut la vie du juste, du saint de l'innocent. C'est que son enseignement est si solide, si sage, si parfait, qu'il dépasse infiniment celui des plus fameux philosophes et des plus puissants génies que le monde ait vus. C'est enfin que par lui l'humanité, longtemps opprimée sous la tyrannie sauvage du paganisme, a vu tomber ses chaînes et s'est sentie appelée à la civilisation et à la liberté. C'est là un fait si évident, qu'un des adversaires les plus acharnés de la divinité de Notre Seigneur, Ernest Renan, n'a pu s'empêcher de faire cet aveu qui parle assez par lui-même : " On doit à Jésus-Christ tout ce qu'il y a présentement de meilleur dans l'homme. Le Christ est devenu la pierre angulaire du genre humain, de telle sorte qu'effacer son nom serait ébranler le monde jusque dans ses fondements (3)."

Or, s'il est vrai que Jésus-Christ seul peut nous indiquer le chemin de la vertu et de la justice, d'où vient qu'il n'est pas res-

(1) Rousseau. Lettres de la montagne.

(2) Jésus-Christ. Introduction.

(3) Vie de Jésus.

pecté, aimé, adoré de tous les hommes ? D'où vient que son Evangile n'est pas le code des nations et la règle des peuples ?

L'homme, a dit un profond penseur, est comme l'expression vivante, la manifestation de son siècle et du milieu social où il a vécu ; il en subit les influences, les doctrines, les mœurs, même parfois sans raisonner et souvent sans les comprendre. Quand les cruels empereurs de Rome voulurent anéantir Jésus-Christ et son œuvre, ils employèrent la force brutale; c'est qu'en effet la force brutale dominait alors dans le monde. Lorsque Arius et plus tard les deux Socins essayèrent de faire disparaître de l'Ecole la divinité du Fils de Dieu, le sophisme fut l'arme dont ils se servirent; c'est qu'alors la dialectique et la sophistique occupaient tous les esprits. Et quand Voltaire osait s'écrier : *Ecrasons l'infâme*, sa voix n'était pas l'écho de la philosophie, mais plutôt l'écho de la corruption générale. C'était la pourriture du règne de Louis XIV qui avait coulé comme un ruisseau fangeux et s'était condensée tout entière sur le dix-huitième siècle. Or, voici que cette affreuse corruption a envahi notre époque. Deux signes caractéristiques accusent sa présence et ses funestes effets : *l'orgueil de l'esprit* et la *dégradation du cœur*. Ce sont là les deux grandes plaies qui rongent la société moderne, ce sont là également les sources impures de l'incrédulité contemporaine. Essayons, d'une main tremblante mais énergique, de soulever un coin du voile ténébreux qui dérobe ces maladies hideuses, et nous verrons cette vérité apparaître en tout son jour.

Il y avait aux demeures célestes un séraphin tout resplendissant de beauté, il brillait parmi les phalanges angéliques comme un astre éblouissant. Séduit par sa propre perfection, il se contempla lui-même et se laissa aller à l'orgueil. Alors, portant son regard au plus haut des cieux, il vit le Créateur assis dans la gloire et dominant toute la création. Un cri s'échappa de ses lèvres : *Non serviam*, et il voulut renverser le trône du Très-Haut; mais son audace fut vaincue et il fut précipité aux gouffres éternels. Parmi tous les êtres que Dieu avait placés sur la terre, il s'en trouvait un qui l'emportait sur les autres. Doué d'intelligence, il avait été couronné roi du monde visible. Cet être c'était l'Homme, à qui ses grandeurs et ses prérogatives de toutes sortes avaient justement mérité le nom d'*ange terrestre*. Mais, hélas! lui aussi, à l'exemple de Lucifer, se complut en ses propres grandeurs, et entraîné par l'orgueil, il répéta le cri de révolte contre son Dieu : *Non serviam*. De nos jours également, on a vu l'homme, enflé d'une vaine science, vouloir battre en brèche l'immense édifice du Christianisme. Dans cette lutte insensée il y en a qui ont voulu ôter à Jésus-Christ l'auréole de la divinité. Il y en a qui, faisant fi de toute donnée historique, ont déclaré que Jésus de

Nazareth n'était qu'un mythe. D'autres ont voulu effacer jusqu'à son nom des annales humaines. Quelques-uns, plus hardis, ont osé affirmer que Jésus-Christ était une pure invention des prêtres. On en a entendu même dire qu'il ne fallait plus à l'avenir prononcer les noms de Dieu et de Jésus-Christ. Enfin, un professeur de notre temps a poussé le blasphème jusqu'à livrer la personne auguste de l'Homme-Dieu à la risée et aux moqueries du théâtre et à essayer la réhabilitation du traître Judas (1).

Oh ciel ! quelle audace est-ce donc là ? Je vois Isaac Newton, le premier astronome et mathématicien d'Angleterre, Galilée, le créateur de la physique expérimentale, Boerhave, un des plus fameux médecins que la terre ait produits, Haller, la lumière scientifique de la Suisse, Fontenelle, le plus grand érudit de son temps, Buffon, le prince des naturalistes, Alexandre Volta, l'inventeur de la pile électrique, et une foule d'autres,—je vois, dis-je, tous ces immortels génies, qui ont brillé dans le ciel de la science humaine comme des astres de première grandeur, s'incliner avec respect au nom du Dieu créateur et conservateur de tout ce qui est. Je les vois à genoux, adorer humblement Jésus-Christ Fils de Dieu, rédempteur et sauveur de l'humanité tombée. Et qui sont-ils donc ces hommes qui veulent s'inscrire en faux contre ces princes du savoir humain, et dans cet harmonieux et puissant concert de la science et du génie osent jeter la note discordante de la dérision et du mépris contre Dieu et son Christ ? Quelle triste figure feront ces prétendus savants en face de la science véritable lorsque, après l'apaisement des passions qui bouleversent la société actuelle, leurs yeux seront dessillés, et que la vérité apparaîtra enfin telle qu'elle est !...

Ces témoignages si clairs et si explicites, venant spontanément des esprits les plus élevés et les plus pondérés dont s'honore notre époque de progrès, forment un des plus beaux arguments en faveur de la religion chrétienne. Sans doute la religion ne dépend pas de la science ; elle ne compte pas, pour subsister et pour s'étendre au loin, sur la faveur des savants, pas plus qu'elle ne redoute leur opposition ; si elle n'a rien à gagner à la première, elle n'a rien à perdre non plus à la seconde. Cependant, des témoignages comme ceux que nous venons de rapporter, sont autant de signes consolants qui rassérènent l'esprit et réjouissent le cœur du croyant, parce qu'ils montrent avec évidence que plus l'horizon de la science s'élargit, plus le savoir humain étend ses conquêtes, plus aussi l'on voit la vérité de notre sainte religion se révéler au monde dans toute sa rayonnante majesté. Chaque nouvelle découverte que fait le génie dans le vaste champ des connaissances humaines, apporte un nouveau fleuron à la couronne qui ceint le front du Christ. Non, le règne de Jésus-Christ et son œuvre

(1) Bovio, professeur à l'Université royale de Naples.

parmi les hommes n'ont rien à craindre des progrès de la science, car, comme l'a justement remarqué Bacon de Vérulam, "si peu de science éloigne de Dieu, beaucoup de science nous ramène à lui." Le Christianisme règnera donc malgré tout. Cette grande et noble parole "*Loué soit Jésus-Christ,*" si connue et si aimée du monde chrétien, continuera de voler de bouche en bouche sur les ailes du temps. Elle ne cessera de résonner toujours, plus puissante et plus harmonieuse à chaque nouveau pas que fera l'homme sur la route de la science et du progrès ; et le nom auguste de Jésus-Christ sera comme la foudre qui anéantira pour jamais cette renommée ambitieuse des insensés qui n'ont pas craint de s'élever contre lui.

La seconde cause, avons-nous dit, qui éloigne l'homme de Jésus-Christ, c'est la *corruption du cœur.* Et voici pourquoi. De même qu'il y a dans chaque corps un centre de gravité, de même aussi il y a dans l'homme, quoique dans un sens différent, ce qu'on peut appeler un centre d'où partent ses actions C'est de là, par suite, qu'elles tirent leur bonté et leur malice. Ce centre n'est autre que le cœur. Aussi la Sagesse Divine a-t-elle dit : "c'est du cœur que viennent les mauvaises pensées, les homicides, les adultères, les fornications, les vols, les faux témoignages, les blasphèmes (1)." Et ici, tout en laissant aux psychologues le soin d'éclaircir la difficile et aride question de la nature et de la puissance du cœur, qu'il nous suffise de dire que cet empire lui vient de ce qu'il est le siége de l'amour, lequel, à son tour, est comme le levier qui fait mouvoir notre vie tout entière. En effet, l'entendement considère, la volonté commande, mais c'est l'amour qui exécute ; l'amour aspire, l'amour appelle, l'amour s'élance, l'amour se précipite ; pour tout dire en un mot, l'amour gravite et attire à lui tout ce qui gravite autour de lui. Or, l'objet de l'amour c'est le bonheur ; c'est le bonheur qu'il poursuit sans cesse, c'est le bonheur qui l'attire avec une force invincible. Mais, l'amour est aveugle, et par suite peut errer dans le choix de son objet. C'est pourquoi Bossuet disait ; "qu'on place la félicité là où elle est véritablement, et elle sera la source de tous les biens ; mais elle deviendra la cause de maux sans nombre, si on la place là où elle ne devrait pas être." Et saint Augustin fait cette remarque : "*Tel est votre amour, tel vous êtes vous-même ; vous aimez la terre, vous serez terre, aimez-vous Dieu ? le dirai-je ? vous serez Dieu.*" Ego dixi : Dii esti (2).

Où est donc fixé le cœur de ceux qui nient Jésus-Christ ? Il n'est certainement pas fixé au ciel, puisqu'ils ne connaissent pas

(1) Matth. XV, 19.

(2) Ps. 81 v. 6

le ciel. Il est complètement tourné vers la terre, et naturellement il se repaît et vit de tout ce qui flatte les sens ; et les sublimes aspirations de l'esprit, les beautés de la vertu lui sont inconnues. Vous avez alors l'homme dépravé qui s'éloigne rapidement de la noble fin pour laquelle Dieu l'a mis dans le monde. Il place sa félicité là où elle n'est pas, et finit par se perdre au milieu des séductions du siècle. Enchaîné par ces liens qu'il s'est forgés de ses propres mains, il en vient jusqu'à oublier la grandeur de son origine, il perd le sentiment de sa noble mission et de ses destinées immortelles. Devenu semblable aux animaux sans raison, selon la terrible parole de la Sagesse Divine, il semble n'avoir d'autre but que de suivre leurs instincts vils et grossiers et de satisfaire ses passions. Lorsque l'homme en est arrivé là, les ténèbres envahissent peu à peu son intelligence, et l'orgueil, la volupté, la cupidité prennent empire sur sa raison. Ce sera alors l'homme impie, dont l'Ecriture a fait un portrait si effrayant, qui dans le délire des plaisirs s'écrie : "Venez, jouissons des biens qui sont, avant que la vie nous abandonne. Enivrons-nous des vins exquis et parfumons-nous, et que la fleur de la saison ne nous échappe point. Couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent. Que personne de nous ne soit exclu de nos plaisirs : laissons partout des marques de réjouissance, parce que c'est là notre partage et notre sort (1)."

O homme, être raisonnable, comment es-tu tombé de ces hauteurs où la main de Dieu t'avait placé ? Comment as-tu été précipité des sommets où tu brillais comme un astre incomparable au-dessus de tous les êtres de ce monde visible ? *Quomodo cecidisti de cœlo, Lucifer, qui mane oriebaris?* Infortuné ! Tu aimais la terre, et te voilà devenu terrestre et charnel. Quand l'homme s'est enfoncé à de telles profondeurs dans l'abîme du vice qu'il ne connaît et ne goûte d'autres jouissances que celles de ses passions brutales, quand il ne sait pas élever ses regards au-dessus des satisfactions impures de ses sens déréglés, comment peut-on attendre de lui qu'il connaisse et aime Jésus-Christ ? Comment pourrait-il goûter Jésus-Christ qui est la sainteté, l'innocence même, la justice et la vérité par essence ? Que lui feront même les menaces des peines éternelles que le Fils de Dieu fait retentir sur la tête de l'orgueilleux, du vindicatif, de l'avare, du voluptueux ? Non, il ne peut pas y avoir la moindre affection entre Jésus-Christ et Bélial.

C'est de ceux-là que parlait l'Apôtre quand il disait : « Un temps viendra où les hommes ne supporteront plus la saine doctrine ; mais selon leurs désirs, ils amasseront des maîtres autour d'eux, éprouvant une vive démangeaison aux oreilles ; et

(1) Sap. II, 6..

détournant l'ouïe de la vérité, ils se tourneront vers les fables (1)." C'est contre eux encore que fulminait l'apôtre saint Jude, quand il parlait de ces "hommes impies qui changent la grâce de notre Dieu en luxure, renient notre seul Maître et Seigneur Jésus-Christ (2)." Véritables intrus qui, tels que des loups dévorants, se sont introduits dans la bergerie du Seigneur, et sèment la zizanie dans le champ du père de famille par leurs fausses doctrines et leurs exemples pervers. " Ce sont eux, continue l'écrivain sacré, qui souillent leur propre chair, méprisent tout principe d'autorité et blasphèment tout ce qu'il y a de grand, de noble et de vertueux. Ils font le déshonneur de leurs festins, se gorgeant sans retenue, se paissant eux-mêmes, nuées sans eau que le vent emporte çà et là, arbres qui ne fleurissent qu'en automne, stériles, deux fois morts, déracinés, vagues furieuses de la mer jetant l'écume de leurs infamies ; astres errants auxquels une tempête de ténèbres est réservée pour l'éternité: *Nubes sine aquâ quæ à ventis circumferuntur; fluctus feri maris de spumantes suas confusiones ; arbores infructuosæ... sidera errantia* (3).

Telle est l'autre phalange de ces héros, qui sont les ennemis de Jésus-Christ, parce qu'il est la vivante condamnation de leur vie dissolue. Les voilà ces savants tant vantés qui secouent le joug du Fils de Dieu et minent les fondements de la société, pour qui la justice s'appelle tyrannie, l'ordre hiérarchique, despotisme ; la richesse, usurpation ; la propriété, vol ; l'anarchie, état normal de la société. Un bouleversement si profond dans les idées est la conséquence logique de la négation de l'esprit de Jésus-Christ, de l'abandon de sa religion et de sa morale. C'est là le triste héritage à nous transmis par cette poignée de philosophes dits *encyclopédistes* qui voulurent, au siècle dernier, substituer la déesse Raison à Jésus-Christ le Sauveur du monde. Ils précipitèrent dans un tel abîme de maux la noble nation française, ils la firent tomber dans une telle folie, qu'il lui en coûta des milliers de victimes parmi les plus généreux de ses enfants. Le nombre en fut si grand, que le bourreau ne suffisant plus pour les immoler, on inventa la guillotine, on eut recours à la mitraille. Victimes illustres et pures ! le souvenir de votre mort tire encore des larmes des yeux de vos concitoyens.

Ces blasphémateurs impudents, ces ennemis du Christ réussiront-ils à conduire notre Italie jusqu'à ces limites extrêmes de l'abaissement moral ? Dieu nous en préserve !

***

Dans cette première lettre pastorale nous avons cru opportun,

(1) II Tim. IV, 3....
(2) Jud. I.
(3) Jud. l. c.

nos bien-aimés frères et fils en Jésus-Christ, de vous parler de notre Rédempteur et Sauveur. Nous avons voulu rappeler à vos esprits comment il est venu sur la terre pour relever et guérir la société humaine depuis si longtemps malade. *Venit enim filius hominis, quærere et salvum facere quod perierat* (1). Nous vous avons fait voir combien il est nécessaire de conformer notre conduite à ses divins enseignements, si nous voulons élever une barrière contre ce torrent de maux qui menace de nous submerger. Nous avons fait passer devant vos yeux sa noble et majestueuse figure, afin qu'attirés à lui par cette splendeur qui l'environne, vous marchiez fidèlement sur ses traces, dociles à sa voix, soumis à ses préceptes, toujours prêts à le proclamer à la face du monde et à l'adorer comme le véritable et unique sauveur de vos âmes. Nous vous avons fait remarquer également comment les plus grands génies, même parmi les adversaires du Christianisme, n'ont pu s'empêcher d'avouer que cette religion qu'ils voulaient détruire est le seul moyen de maintenir la société humaine sur des bases solides. Enfin, nous n'avons pas manqué de vous signaler les causes funestes qui éloignent l'homme de la loi évangélique, afin de vons mettre en garde contre elles.

Si nous vous avons parlé de toutes ces choses, frères et fils bien-aimés, c'est que, pasteur de vos âmes, nous avons voulu, comme l'apôtre saint Paul, ne savoir qu'une chose, Jésus-Christ notre Rédempteur (2), dont nous sommes, malgré notre indignité, le représentant et le coopérateur dans l'œuvre du salut des hommes. Nous l'avons fait, non pas avec les paroles pompeuses de la sagesse mondaine, ou avec la subtilité des arguments humains, parce que l'esprit de Jésus-Christ, qui est un esprit de force et de salut, s'appuie sur la puissance de Dieu et n'a pas besoin, pour se manifester, des artifices de l'éloquence humaine (3).

Il ne nous reste plus maintenant qu'à vous exhorter vivement à imiter Jésus-Christ, et à offrir à Dieu des prières ferventes pour que les peuples reviennent enfin à Celui qui est la source unique de toute vie. Heureux serait le monde, si les nations devenues sages revenaient avec sincérité à la pratique des préceptes évangéliques Heureuse notre chère patrie, la terre des héros et des saints, privilégiée parmi toutes les nations de la terre pour avoir été choisie par le Rédempteur lui-même comme le centre de son empire dans le monde et la demeure de son Vicaire ; heureuse, dis-je, l'Italie si, touchée de reconnaissance à la vue de tant de bienfaits, elle se décidait à revenir à la foi des anciens jours ! Alors

(1) Luc XIX, 20.

(2) I Cor. II, 2.

(3) S. Bernard. Serm. ad past.

on verrait la terre classique de la foi, qui a donné au monde la civilisation chrétienne, et avec elle les notions du beau et du vrai, on verrait cette Italie, qui a élevé jusqu'à des hauteurs incomparables les sciences et les arts, reprendre dans le monde son antique splendeur.

Il y a, nos bien-aimés frères, une chose claire et connue de tous. De même que les plantes privées de la lumière du soleil languissent tristement et finissent par mourir, de même les peuples qui n'ont pas joui des bienfaits du Christianisme, ou qui, les ayant reçus les ont rejetés, se traînent misérablement dans le désordre et la dégradation. Regardez en effet les nations sur lesquelles le flambeau de l'Evangile n'a pas encore brillé, et voyez quel déplorable spectacle elles nous présentent. Ensevelies jusqu'à ce jour dans les ténèbres de l'ignorance, c'est à peine si les hommes chez elles se distinguent des brutes. Considérez après cela les peuples qui, parvenus, grâce au Christianisme, au plus haut degré de civilisation, ont un jour brisé avec leurs traditions religieuses, et voyez également quelle triste figure ils font en présence du reste de l'univers. Une fois éloignés du sentier de l'Evangile, ils ont commencé à revenir en arrière, et peu à peu sont retombés dans la barbarie. Nous en avons un exemple dans les contrées de l'Asie et de l'Afrique qui donnèrent autrefois à l'Eglise et à la société tant d'illustres champions, et qui sont maintenant retournées à leurs anciennes habitudes de cruauté et de dissolution. Et ces hommes aveugles qui, sous le nom d'anarchistes, ont déclaré à la société une guerre à mort, ne sont que le fruit naturel de cette négation insensée de Jésus-Christ de la part de quelques gouvernements athées.

Or, qui ne voit que notre patrie est malheureusement entraînée aussi sur cette pente fatale ? L'absence de l'enseignement religieux dans les écoles, la guerre menée contre l'Eglise par ceux-là même qui devraient la soutenir et la défendre ; le mépris de tout ce qu'il y a de sacré, fomenté par une presse impie et vénale, et les autres excès de tous genres, produisent enfin les terribles effets qu'on devait en attendre. L'indifférentisme religieux fait déjà d'effrayants ravages. Le communisme et le socialisme, qui en sont les conséquences naturelles, lèvent parmi nous leurs têtes menaçantes. Ceux qui observent voient apparaître peu à peu les premiers symptômes de l'anarchie sociale, qui marque le dernier période de la dégradation humaine. Une poignée de mécréants est venue saper les fondements sur lesquels repose la morale, et voici que la société tout entière chancelle et menace ruine.

Il n'y a pas bien longtemps, un jeune homme de treize ou quatorze ans à peine comparaissait devant le tribunal d'une ville

de France. Au récit des crimes atroces dont il s'était rendu coupable, un frisson de terreur passa dans la foule immense accourue pour entendre prononcer la sentence. L'avocat de l'infortuné jeune homme ne pouvait nier aucune des formidables accusations accumulées contre son client. En quelques mots attristés il déplora le malheur de cet enfant d'un âge encore si tendre et déjà couvert de tant d'infamies. Puis soudain, dans la chaleur du discours, se tournant vers les juges, il leur dit : "Oui, messieurs, je l'avoue, ce pauvre jeune homme est souillé tout entier d'une horrible et rebutante pourriture. Cependant, ce n'est pas lui qu'il faut condamner. Non, le coupable ce n'est pas lui ; les coupables, c'est vous-mêmes messieurs, vous qui, tout en gardant le crucifix dans vos cours de justice, l'avez, par une amère ironie, ôté des murs de nos écoles. Si cet infortuné avait reçu une éducation chrétienne, peut-être serait-il aujourd'hui un honnête citoyen. Mais qui est jamais venu lui parler de Jésus-Christ, de religion, de morale ? On l'a laissé grandir dans l'athéisme, sous la protection d'un gouvernement qui ne croit à rien, sans lui montrer la différence entre le vice et la vertu, sans lui parler de l'autre vie, sans lui faire connaître ce Dieu qui voit tout et punit le mal, même quand la justice humaine ne peut atteindre le coupable. Or, que pouvait attendre la société de celui à qui elle avait enseigné à ne faire cas que de la vie présente, sans s'occuper même un instant de la vie future ? Messieurs, celui qui n'a plus rien à attendre, s'attache au parti même le plus désespéré. Le malheureux qui est là devant vous, a donc voulu satisfaire les exigences d'une vie sans morale et sans Dieu, et pour cela il a eu recours au crime, dont peut-être il ne connaissait pas toute l'énormité. Cela posé, de quel droit oserez-vous le condamner ? Aurez-vous la force de le condamner en présence de ce Christ, la justice même ? Ces enseignements qui respirent la douceur et font l'homme vertueux, il les a ignorés, et il les a ignorés par votre faute."

Ces paroles, quelque hardies qu'elles puissent paraître, sont tout à fait justes et logiques. Si vous mettez de côté Jésus-Christ, principe et source de toute vertu, si vous faites disparaître la croyance à une autre vie éternellement heureuse pour les bons et éternellement malheureuse pour les impies, vous ôtez toute espérance à celui qui souffre. Comment oserez-vous dire à un malheureux qu'il doit sans se plaindre traîner sa douloureuse existence, si vous ne lui promettez dans une autre vie un sort plus heureux et une compensation à ses peines ? Ne nous faisons pas illusion : une fois les principes religieux disparus, la morale n'a plus d'empire sur les hommes, et la société n'a que deux alternatives, ou être tyrannisée sous un féroce despotisme, ou sombrer dans l'abîme de l'anarchie. Jésus-Christ est la pierre angulaire

des sociétés, et vouloir l'éloigner c'est vouloir ébranler l'édifice social.

Qu'elle s'arrête donc la fausse sagesse des philosophes, qu'elle fasse silence devant la sublime folie de la croix, et que chacun de nous s'écrie du fond du cœur avec l'apôtre saint Paul : "A Dieu ne plaise que je me glorifie, si ce n'est dans la croix de Notre Seigneur Jésus-Christ (1)."

Et nous qui, par un effet de l'infinie bonté de Dieu, avons vu le jour sous le ciel toujours riant de l'Italie, d'où est partie l'étincelle de la foi qui a embrasé le monde entier et allumé partout le flambeau de la civilisation ; nous qui pouvons puiser à volonté l'enseignement de Jésus-Christ à cette source intarissable et toujours pure qui sort du Siége Apostolique, faisons tous nos efforts pour qu'un si grand bienfait ne soit pas perdu pour nous. Il y a là pour nous comme un devoir de reconnaissance, puisque notre patrie a été, de préférence aux autres nations, choisie par Dieu pour être le centre du Christianisme, et par le Christianisme la reine du monde. Platon, le plus sage des païens, rendait aux dieux de continuelles actions de grâce, de ce qu'ils l'avaient fait naître grec plutôt que barbare. Avec bien plus de raison que le Philosophe d'Athènes nous pouvons nous glorifier. Sachons correspondre à cette grâce, rendons-nous dignes de cette préférence dont nous avons été l'objet de la part de Jésus-Christ ; et notre Italie, relevant son front de nouveau couronné de gloire, reprendra sa place d'honneur parmi les autres nations.

Il est évident que pour relever une nation et réformer ses mœurs, il faut avant tout réformer les membres qui la composent. Prétendre qu'il suffit pour guérir la société d'édicter un certain nombre de lois, fûssent-elles bonnes, et même, ce qui est plus rare, fûssent-elles mises à exécution, sans vouloir s'occuper de la réforme morale des individus, c'est tomber dans une grossière illusion. Les lois humaines ne sont faites que pour réprimer le mal extérieur dans l'homme, ce qu'on peut appeler sa partie matérielle qui seule peut se manifester aux yeux d'un autre homme ; mais l'âme, mais l'être intérieur qui, à proprement parler, fait l'homme, échappera toujours aux prescriptions humaines et gardera son indépendance. Seule la religion est assez puissante pour pénétrer dans le sanctuaire fermé de sa volonté et de son cœur, et leur donner une direction morale. A la religion il appartient de dompter les passions mauvaises dans l'homme en leur opposant les vertus contraires, à elle aussi de dissiper les ténèbres de l'erreur par le rayonnement de la vérité. C'est elle enfin qui seule peut le conduire, comme par la main, dans le sentier de la justice et de la vertu, en faisant toujours briller devant ses yeux l'image d'un

(1) Gal. VI, 14.

Dieu infiniment juste, qui connait tout, dont l'œil toujours ouvert sonde jusqu'aux replis les plus cachés du cœur humain. Il faut donc de toute nécessité commencer par moraliser l'individu, si l'on veut arriver à réformer la société et à la sauver.

Une dernière observation nous reste encore à faire. Il y a dans la société différentes classes d'hommes, et ces classes sociales comprennent elles-mêmes diverses catégories de personnes. Si donc l'on veut sérieusement parvenir à régénérer une nation, il faut que chaque individu, comprenant bien les obligations propres à son état de vie, s'applique par tous les moyens, selon le mot de saint Paul, à correspondre à la grâce qui lui a été donnée (1). Aussi, au moment où nous nous adressons à tous les fidèles, membres des deux archidiocèses que Dieu, dans ses desseins impénétrables, a confiés à notre faiblesse ; au moment où nous vous exhortons tous à raviver dans vos cœurs la foi chrétienne qui seule peut vous conduire au salut, nous sentons le besoin de nous adresser tout particulièrement aux prêtres, comme à ceux qui, en raison même de leur sublime ministère, doivent plus parfaitement reproduire en leur personne les traits de l'Homme-Dieu. Oui, ministres de Jésus-Christ, nos frères dans le sacerdoce, c'est à nous plus qu'à tout autre que s'adressent ces paroles de saint Grégoire : *Omnis Christi actio nostra est instructio*, chacune des actions de Jésus-Christ contient un enseignement pour nous. Que la vie et les œuvres de l'Homme-Dieu doivent être la règle de notre conduite, c'est là une vérité que lui-même a voulu nous inculquer : *Magister vester unus est, Christus* (2), a-t-il dit. Or, si Jésus-Christ est notre maître, il est aussi nécessairement pour nous un modèle qu'il faut imiter et dont il faut suivre fidèlement les exemples. Il faut, comme l'a dit le grand apôtre, nous revêtir de lui (3), c'est-à-dire reproduire en nous ses exemples et sa vie tout entière. Laissez-nous donc, nos très-chers frères, vous conjurer par la miséricorde de Dieu, comme le faisait l'apôtre saint Paul, "*d'offrir vos corps en hostie vivante, sainte, agréable au Seigneur. Ne vous conformez point à ce siècle, mais réformez-vous par le renouvellement de votre esprit* (4)" C'est-à-dire, loin de vous les idées, les sentiments, les affections d'un monde insensé et corrompu, et mettez tous vos soins à la réforme de vous-mêmes. En un mot, que votre vie soit une imitation parfaite de la vie de Jésus-Christ, afin que chacun de vous puisse dire avec vérité ce que disait encore saint Paul : "*Je vis, ou plutôt, ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.*"

(1) Rom. xii.
(2) Math. xxiii 10.
(3) Rom. xiii, 14.
(4) Rom. XII.

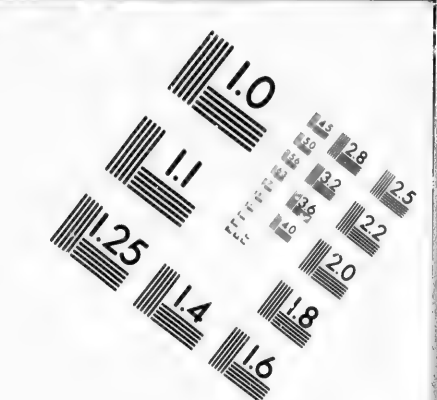
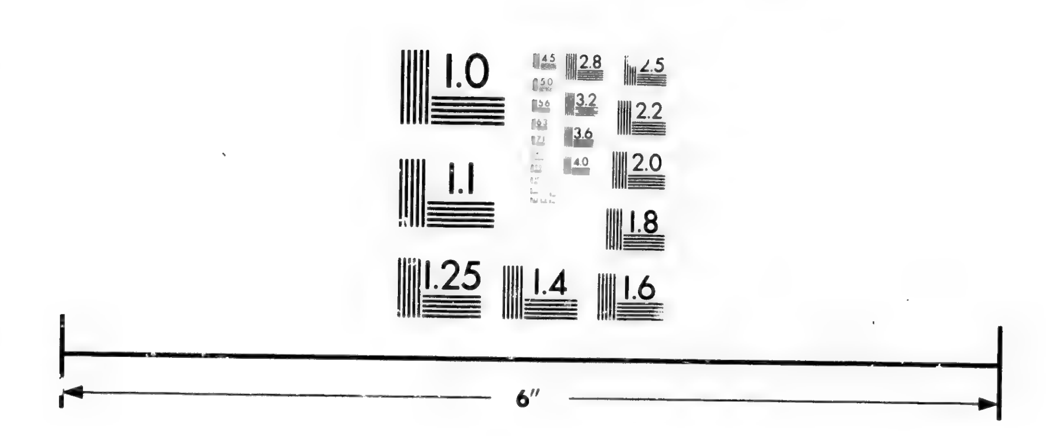
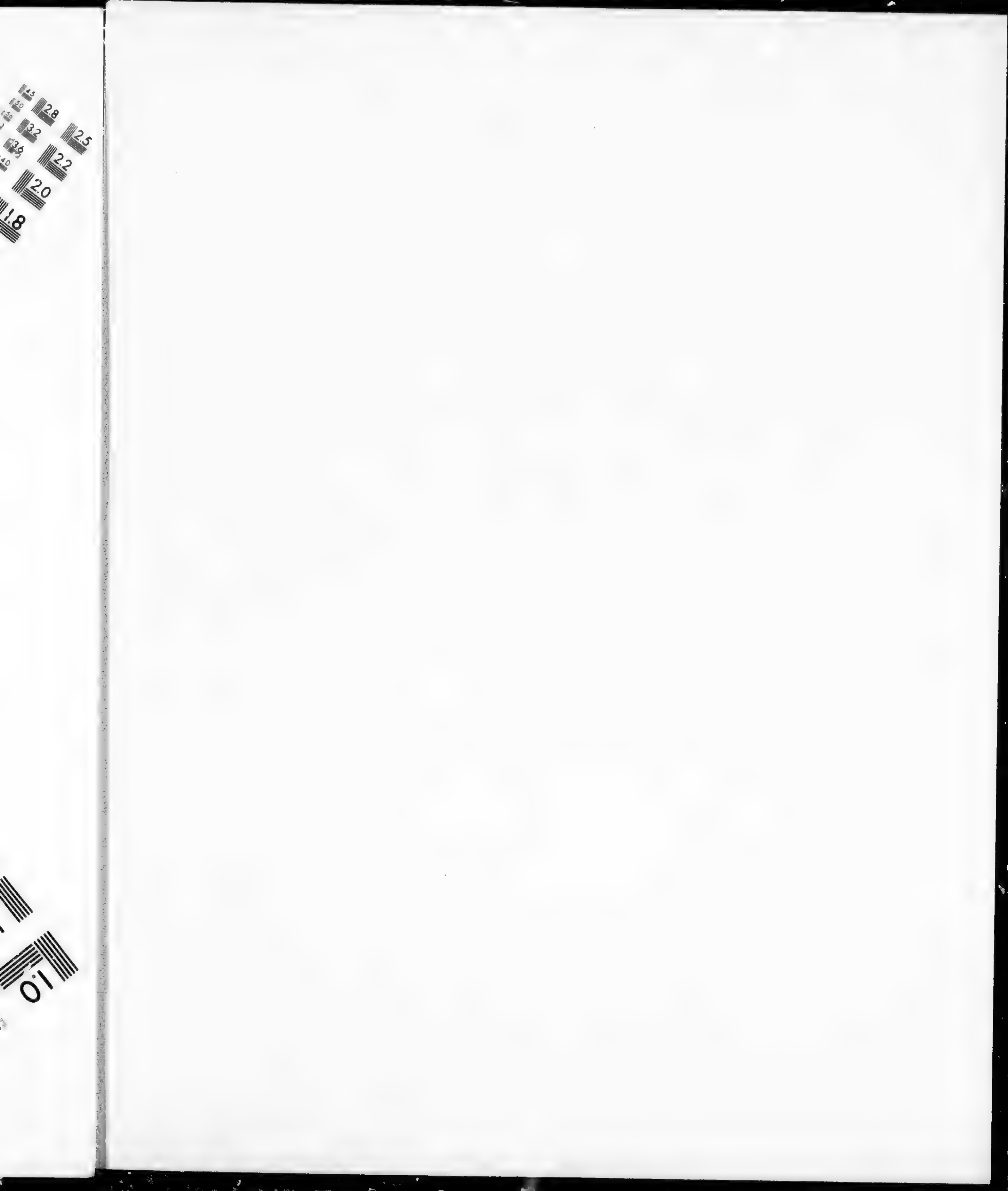


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Comme il est pénible de voir, au milieu des temps si tristes que nous traversons, les ministres du sanctuaire eux-mêmes, gagnés par l'esprit du siècle, s'éloigner de la sainteté de leur état ! Quel terrible déchirement de cœur de voir les sentinelles de la maison de Dieu, rester immobiles et sans énergie, pendant que la religion est en but à de si violentes attaques ! Voyez en effet, nos très-chers frères, comment le royaume de Jésus-Christ dont la garde nous est confiée est battu en brèche de tous côtés. D'une part, on voit les sectes impies se ruer contre lui avec un acharnement satanique, décidées à le détruire si la chose était possible ; d'autre part, il souffre cruellement de l'indifférence religieuse d'un trop grand nombre qui portent le nom de catholiques, sans s'occuper, dans la pratique, des lois qu'impose la religion. Nous vivons à une époque pleine de périls. Nous avons devant nous, d'un côté, des ennemis implacables qui travaillent avec acharnement à la ruine du Christianisme, et de l'autre, des amis tièdes et sans vigueur qui s'inquiètent fort peu du sort que peut avoir la religion. Qui donc se lèvera pour sauver ici-bas la religion de Jésus-Christ, et avec elle la société ? C'est nous, nos très-chers frères dans le sacerdoce, c'est nous, comment pourrions-nous l'oublier ? qui avons été choisis par Dieu pour être les soutiens de son Eglise, les défenseurs de la foi, les propagateurs de son empire de justice et de vérité. Or, de quelle manière nous acquittons-nous de cette divine mission ? Hélas ! nous ne voudrions pas, la première fois que nous nous adressons à vous, nous répandre en larmes avec le prophète ; nous n'osons pas répéter, après lui, que tous les châtiments qui affligent le peuple de Dieu ont leur source dans le sanctuaire même. Nous n'irons pas non plus jusqu'à dire, avec saint Cyprien, que cette tempête qui menace d'emporter l'Eglise a été soulevée par nous, dès que nous avons commencé à nous éloigner des voies du Seigneur. Mais, pourrions-nous, toutefois, nous rendre le témoignage que nous ne sommes pas coupables devant Dieu ? Quelle a été, quelle est encore notre vie ? Souvenons-nous toujours, nos très-chers frères, que, selon la parole de Massillon, il n'y a pas de milieu possible pour un prêtre. S'il n'édifie pas il scandalise, s'il ne donne pas la vie aux âmes il leur donne la mort, si sa conduite n'inspire pas la piété elle autorise le vice. Quel affreux malheur pour un peuple d'être condamné à avoir des prêtres tièdes, négligents, vicieux, plus préoccupés des affaires temporelles de leurs propres familles, que de l'honneur de la maison de Dieu ! Ces prêtres, observe avec raison saint Grégoire le Grand, sont les meurtriers de toutes les âmes qui périssent par leur coupable négligence ou sont victimes de leurs funestes exemples.

O Jésus notre divin Sauveur, aidez-nous de votre grâce toute-puissante, afin que ceux que vous avez daigné appeler aux fonctions sacerdotales puissent s'acquitter dignement et saintement, en toute rectitude et pureté, de leur sublime ministère! Et, s'il ne nous est pas donné dans cette vie de posséder une sainteté aussi parfaite que le demanderait la grandeur de notre mission, puissions-nous au moins regretter dignement nos défaillances journalières, et nous efforcer sans cesse de nous rapprocher de plus en plus de vous, notre divin modèle ! Ne permettez pas qu'une seule âme périsse par notre faute, mais faites au contraire que pour toutes nous soyons des instruments de salut !

Pour aider et soutenir le ministère sacerdotal, il y avait autrefois des ordres religieux, lesquels, comme autant de milices vaillantes vouées à une perfection plus grande, étaient pour l'Eglise un sujet de gloire et pour la société une source d'inestimables bienfaits. Hélas ! une affreuse tempête les a dispersés, et à l'heure qu'il est, dans toute la région de la Basilicate, on rencontre à peine quelques religieux. Et ceux qui restent ainsi, fatigués, chargés d'années, seuls sous le toit solitaire de leurs cloîtres abandonnés, se souviennent avec tristesse des jours d'autrefois. Leurs larmes coulent abondantes, en pensant à la ruine irréparable de tant d'instituts qui avaient bien mérité de l'Eglise et de la patrie, et qu'un moment de folie a sacrifiés. Ce fut là aussi votre sort, ô épouses de Jésus-Christ, vous qui, poussées par l'amour divin, avez dit adieu au monde et êtes venues chercher le repos et la tranquillité dans le silence et la solitude. Consolez-vous, cependant, et espérez. Le bras du Tout-Puissant n'est pas raccourci, pour vous également se lèveront des jours meilleurs. Continuez, avec zèle et fidélité, à faire tout le bien que vos moyens limités vous permettent d'accomplir. Restez toujours des exemples vivants de vertu, par l'observance scrupuleuse de vos saintes Constitutions. Déposez vos peines et vos souffrances au pied du crucifix. Priez surtout, priez, afin que les peuples reviennent à Jésus-Christ ; dans la prière vous trouverez la paix que le monde ne saurait vous donner.

Ces exhortations au courage et à la patience, nous voulons les adresser également aux autres ordres religieux qui, bien que n'ayant pas été atteints par les lois de suppression, se voient cependant arrêtés par de nombreux obstacles dans l'accomplissement de leurs propres devoirs. Ce n'est là qu'une phase de la guerre acharnée que l'enfer ne cesse de faire au royaume de Jésus-Christ.

Nous avons voulu, avant tout, rappeler aux ecclésiastiques et aux personnes religieuses, l'obligation toute spéciale dans laquelle ils sont de conformer fidèlement leur conduite aux préceptes de

Jésus-Christ. Il était juste de commencer par eux, car, comme ministres de l'Homme-Dieu, ou admis plus particulièrement dans son intimité, ils doivent, par une sainteté plus grande, faire briller plus que les autres, la lumière de ses célestes enseignements. Mais, pour arriver à cette restauration sociale tant désirée, il n'est pas moins nécessaire que les laïques, de leur côté, reviennent à l'observation des préceptes évangéliques. Il faut donc que chacun se convertisse, il faut un réveil général. Il faut que toutes les classes de la société, ceux qui gouvernent aussi bien que ceux qui obéissent, les savants non moins que les ignorants, les riches comme les pauvres, les maîtres en même temps que les serviteurs, reviennent à leurs devoirs. A cette condition seulement on pourra voir la société se relever et trouver le salut.

Qu'il nous soit permis maintenant d'adresser une prière à ceux qui, avec une légèreté inconcevable, font tous leurs efforts pour arracher du cœur de notre pauvre jeunesse la foi et l'amour de Jésus-Christ. Hommes aveugles, avez-vous jamais pesé sérieusement les terribles conséquences de cette propagande irréligieuse? Ces conséquences, nous venons de les mettre sous vos yeux : c'est la révolte contre tout principe d'ordre, l'immoralité la plus effrontée, le mépris de toute autorité légitime. Voilà ce que nous vous avons dit, et vous ne sauriez nous démentir. Vous qui vous proclamez sans cesse, et bien haut, les amis de votre patrie, vous savez également que tous les sages païens sans exception ont dit qu'un bon gouvernement sans la religion est une véritable chimère. Vous n'ignorez pas toutes ces choses ; et pourquoi alors persistez-vous à vouloir nous ôter Jésus-Christ? Qu'allez-vous nous donner en échange? "Parmi tous les systèmes opposés au Christianisme, demande Montalembert, quel est celui qui a jamais consolé une âme affligée, fortifié un cœur désolé? Qui, parmi tous ces docteurs, a appris à essuyer une larme? Seul, le Christianisme, depuis tant de siècles, a promis de consoler l'homme dans les épreuves inévitables de la vie, en purifiant les affections du cœur, et lui seul a tenu parole (1)."

Oui, dans le Christianisme seul on peut voir la lumière qui dissipe les sombres ténèbres qui pèsent parfois sur notre existence terrestre. Là on trouve également la règle droite qui doit guider les maîtres et les sujets, la balance égale qui laisse au patron les revenus de son capital et aux ouvriers le salaire qui leur est dû. C'est encore dans le Christianisme que nous trouvons la main bienfaisante toujours prête à verser un baume sur nos douleurs, le courage qui nous soutient au sein de l'épreuve, l'espérance qui, parmi les embûches sans nombre au milieu desquelles nous marchons, fait briller à nos yeux une éternelle récompense. Quelle

(1) Sainte Elizabeth. Introd.

source féconde de bénédictions pour nous que la religion chrétienne ! Les siècles s'écoulent, les générations humaines disparaissent les unes après les autres, sur les ruines des vieilles formes de gouvernement de nouvelles s'élèvent ; mais au milieu de ces perpétuels changements, parmi l'instabilité des choses humaines, le Christianisme reste toujours debout, immuable, ne cessant jamais de répandre sur la terre les bienfaits innombrables dont il est la source. Aussi, sous quelque forme que la société vienne à lui, il est toujours le phare lumineux qui la conduira sûrement au port. Que ce soit le règne de l'oligarchie ou le règne de la démocratie, que lui importe ? La démocratie, dont l'avènement, au dire de Monsieur de Falloux, est le seul fait incontestable, ne saurait faire peur à Celui qui, mettant de côté les cruelles théories de Socrate et de Platon, est venu dire au monde : "*Tous les hommes sont frères, puisqu'ils sont tous enfants d'un même Père, qui est au ciel.*" S'il arrive, au contraire, que les gouvernements se laissent gagner par l'esprit païen qui conduit fatalement au despotisme; s'ils rejettent les principes chrétiens, les seuls qui mènent à la vraie liberté, parcequ'ils sont tous imprégnés d'une vive et profonde charité ; s'ils ne veulent plus comprendre la doctrine de la liberté religieuse des peuples et de l'indépendance de l'Eglise, doctrine qui est la base de la sécurité et de la gloire des nations,—alors, observe un célèbre écrivain, "l'Eglise saura se passer d'eux, elle se tournera vers la démocratie, elle baptisera cette sauvage héroïne et la conduira au Christianisme. Elle gravera sur son front le sceau d'une consécration divine, puis elle lui dira : *Règne*, et la démocratie règnera (1)."

Quant à vous, frères et fils bien-aimés, adressez au Seigneur les prières les plus ferventes, afin que une vie nouvelle, une vie sincèrement chrétienne et catholique, refleurisse au sein de notre patrie ; priez pour que notre peuple, enfin désabusé, retrouve la paix et la tranquillité sous l'étendard de Jésus-Christ. Priez aussi pour que le ciel veuille accorder encore de longues années de vie à son auguste Vicaire, notre pontife, l'intrépide Léon XIII, heureusement régnant. Qu'il continue, avec le même courage étonnant et la même sagesse surhumaine, dans nos temps si troublés, à défendre notre sainte mère l'Eglise contre les attaques furieuses de ses ennemis. Qu'au milieu de cette corruption envahissante qui menace de bouleverser la société de fond en comble, il soit toujours l'étoile resplendissante qui montrera au peuple chrétien le chemin du salut. Priez aussi pour nous, votre pasteur, afin que notre humble travail au milieu de vous, soit pour nous une cause de mérite devant Dieu, et pour notre troupeau une source de salut.

Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ et la charité de Dieu, et la participation de l'Esprit-Saint soient avec vous tous!

LACEDONIA, avril 1896.

---

(1) Ventura.

IV

La décadence morale à notre époque.

Lettre pastorale pour le carême de 1897.

A nos très-chers frères et fils, les membres du clergé et les fidèles des deux archidiocèses, paix et salut dans le Seigneur.

Dernièrement, un savant professeur d'une des plus célèbres Universités d'Italie commençait ainsi son discours d'inauguration:

" Ce siècle qui touche à son déclin, illustré par tant de faits éclatants, a été également fécond et glorieux entre tous les autres par ses étonnantes découvertes et par le progrès de l'humanité, à tel point qu'on peut se demander laquelle parmi toutes ces merveilles méritera le plus de lui donner son nom dans l'Histoire. Des nations,depuis des siècles divisées et opprimées, ont enfin cimenté leur unité et conquis leur indépendance. Les murs de séparation sont tombés, les différentes branches du commerce se sont développées, les associations se sont multipliées parmi les travailleurs, ainsi que les sociétés de prévoyance et de secours mutuel. Il en est résulté que l'union et la fraternité des peuples et des individus ont pris un nouvel et vigoureux essor. L'esclavage et la servitude de la glèbe abolis sous toutes leurs formes, les peuples devenus maîtres de leurs destinées, l'instruction répandue partout, la main de l'homme séparant les isthmes pour unir les mers, perçant les entrailles de granit de nos montagnes, ouvrant les Alpes elles-mêmes,pour tracer d'un pays à l'autre des routes nouvelles et plus faciles, la vapeur appliquée comme force motrice pour les transports rapides sur nos voies ferrées, rapprochant ainsi les contrées et les peuples les plus éloignés, et rendant pour jamais impossibles les disettes des époques passées ; les voyages sur mer ne dépendant plus des caprices du vent, l'homme dérobant au ciel son étincelle et transmettant au loin avec la rapidité de la foudre la parole, le son, la pensée même, ou les emprisonnant à volonté dans le rouleau d'un phonographe ; la lumière du soleil qui naguère ne pouvait donner qu'une vision fugitive des objets, servant maintenant, au moyen de simples procédés chimiques, à fixer d'une manière durable les images des choses ; une force incomparable acquise au profit de l'industrie par l'électricité et la vapeur, la production augmentant ainsi avec une prodigieuse rapidité et substituant à la main-d'œuvre la machine qui multiplie à l'infini le travail de l'homme ; l'électricité illuminant nos phares et nos villes avec une splendeur inconnue jusqu'à ce jour;—telles sont quelques-unes des merveilles dont ce siècle peut s'enorgueillir. Que dire des progrès de la chimie, encore dans les langes à l'aurore de ce siècle, possédant aujourd'hui un champ immense, abordant même les synthèses organiques ? Que dire de la science biologique en général, et de la médecine en particulier ? Dans le domaine de cette dernière, la seule découverte des microbes pathogènes et

des antiseptiques suffirait à donner son nom et faire honneur à un siècle ; de là, en effet, l'hygiène publique et la médecine pratique ont tiré des données certaines sur l'origine, la préservation et la cure des maladies. La chirurgie, également, s'est vue puissamment secondée dans ses audacieuses entreprises."

Après avoir énuméré ces découvertes et ces progrès vraiment merveilleux, le même professeur continue en ces termes : " Cependant, le progrès moral n'est pas allé de pair avec toutes ces améliorations dans les conditions économiques et sociales, et cet avancement dans les sciences naturelles et leurs applications innombrables. C'est même dans la recherche effrénée de ces dernières et dans l'enivrement de succès inespérés qu'il faut, semble-t-il, chercher la cause de l'affaiblissement moral des populations. On leur a jusqu'ici parlé beaucoup, trop même, de leurs droits, et très-peu de leurs devoirs. En même temps, avec la diffusion rapide de l'instruction, l'établissement des différentes libertés de la parole, de la presse, de l'association, on a vu les esprits étrangement excités; des aspirations nouvelles se sont fait jour ; on en est venu à ne plus tenir compte des freins de l'ordre moral, indispensables à l'homme pour le retenir loin du mal et lui faire pratiquer la vertu : je veux parler de ces hautes croyances qui nous élèvent au-dessus des satisfactions purement sensibles, et correspondent au sentiment du devoir et à l'idée de famille, de patrie et de religion." Et dans le reste de son discours, le vaillant écrivain démontre, statistiques criminelles en main, *la présente décadence, ou mieux, la ruine des mœurs en général, et en particulier dans notre Italie* (1).

Des aveux semblables tombent aujourd'hui des lèvres de tous ceux qui conservent encore dans leur cœur quelques sentiments de vertu et un sincère amour de leur pays. Les journaux de toutes couleurs, les plus profonds penseurs, les magistrats les plus consciencieux, tous sans exception déplorent cet abaissement moral qui menace d'entraîner à sa perte notre infortunée patrie. Mais, d'où vient que notre Italie, riche d'un passé si glorieux, soit dans les sciences, soit par la dignité de la vie, est ainsi déchue de son antique splendeur ? Quelle est la vraie cause de cette triste immoralité qui, comme un venin malfaisant, s'est insinuée dans toutes les classes de la société, nous avilit, nous dévore et menace de nous ramener à la barbarie ?

Je laisse aux philosophes leurs sophismes, aux politiciens les mille détours de la politique humaine; j'entends au fond de mon cœur une voix qui, plus que tous les raisonnements humains, me persuade et me touche. C'est la voix de Dieu qui dit : " Mon

(1) Franc. Roncati. Discours d'inauguration à l'ouverture solennelle des cours à l'Université royale de Bologne, 1894-1895.

peuple n'a pas écouté ma voix. Je l'ai abandonné aux caprices de son cœur, il marche au gré de ses vains désirs (1).

L'homme, s'éloignant de Dieu et se guidant d'après ses désirs sensuels, ou mieux, se laissant aller au courant impétueux de ses passions effrénées, telle est donc la vraie cause de l'immoralité actuelle. Et, qui plus que tout autre a amené ce déchaînement des passions, si ce n'est cette nouvelle école athée et menteuse qui travaille de toutes ses forces à arracher du cœur de notre peuple la crainte salutaire de Dieu et la religion de nos pères ?

Le problème que Bayle s'était posé et que les philosophes du siècle passé ont tant discuté, à savoir *s'il est possible à un homme ou à une société de pratiquer la vertu et d'être heureux hors de toute croyance religieuse*, a reçu de nos jours une solution solennelle par les événements que nous voyons continuellement se succéder sous nos yeux. Il est prouvé désormais que si les sciences naturelles, qui ont pour but la connaissance des êtres matériels ou des corps, de leur origine, de leur nature, de leurs éléments, de leurs propriétés et de leurs relations, sont d'une très-grande utilité, seules cependant les vérités surnaturelles, qui nous font connaître Dieu, ses attributs, l'origine de l'homme, sa fin prochaine et ses fins dernières et les moyens d'y arriver, les rapports qui doivent exister entre la créature et le Créateur, entre l'homme et son semblable, entre l'individu et la société,—ces vérités seules dis-je, sont le fondement de la moralité qui assure la paix domestique et le bonheur des peuples. Malheureusement, l'esprit d'innovation s'est tellement emparé des hommes de notre temps, qu'il s'est élevé avec violence contre ce verdict émané du souverain tribunal du genre humain, et qui a pour lui une antiquité de près de six mille ans. Mais, à l'appui de la vérité, la réalité des faits encore une fois a démontré que sans Dieu on ne peut gouverner les nations, et que celui qui écarte la religion détruit les bases de la société humaine.

Sous le nom séduisant de *progrès* on a voulu jeter dans l'ombre ces grandes vérités, sous l'unique prétexte qu'elles sentaient trop l'antiquité. On oubliait que la vraie religion a horreur de la nouveauté, parce qu'elle est l'œuvre de Dieu et par conséquent parfaite et immuable, et que *ce qui est aujourd'hui était hier et dans tous les siècles passés, et sera dans tous les siècles à venir.* Christus heri et hodie, ipse et in sæcula ! (2). On n'a pas fait attention que le mot *progrès*, dans sa véritable acception, ne signifie pas seulement *avancement, mouvement en avant*, mais bien avancement, mouvement en avant *dans le droit chemin, dans la*

(1) Ps. LXXX.

(2) Hébr. XIII, 8.

voie du bien, dans la voie qui conduit l'être à la perfection qui lui est propre et qui est sa fin dernière. Aller en avant dans une fausse voie, ce n'est pas faire du progrès ; c'est plutôt s'égarer, c'est même reculer, parce que c'est s'éloigner davantage du but qu'on veut atteindre. La question est donc simplement de savoir si, courir après le nouveau dans les choses de religion, de philosophie, de politique, c'est marcher dans le bon chemin, ou si c'est au contraire suivre une fausse voie, parce que dans ce dernier cas, il est évident que le nouveau exclut totalement le progrès (1).

Ce fut sans aucun doute un véritable recul, une marche hors du chemin, comme dirait saint Augustin, que d'avoir voulu briser les freins salutaires que la religion met en nos mains pour modérer et diriger nos passions, ces passions qui jour et nuit et à toutes les étapes de la vie nous livrent des assauts si furieux que, laissés à nous-mêmes, nous sommes irrévocablement entraînés au vice.

Or, s'il est vrai que de ce déchaînement des passions vient notre décadence morale, pourquoi n'assaierions-nous pas d'envisager dans toute leur hideuse nudité ces cruelles furies? pourquoi n'essaierions-nous pas d'en examiner de près la néfaste influence, afin de pouvoir y apporter un remède efficace ?

C'est la crainte dans l'âme et le cœur déchiré par une amère douleur en voyant notre patrie tombée de ces hauteurs morales où elle occupait le premier rang, que j'entreprends aujourd'hui de vous parler de la nécessité de corriger nos mœurs et de réprimer nos passions, si nous voulons une bonne fois guérir ces plaies gangréneuses qui rongent la société moderne, à tel point qu'elle ne paraît plus être qu'un cadavre en décomposition. Ce sujet parait plus opportun que jamais à cette époque de l'année, alors que notre sainte mère l'Eglise nous invite à la pénitence pour modérer nos passions et qu'elle nous répète avec le prophète Joël : " Maintenant donc, revenez à moi de tout votre cœur, dans les jeûnes, les pleurs et les gémissements. Déchirez vos cœurs et non pas vos vêtements ; revenez au Seigneur votre Dieu, parce qu'il est bon et compatissant, patient et riche en miséricorde " (2).

***

Du fond du cœur humain émergent trois redoutables passions, la *volupté*, la *vanité*, l'*orgueil*, que l'apôtre saint Jean a parfaitement esquissées quand il a dit : " Tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, orgueil de la vie " (3). Tous les objets qui sont dans le monde

(1) Ventura. Cours de philosophie chrétienne.
(2) Joël II, 13.
(3) I Joann. II, 16.

servent à irriter et à nourrir une de ces trois concupiscences—*la concupiscence de la chair*, à laquelle appartiennent, comme le remarque saint Augustin, toutes les séductions de la volupté—la *concupiscence des yeux* qui a pour objet toutes les pompes et les vanités des fêtes mondaines,—enfin *l'orgueil de la vie*, ou, comme disent saint Augustin et saint Cyprien, l'ambition du siècle, qui renferme l'amour des dignités, des biens et des grandeurs de la terre. Examinons attentivement cette triple source des maux qui souillent la terre, et de cette étude nous retirerons de salutaires leçons.

Parmi les maux sans nombre que la prévarication du premier homme attira sur toute sa postérité, le plus grand sans contredit est la révolte de la chair contre l'esprit. Aussi, à peine le monde a-t-il commencé que Dieu s'apprête à le détruire, pour mettre un terme à l'universelle corruption. Le déluge arrive, et malgré cet avertissement, les hommes dispersés par toute la terre ne cessent pas d'étaler partout leurs vices, jusqu'à ce que le peuple choisi lui-même se livre sans mesure au libertinage. En vain le feu descend du ciel sur Sodome et Gomorrhe, en vain Dieu fait éclater sa colère sur les peuples par de nouveaux châtiments, l'impudicité continue ses ravages et Moloch a toujours des autels. L'Orient, devenu le centre de la corruption, empoisonne rapidement le reste de la terre. Athènes, comme Babylone, élève des autels à Priape, Solon encourage la prostitution qui plus tard est placée sous la protection des dieux. La sodomie se répand dans la Grèce entière ; les écoles de philosophie deviennent des maisons de libertinage, et les grands exemples d'amitié que le paganisme nous a transmis ne sont pour la plupart que d'infâmes turpitudes sous le couvert d'apparences honnêtes. A Rome, les maîtres de l'empire, rassasiés des plaisirs ordinaires, recourent aux moyens les plus abjects pour satisfaire leur brutalité ; le peuple suit leur exemple, et l'ancien monde n'est plus qu'un temple de luxure. Avec de tels éléments de corruption, que serait devenu le genre humain, si le Christianisme n'avait élevé une digue contre cette effroyable inondation, en commandant le respect et l'admiration par les prodiges de la chasteté ?

Du reste, on vit s'élever contre le libertinage les plus fameux génies du paganisme. En effet, Aristote dans son Ethique appelle les hommes sensuels, non pas des hommes, mais des bêtes, parce que leurs honteuses débauches les rendent semblables aux bêtes. Térence appelle les hommes lascifs des rustres sans raison et sans cœur. Thalès nous exhorte à fuir la volupté, parce qu'elle est mère de la douleur, et Cicéron, le plus éloquent des orateurs et le plus profond des philosophes, après avoir fait remarquer combien la nature humaine dépasse infiniment celle des animaux sans

raison, déplore la volupté comme une chose indigne de l'homme et qui l'abaisse au rang des bêtes (1).

Or, si des païens adonnés aux plaisirs éphémères de cette vie, mais cependant connaissant les tristes effets de l'impudicité, n'ont pas hésité à la condamner, il est inutile de dire avec quelle force et quelle éloquence indignée elle a été dénoncée par les écrivains du Christianisme, lesquels, éclairés par la foi, ont pleinement compris les effets funestes de cette passion infâme. Saint Thomas fait voir que la luxure, en excitant l'appétit inférieur, met le désordre dans les puissances supérieures de l'âme, c'est-à-dire dans la raison et la volonté, qui se voient retardées dans leurs actes par la violence du désir et de la délectation des sens. De là vient que les hommes adonnés à ce vice tombent dans l'aveuglement d'esprit, deviennent inconsidérés, téméraires, inconstants, égoïstes, ennemis de Dieu, n'ayant de penchant que pour les choses présentes et n'ayant que de l'horreur pour les choses futures (2). Aussi, le Docteur Angélique et tous les autres grands et saints écrivains de l'Ecole chrétienne ont-ils mis en œuvre toute la puissance de leur génie et toutes les ressources de leur éloquente charité pour faire détester ce vice hideux. Ils ont fait voir qu'il est le résumé de tous les maux, la pâture de tous les autres péchés, la source de tous les autres vices, l'hameçon du diable, le plus redoutable des vers rongeurs, une horrible gangrène, l'hébétation de l'esprit, la ruine de toutes les vertus, un fléau ennemi de tout bien (3).

Et de fait, quel torrent dévastateur n'a-t-il pas été pour l'humanité, ce vice de la luxure ? "Celui qui lit l'Ancien Testament, s'écrie l'auteur que nous venons de citer, doit souvent frissonner d'effroi en voyant étalés devant ses yeux tous les maux causés par l'immonde plaisir de la chair. L'enlèvement de la fille de Jacob et la violence par laquelle elle fut déshonorée, furent la cause de grands maux et portèrent dans la ville de Sichem le pillage, le meurtre, l'esclavage et la ruine complète. L'horrible dissolution de quelques Gabaonites fit naître une haine si féroce entre les tribus d'Israël et celle de Benjamin, que cette dernière fut presque totalement anéantie, pendant que les autres perdaient quarante mille combattants (4). Et l'impure flamme de la femme de Putiphar, l'adultère de David, l'inceste d'Ammon, les infâmes désirs des deux juges à cheveux blancs qui tentèrent Suzanne, les amours de Salomon et de Samson, la lubricité d'Hérodiade, sont-ce par hasard des crimes qui n'eurent pas de conséquences ? Ecou-

(1) De Hon. XXX

(2) II. II. q. 153 A. 5 in c.

(3) Da Chitignano, Gesù Cristo e il Mondo c. 7.

(4) Jud. X.

tez plutôt ! Par une affreuse calomnie on fait languir l'innocent en prison ; pour cacher sa propre infamie, on ne craint pas de jeter perfidement au milieu des épées ennemies le héros de la fidélité ; on verse traîtreusement le sang fraternel ; les coupables veulent faire lapider comme adultère la plus chaste des matrones ; le plus sage des hommes laisse son cœur se dépraver, et au grand scandale du peuple de Dieu offre son culte à Astartée et à Moloch ; le véritable Hercule est enchaîné, on lui crève les yeux, et comme une bête de somme il est condamné à tourner la meule, à la honte des enfants de Dieu ; enfin la tête d'un homme saint et plus que prophète, est donnée en récompense à une danseuse effrontée (1)."

Ils ne sont pas moins terribles les effets de la luxure que nous trouvons mentionnés dans l'Histoire profane. Ce furent les passions de la chair qui perdirent, en la personne de Sardanapale, la monarchie des Assyriens, et dans la personne de Balthazar et de Darius, celle des Chaldéens et des Perses. La monarchie grecque sombra lorsque Alexandre le Grand se fut livré aux plaisirs honteux de la chair. De même que l'enlèvement d'Hélène fit tomber la ville de Priam, ainsi la violence dont fut victime Lucrèce scella la ruine de la royauté à Rome. Valère Maxime, après avoir stigmatisé les débauches de Clodius, de Catilina et des autres Romains, et fait observer comment la volupté énerva l'armée d'Annibal, s'écrie : "Quoi de plus honteux, quoi de plus dangereux même, que ces vices qui étouffent le courage, engourdissent la victoire, changent la gloire en opprobre par un triste assoupissement, énervent à la fois et les forces de l'âme et celles du corps ? (2)"

Mais ce n'est pas tout. Portons un moment nos regards vers des temps plus rapprochés de nous. Voyez ces impies ravageurs, Alaric avec ses Goths, Attila avec ses Huns, Genséric avec ses Vandales, Adelcam avec ses Sarrazins qui, semblables à des vautours affamés, se jettent sur notre Italie, et avec une fureur inouïe dévastent, détruisent, anéantissent tout ce que l'industrie et le génie humains ont accumulé de plus riche et de plus beau depuis des siècles. Oh ! qui donc a poussé ces farouches enfants des forêts à réduire en cendres tant d'œuvres d'art, et à semer partout sur leur passage la désolation et la mort ? Un regard sur l'Histoire, et les noms d'Honoria, de Sirène, de Sophie, d'Eudoxie, de Rosamonde, nous donneront le mot de tant de crimes et de tant d'infamies.

C'est un foyer de pestilence et d'abomination que la luxure. Non contente de satisfaire ses désirs déréglés, elle abrutit encore l'homme, le rend méchant, inhumain, cruel, quelque haut placé qu'il soit dans la société. Les noms de Catilina, de Caligula, de

(1) Da Chitign. l. c.

(2) L. IX c. 1.

Tibère, de Néron, de Caracalla, de Domitien, d'Héliogabale, de Messaline, rappellent encore à l'esprit terrifié les plus honteux débordements unis à des scènes épouvantables de cruauté. Voyez à quels excès l'impudicité porta Tullia, fille de Servius, sixième roi des Romains. Non satisfaite d'avoir fait mourir sa sœur et son mari, elle osa, dans un moment de sauvage fureur, faire passer son char sur le cadavre de son propre père, qu'elle-même avait mis à mort. Qui fut plus cruel que Henri VIII ? Comment expliquer ces raffinements de barbarie chez ce monarque, si non en disant que le vice honteux avait pris possession de son cœur et le faisait brûler d'une flamme impure pour les femmes étrangères ?

Devant ce hideux spectacle, on trouve cependant des hommes assez effrontés pour dire qu'ils ont bien mérité de la patrie, par ce qu'ils ont, selon leur expression, modernisé la société, en laissant à chacun des citoyens liberté complète de satisfaire ses instincts pervers. Que dis-je ? Une science matérialiste n'a pas craint de proclamer que la chasteté volontaire est un crime social, parce qu'elle prive la nation d'un grand nombre de citoyens. Vainement des vierges innombrables, anges de bonté et d'innocence, consolent les pauvres et les malheureux, et forment l'enfance à la vie chrétienne ; vainement d'autres vierges, vouées à l'apostolat, ont fait naître au sein des peuples catholiques de nouveaux sentiments de paix et de charité, et fait fleurir dans les cœurs des vertus jusque là ignorées: une impure philosophie a osé dire, malgré cela, qu'il faut briser ces saints engagements, source de tant d'héroïques actions, pour embrasser un état moins parfait. Et puis, quand elle a délivré les hommes de toute loi morale ; quand, au moyen d'une éducation athée, d'une presse licencieuse, de romans immoraux, d'un art pornographique qui a de quoi nous couvrir de rougeur et de honte, elle les a enivrés de jouissances lascives, elle vient leur dire : Soyez honnêtes ! Elle exhale des plaintes hypocrites de ce que la jeunesse s'en va à la ruine, qu'elle est flasque et corrompue, qu'elle manque de nerf et d'énergie, qu'elle n'a pas les mâles vertus qui font le père et le fils de famille dignes de ce nom, ou qui sont l'apanage des citoyens intègres ; enfin de ce qu'on ne trouve plus en elle cet esprit vif et entreprenant qui fait le lettré, l'homme de gouvernement, le négociant habile, etc., etc. Cruelle ironie ! Ne savaient-ils donc pas, ces tristes éducateurs, que la vie de l'homme se forme presque toujours d'après les exemples qu'il a sous les yeux et d'après l'atmosphère morale qui l'entoure ? C'est le cas de répéter avec le poète : " *Votre exemple a été contagieux pour vos enfants, et c'est vous qui êtes cause qu'ils ont élevé au crime des autels et des temples* (1)."

---

(1) Ferroni.

Qu'y a-t-il d'étonnant qu'une jeunesse ainsi provoquée au mal de toutes les manières, finisse par avoir le cœur gâté et l'esprit affaibli ? S'il est vrai, comme l'Esprit Saint l'affirme, que les conversations déshonnêtes suffisent pour corrompre le cœur—*corrumpunt bonos mores colloquia mala* (1), que ne doit-on pas attendre de cet étalage sans vergogne des séductions les plus lubriques dont nous sommes les témoins à notre époque ? Oh! de grâce, qu'on cesse de profaner plus longtemps cette sainte chose qui s'appelle la liberté, que Jésus-Christ nous a donnée en nous délivrant de l'esclavage de l'enfer et du péché (2). Laisser notre jeunesse respirer le mal par tous les pores n'est pas la liberté, c'est plutôt le libertinage au sens le plus vil et le plus éhonté.

Les résultats de cette conduite insensée ne peuvent qu'être profondément tristes. Que de jeunes gens, sur qui reposaient dès leur première enfance les plus belles espérances de la famille et de la patrie, se sont ainsi misérablement perdus ! Combien, parmi eux, qui auraient pu devenir de bons et honnêtes citoyens, auraient tracé leur sillon dans le champ du savoir, ou seraient devenus d'ardents défenseurs de la religion et de leur pays, languissent maintenant, maladifs, énervés, hébétés, et traînent une existence sans honneur, incapables des nobles idées et des grandes actions ! Et les ruines financières, les procès, les jalousies funestes, les calomnies, les haines invétérées, les actes de vengeance, la perte de toute dignité et de tout respect ! Oh ! qui pourra jamais énumérer tous les maux qu'entraîne avec elle une vie dissolue ? "La volupté est l'aliment de tous les maux " (3), a dit un grand philosophe, et il avait raison.

Quel contraste entre l'homme esclave de ses passions et celui qui aime et honore la chasteté ! La virginité, tant calomniée aujourd'hui, parut aux yeux des païens eux-mêmes une chose si belle et si excellente, que les Romains rendaient à leurs Vestales des honneurs presque divins. Oui, vivre chaste et pur d'esprit et de cœur est une chose qui tient du surnaturel ; et quoique tous ne soient pas appelés à la virginité, à tous néanmoins incombe une très-grave obligation de modérer leurs passions, causes de tant de ruines physiques et morales. Tous ont un intérêt souverain à mettre un frein à ce vice honteux. Ce soin ne regarde pas seulement les ministres du sanctuaire, mais aussi et surtout ceux qui sont par état les gardiens de la morale et du salut publics. Mais, hélas! où trouver de nos jours cette vigilance et cette sollicitude nécessaires pour enrayer le mal ? Nos théâtres, qui devaient être autant de stimulants à la vertu et aux nobles actions, sont devenus

---

(1) I. Cor. XV, 33.

(2) Gal. IV, 31.

(3) Cicéron, catil. maj.

des écoles de scandale. Avec un cynisme sans vergogne nos journaux reproduisent des romans obscènes, rebuts d'autres nations. Chroniques les plus scandaleuses, vignettes lascives, livres immoraux, poésies burlesques, en un mot une pornographie dégoûtante et sans retenue : voilà ce qu'on jette en pâture à notre malheureuse jeunesse, sans qu'une main ose se lever pour éloigner de ses lèvres la coupe fatale qui l'empoisonne et la tue. Où sont donc les robustes Spartiates qu'on prépare pour la défense de la patrie ? Où sont les vertueux Fabius qui soutiendront plus tard la gloire et l'honneur de leur pays ?

Fils bien-aimés, puisque les sentinelles qui doivent veiller sur la morale publique restent muettes et indifférentes, qui nous préservera de ce fléau terrible qui mine sourdement la société moderne ? Toi seul, ô Jésus, lys sans tache, toi seul pourras, par ta grâce, opposer une barrière à ces maux; toi seul nous sauveras en mettant dans nos cœurs un grand amour pour la sainte vertu de pureté, et en nous inspirant une fidélité inébranlable à tes divins commandements. Oui, c'est seulement par un retour sincère à la loi du Divin Rédempteur, aux enseignements de son Evangile, que la société sera purifiée des immondes souillures qui la dégradent et la mènent à la ruine. Le Sauveur de nos âmes, qui est la sainteté par essence, pourra seul nous soutenir contre les assauts de la chair, et faire fleurir dans nos cœurs la fleur de l'innocence. " Vous avez entendu, s'écrie-t-il lui-même, qu'il a été dit aux anciens : Tu ne commettras point d'adultère. Mais moi je vous dis : Quiconque regarde une femme pour la convoiter, a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur (1)." " Fuyez la fornication." (2). " Que parmi vous on n'entende pas même parler ni de fornication, ni d'aucune autre impudicité " (3). " Souvenez-vous que celui qui sème dans sa chair, ne recueillera que la mort et la corruption (4)." Après les exhortations viennent les menaces : " Si vous vivez selon les désirs de la chair, vous mourrez de la mort éternelle (5). " Ni les fornicateurs, ni les adultères, ni ceux qui s'abandonnent au péché de mollesse, ne posséderont le royaume de Dieu (6)."

Oh ! que Dieu détourne de nos têtes ces redoutables châtiments ! Qu'il daigne, dans sa miséricorde infinie, nous délivrer de ce vice honteux qui abaisse l'homme et le rend malheureux ! Qu'il

(1) Matth. V, 28.

(2) I Cor. VI, 18.

(3) Eph. V, 3.

(4) Gal. VI, 8.

(5) Rom. VIII, 13.

(6) I Cor. VI, 10.

mette enfin dans nos cœurs un amour profond, sincère pour l'angélique vertu !

***

La seconde source de la corruption humaine est la *concupiscence des yeux.* Pour comprendre combien cette passion est misérable et dangereuse, il suffit de jeter un coup d'œil rapide sur son caractère propre et sur les maux qu'elle engendre de nos jours. Aujourd'hui, un extérieur qui n'a en soi rien que de bien ordinaire, suffit parfois aux yeux des mondains pour qu'on soit proclamé grand homme. Porter un habit à la coupe élégante, se donner des manières distinguées, faire sonner bien haut un titre emprunté, suivre la mode, trancher un peu du sceptique et de l'incrédule, en un mot plaire à l'œil,—c'est tout ce qu'il faut pour que le pygmée prenne des proportions de géant, aux applaudissements joyeux de la populace, qui n'a cure de voir la probité, les bonnes mœurs, l'honnêteté publique et privée, et les autres vertus qui font l'homme et le citoyen, s'en aller à la dérive. Oui, une tournure affectée, sous laquelle se cache l'insuffisance et le vide, une forme ridicule qui se pavane et s'exhibe sans scrupule et sans honte, voilà tout le mérite de certains hommes à la mode qui travaillent à corrompre les mœurs publiques et privées.

Cette folle tendance à paraître riche bien qu'on soit criblé de dettes, savant bien qu'on soit ignorant, à se faire passer pour philanthrope pendant qu'on laisse l'indigent aux prises avec la misère, enfin à poser en patriote pendant qu'on se laisse aller au déshonneur et à la dissipation,—cette tendance, dis-je, est devenue de nos jours une véritable manie. Elle a tellement bouleversé les esprits et les cœurs, que pour la satisfaire l'homme ne reculera pas devant les actions les plus viles et les forfaits les plus exécrables. Telle qu'une maladie contagieuse, elle s'est même frayé un chemin jusqu'à ceux qui avaient mérité le nom de grands et dont la renommée était répandue au loin. Ces violateurs de tout droit individuel et social, abusant de leur autorité, s'enrichissent tranquillement du bien d'autrui qui leur sert à entretenir leur luxe extravagant ; puis, avec une effronterie sans égale, ils ne craignent pas de se faire appeler des hommes de bien, des patriotes probes et honnêtes. Ils ont à leur service une presse vénale qui, hélas! oublie trop souvent sa noble mission, et sème dans le peuple le déshonneur et l'immoralité, en prenant ainsi la défense de ces hommes corrompus et corrupteurs. "Cela ne suffit pas pourtant, dit un écrivain, pour faire croire au peuple que, prendre le bien d'autrui contre la volonté du propriétaire, n'est pas commettre un vol. Et puis, ces mêmes hommes oseront faire des lois pour défendre de voler et pour châtier les vols les plus insignifiants ! Ils mériteraient de s'entendre jeter à la face, par quel-

qu'un de ces voleurs d'occasion qu'ils condamnent ainsi, ces paroles que répondit le pirate Dionide à Alexandre qui lui reprochait avec amertume toutes ses déprédations : 'J'ai, dit-il hardiment, la même raison d'infester la mer, que toi, Alexandre, d'infester la terre, le désir de m'enrichir. Seulement, parce que toi tu le fais avec de grandes ressources et une nombreuse armée, on t'appelle un grand général, et parce que je le fais avec ma petite barque, on m'appelle un écumeur de mer. Si par hasard Alexandre eût été arrêté seul, comme cela m'arrive à moi, on l'aurait traité de voleur ; et si j'avais avec moi l'armée que tu commandes, on m'appellerait un grand général. Je suis, je l'avoue, un voleur, mais il est évident que tu l'es bien plus que moi. C'est la nécessité de vivre qui me pousse à la rapine, mais c'est l'orgueil et la cupidité qui te rendent insatiable.' Il est bien rare que les Dionides de notre temps puissent ainsi faire entendre la vérité à ces tout-puissants et orgueilleux spoliateurs, car autour de ces derniers on ne rencontre d'ordinaire que des flatteurs empressés qui sont les complices de ces brigandages de haute marque et reçoivent leur part des riches dépouilles. Cependant, ils ne sont pas pour cela complètement à l'abri du châtiment ; et nuit et jour, ce bien mal acquis semble emprunter une voix pour leur reprocher leur injustice (1)."

Ce sont là de bien dures paroles contre les grands qui, pour satisfaire leurs ambitions, gaspillent les deniers publics ; mais plus dures encore sont les récriminations qui se lisent tous les jours dans la plupart de nos feuilles publiques, qu'on entend dans toutes les réunions et les assemblées et jusque dans l'enceinte de nos parlements. Ces plaintes et ces protestations publiques contre les actes de pareils criminels prouvent évidemment que le sens moral n'est pas encore totalement éteint chez nous. Néanmoins, elles montrent la triste maladie qui nous ronge le cœur ; elles nous révèlent un déplorable état de choses ; et si nous ne nous hâtons d'appliquer sans pitié le fer rouge sur cette plaie gangréneuse, nous avons tout à craindre pour la sécurité publique et privée. Plus le scandale vient de haut, plus il se répand facilement et trouve des imitateurs parmi la foule.

Ces tristes exemples de corruption, qui nous viennent de ceux à qui leur dignité et leurs fonctions commanderaient d'être des modèles d'honnêteté et de vertu, sont sans aucun doute la source empoisonnée d'où découle ce déluge de maux sur la nation tout entière.

On cria bien haut à *l'égalité*, sans s'occuper d'établir cette fraternité nouvelle sur les bases de la vertu ; et le pauvre peuple, charmé en entendant cette parole magique, porta ses re-

(1) Da Chitign. "Jésus-Christ et le Monde."

gards plus haut que sa condition, et profitant du droit nouveau, s'appliqua à imiter les grands pour devenir leur égal. On vit alors le luxe, le faste, la mode envahir rapidement toutes les classes de la société. On mit totalement de côté les salutaires enseignements du Sauveur qui a réservé ses bénédictions aux pauvres, à ceux qui souffrent, à ceux qui sont doux et humbles de cœur et d'esprit, et l'on put voir un soudain et dangereux revirement s'opérer dans l'ordre social. Et maintenant, c'est à peine si vous pourrez trouver quelque distinction entre les différentes classes de citoyens, spécialement dans les grandes villes. Avec un empressement fiévreux chacun cherche à paraître plus qu'il n'est en réalité, ce qui fait que chacun s'écarte graduellement de sa condition normale. Le prince voit la magnificence de ses palais éclipsée par les splendeurs dont s'entoure la noblesse ; l'artisan imite le bourgeois dans le luxe des habits et les commodités de la vie, le paysan à son tour suit l'artisan, et bientôt ce n'est qu'à contre-cœur qu'il reprend ses instruments de labeur. Comment s'étonner, après tout cela, que la misère augmente et que les crimes se multiplient ?

Cette tendance mauvaise au luxe et aux vanités mondaines a atteint les limites extrêmes du ridicule, surtout chez les femmes qui, selon la parole de saint Paul, devraient faire paraître, jusque dans la simplicité de leur extérieur, leur pudeur et leur modestie. Qui peut maintenant distinguer l'ouvrière qui gagne péniblement sa vie de la femme riche, la femme de la campagne de celle de la ville ? Mais, ce qui est pire, c'est que ce luxe extravagant est trop souvent, hélas ! l'écueil contre lequel vient se briser l'innocence, le véritable et unique ornement de la femme. Cherchez parmi ces mondaines la chaste vestale, la noble matrone romaine, cherchez surtout la douce et pudique jeune fille de l'Evangile, vous ne la trouverez pas. Sage économie, honnêteté, dignité de l'âme, tout est absorbé, dévoré par ce faste malencontreux, lequel, sous des dehors brillants, cache souvent une vie peu honorable, sinon totalement dissolue. Immense folie que tout cela ! Croit-on par hasard que les perles, l'or, les pierres précieuses, rendront la femme pieuse et bonne ? Va-t-on préférer ces vains ornements à la douceur, à la modestie, à la pudeur, et à toutes les autres vertus qui chez elle réjouissent et gagnent les cœurs ?

Cette manie prend des proportions invraisemblables quand on considère que dans notre Italie certains personnages, ne trouvant pas dans l'industrie nationale de quoi satisfaire leur goût pour le luxe, tournent leurs regards vers des pays étrangers. Et voyez ici la contradiction du cœur humain ! On proclame bien haut l'honneur national, l'esprit patriotique, l'amour de son pays, et au même instant, comme le remarque un judicieux auteur,

"on ne craint pas de s'avilir, au point d'adopter les ridicules opinions de quelques détraqués devant lesquels on abdique sa raison et sa volonté. On ne saurait souffrir le joug suave de la religion, et l'on accepte sans murmurer la loi tyrannique de se vêtir, de manger, de marcher, de parler, de paraître comme l'a décidé le caprice de quelques écervelés. On tolère avec peine les ordres des supérieurs légitimes chargés de veiller sur l'ordre social, et l'on courbe lâchement le front sous l'empire despotique d'un étranger, bien plus, d'un être imaginaire et fantastique aux exigences duquel on sacrifie honneur, conscience, santé, et tout ce qu'on a de plus précieux et de plus cher. On crie à pleine bouche qu'on n'a pas les moyens de s'acquitter de ses devoirs de sujet et de citoyen, et de bon gré l'on dépense son argent en nouveaux habillements et nouveaux costumes, non pas que la nécessité le demande, mais simplement parce qu'un roi de la mode d'au delà des monts l'a ainsi réglé" (1). Peut-on, dites-moi, rencontrer folie plus grande ? Est-il possible que simplement pour ne pas renoncer à un point ridicule de la mode, pour le sot orgueil de paraître, on foule aux pieds, non seulement les lois sacrées de la modestie chrétienne, mais encore ces sentiments d'amour-propre qui devraient nous pousser à maintenir à tout prix notre dignité nationale, et à dépenser notre argent au profit de nos propres industries ? Etranges excès auxquels nous conduit cet amour du luxe et des pompes mondaines !

Elle dépasse même ces limites, la vanité des personnes dont l'unique ambition est de provoquer l'admiration des autres. Par un manque absolu de jugement, on va jusqu'à s'attribuer des qualités qu'on n'a pas, et faire un étalage pompeux de titres et de dignités dont on ne fut jamais digne. De quoi prétendez-vous vous glorifier ? Vous vanterez-vous d'une naissance illustre ? Montrerez-vous parmi vos ancêtres une longue suite de héros ? Parlerez-vous avec fierté du sang noble qui coule dans vos veines? Mais, qu'est-ce donc que tout cela, puisque la gloire n'est pas quelque chose d'héréditaire comme la richesse, et ne s'obtient qu'au prix d'actions éclatantes ? Or, où est ton mérite, à toi qui prétends au nom de grand et te proclames avec tant de fierté supérieur aux autres ? Regarde autour de toi, et compte, si tu le peux, tous ceux qui te dépassent par le talent ou par la vertu, quoiqu'ils ne possèdent pas ces titres sonores et ces riches blasons dont ton orgueil se nourrit. Regarde, et vois combien peu est ce que tu connais, en comparaison de ce que tu ignores. Cette pensée faisait dire à un des principaux sages de la Grèce : *Tout ce que je sais c'est que je ne sais rien.* Pourquoi donc vous laisser emporter par l'orgueil, hommes vains et sans vertu ? Ce luxe dans

(1) L'éducat. chrétien.

les vêtements qui ruine les familles et condamne le pauvre au dénûment, cette ridicule ambition de paraître plus que vous n'êtes en réalité, tous les ornements, tout le faste dont vous pourrez vous entourer ne sauraient prolonger d'une heure votre courte existence. Déjà les années s'accumulent sur votre tête, vos cheveux blanchissent au souffle de la vieillesse, les rides sillonnent votre visage, autant de signes avant-coureurs de la fin. Ne voyez-vous pas la tombe entr'ouverte sous vos pas et attendant sa victime ?

Il est une autre classe de personnes dont les prétentions exagérées méritent d'arrêter notre attention. Ce sont celles qui, parvenues à des charges importantes, se laissent aller à la vaine gloire, oubliant que la position qu'elles occupent, quelque élevée qu'elle soit, n'est pas une preuve certaine de mérite. Au contraire, les charges de l'Etat tirent leur gloire et leur lustre du talent et de la vertu de leurs titulaires, et rien n'est plus déshonorant que de voir à un emploi élevé correspondre un mérite inférieur.

Nous lisons dans l'Ecriture que le roi Nabuchodonosor vit en songe un grand arbre dont la cime atteignait le ciel et dont les rameaux couvraient toute la terre de leur ombre. Il paraissait superbe, puissant, majestueux, immense. Mais voici que, au moment où le roi contemplait avec admiration ce prodige, une voix se fit entendre du ciel : " Abattez cet arbre, coupez ses branches, et qu'il soit dépouillé de ses feuilles " (1). Et l'arbre tomba, et ses débris furent dispersés. Ainsi en arrive-t-il de ceux qui, dénués de mérite, se sont, par l'intrigue ou d'autres moyens inavouables, frayé un chemin aux honneurs et qui, parvenus au sommet, se croient invulnérables. Insensés ! L'ambition les a aveuglés. Mais prêtez l'oreille... N'entendez-vous pas le bruit sinistre de leur chute effroyable ? Ils sont tombés, en attendant que la mort vienne à son tour les coucher dans la poussière. Les mérites tant vantés, les droits prétendus dont ils se prévalaient, les triomphes imaginaires, la foule insensée de leurs adulateurs, tout cela est disparu. Malgré les intrigues, les mensonges et les ruses, la vérité a fini par se faire jour. La lumière a dissipé les ténèbres, et l'homme superbe qui pendant de longues années avait usurpé une gloire qui ne lui appartenait pas, apparait enfin dans la nudité de son isolement, marqué au front des stigmates du déshonneur et du vice. Quel sublime spectacle que celui de la Providence divine veillant sur la vertu et finissant toujours par confondre l'injustice ! Ces chutes retentissantes, si nombreuses à notre époque, semblent avoir été annoncées par le saint homme Job quand il dit : " Ce que je sais, c'est que depuis le commencement, depuis

(1) Dan. iv, 20.

le jour où l'homme a été placé sur la terre, la gloire des impies a été de courte durée et la joie de l'hypocrite n'a été que d'un instant " (1).

Vous le voyez donc, fils bien-aimés, la concupiscence des yeux, contre laquelle l'apôtre saint Jean nous met si fortement en garde, a pénétré dans toutes les classes de la société et consume lentement la nation tout entière. Nous sommes, selon le mot de l'Ecclésiastique, "comme celui qui embrasse l'ombre et qui poursuit le vent " (2). Plus de sentiment de notre dignité, plus de sérieux dans notre vie; nous marchons à tâtons, comme un homme pris de folie. Souvent même nous sentons souffler autour de nous comme un vent de délire, avant-coureur d'épouvantables catastrophes Lorsqu'une nation a vu régner dans son sein la corruption morale et religieuse sous toutes ses tormes, il ne lui reste plus que la dégradation et la honte en partage, et elle ne peut être purifiée que dans le sang.

Mais, vive Dieu ! L'espérance n'est pas encore morte dans nos cœurs Ces torrents de sang, qui rappellent à la mémoire les épisodes les plus tristes et les plus lugubres de la ruine d'une nation voisine, nous seront épargnés, si nous voulons sincèrement revenir aux enseignments de Celui qui a dit : "*Bienheureux les pauvres en esprit*, c'est-à-dire, d'après saint Augustin, ceux qui craignent Dieu et ne se laissent pas gagner par l'orgueil, *parce que le royaume des cieux leur appartient* " (3). Oh! daigne le Divin Rédempteur, dont la vie tout entière est comme une leçon ininterrompue de sainteté, mettre dans nos âmes une aversion profonde pour le luxe et les vanités de ce monde ! Au lieu de dissiper notre superflu en de coupables excès, dépensons le pour les pauvres qui n'ont en partage que l'isolement, la faim, le découragement et les larmes. Plutôt que de gaspiller inutilement ces biens que Dieu, dans son infinie bonté, nous a donnés, tendons généreusement la main à tant de familles malheureuses privées de tout moyen de subsistance, mais qui n'osent solliciter en public l'obole du mendiant ; nous rendrons ainsi la joie aux cœurs endoloris, et nous irons soulager la misère qui n'ose se faire connaître. Quelle satisfaction nous éprouverons de savoir que nous avons essuyé une larme, adouci une souffrance, calmé l'angoisse d'un coeur déchiré, et de pouvoir nous dire : " C'est moi qui ai sauvé l'honneur de cette jeune personne, c'est moi qui fais vivre ce malheureux. "

***

Il ya une troisième source dont les eaux pestilentielles empoisonnent la société actuelle. Le disciple bien-aimé l'appelle

---

(1) Job. XX 4.5.

(2) Eccl. XXXIV 2.

(3) Math. v. 3.

l'orgueil de la vie, orgueil qui consiste dans un appétit désordonné qui nous pousse sans cesse à nous mettre au dessus des autres. Il est cause que l'homme oublie son origine, sa nature, sa fin dernière et les moyens d'y arriver, ses devoirs envers Dieu, envers lui-même et envers ses semblables. C'est lui qui, d'après la parole du plus grand des philosophes, porte l'homme à la présomption, à la jactance, à l'hypocrisie, à l'avarice, à la colère et aux autres vices de même nature (1).

Ce péché de l'orgueil, si funeste à la société humaine, eut pour premier théâtre le ciel, et le châtiment effroyable que Dieu infligea à l'ange rebelle en le précipitant au fond des abîmes, suffit pour montrer quelle en est la malice. C'est de cette chute fatale que parle le Prophète avec les accents d'une profonde douleur : "Comment es-tu tombé du ciel, ô Lucifer, toi qui égalais en splendeur l'étoile du matin?" Il croyait, dans sa folle ambition, se rendre égal à Dieu. "Je monterai au ciel, dit-il dans son coeur, j'élèverai mon trône au-dessus des étoiles, j'irai m'asseoir sur la montagne du Testament.... Je prendrai mon vol au-delà des nuages, et je serai semblable au Très-Haut." Insensé! Son orgueil le précipita des hauteurs du ciel jusqu'au plus prefond des enfers. *Verumtamen ad infernum detraheris in profundum laci*" (2).

Mais, ce n'est pas seulement parmi les anges que l'orgueil a fait des victimes; ses funestes résultats se sont fait sentir aussi sur la terre. Considérez nos premiers parents. Placés par Dieu dans un jardin de délices, sur une terre qui d'elle-même leur prodigue ses trésors, doucement récréés par les chants des oiseaux, respirant avec volupté le parfum des fleurs, entourés des hommages de toute la nature, ils coulent tranquillement leurs jours au sein d'une complète félicité. Mais voici que, séduits par l'ambition de devenir semblables à Dieu, ils se révoltent contre leur Créateur. Leur châtiment est terrible. Condamnés à vivre errants sur la terre, qui désormais ne produira pour eux que des ronces et des épines, ils ne laissent pour héritage à leur postérité, que la douleur, les tristesses et la mort (3).

Ce vice funeste de l'orgueil envahit tellement la famille humaine, que presque tous les hommes en sont atteints. On les voit bientôt parvenus à un tel degré de démence qu'ils tentent d'escalader le ciel (4). Mais, Dieu qui humilie les superbes (5) et punit

(1) S. Thomas I. II.

(2) Isaïe XIV 12-13-14-15.

(3) Gen. I. II. III.

(4) Gen. xi.

(5) Ps. xvii, 27.

les insolents (1), confond leurs langues, de telle sorte qu'ils ne peuvent plus se comprendre. Cependant, l'homme ne se soumet pas encore, et les châtiments de plus en plus sévères n'abattent pas son orgueil. Voici, en effet, Pharaon qui ose s'élever contre Dieu : " Je ne connais pas votre Dieu et je ne laisserai pas partir Israël (2)," dit-il, et Pharaon est englouti dans les flots de la mer. David lui aussi se laisse aller à l'orgueil en se voyant le chef d'un grand peuple, et il perd la grâce de Dieu (3). Balthasar, fils de Nabuchodonosor et roi de Babylone, prétend s'élever au-dessus des dieux eux-mêmes, et il tombe percé par le glaive (4). Nicanor est vaincu dans la guerre contre Juda (5). Nabuchodonosor est réduit à l'état de bête sauvage (6). Antiochus est rongé des vers (7). On voit par là, d'un côté comment l'orgueil a dominé dans le monde dès son origine, de l'autre combien ce péché déplait à Dieu, qui déploie contre lui ses plus redoutables vengeances. "Sa main, dit le Psalmiste (8), s'appesantit sur l'orgueilleux et le terrasse comme un blessé," afin qu'il ne puisse plus relever son front superbe.

Si à tous les exemples tirés des Livres Saints nous ajoutons ceux que nous fournit l'Histoire profane, nous verrons facilement comment,de tous les vices, l'orgueil est peut-être celui qui dégrade l'homme le plus profondément, celui qui le rend le plus odieux au ciel et le plus dangereux pour la société. Nous lisons que Dioclétien, enflé de sa victoire sur les Perses, voulut se faire adorer comme le frère du soleil et de la lune, et comment Dieu le condamna à être dévoré tout vivant par les vers. Alexandre le Grand, pris de la même folie, voulut se faire appeler fils de Jupiter ; mais, percé d'une flèche et regardant le sang qui s'échappait de sa blessure, il avoua sa démence en ces termes : " C'est bien à tort que vous m'appelez immortel, cette blessure et le sang qui s'en échappe me font voir que je suis, comme le reste des hommes, sujet à la mort (9). Domitien, qui usurpa le nom de Dieu et ne permit pas que ses statues qu'on élevait au Capitole fûssent d'un autre métal que l'or et l'argent, fut précipité du haut de son trône dans la poussière, comme le plus vil des esclaves (10). L'orgueil coûta

(1) Isaïe, xiii, 11.
(2) Exod. v. 2.
(3) II Reg.
(4) Dan. V.
(5) II Macc. viii.
(6) Dan. iv.
(7) II Macc. ix.
(8) Ps. 88 v. 11.
(9) Plut. l. iv, De reb. Alex.
(10) Lang. in Pol.

la vie à Caligula lorsqu'il avait trente ans à peine. César, arrivé à l'apogée de sa gloire, tomba sous le poignard de Brutus.

Cet immense orgueil qui dominait dans le paganisme n'a pas de quoi nous étonner. La philosophie païenne ne pouvait donner à l'humilité, l'unique antidote de cette passion redoutable, la place d'honneur qui lui revient parmi les autres vertus. De là ce spectacle, sans cesse renouvelé, d'un orgueil toujours inassouvi. Mais, que dire, hélas! des chrétiens éclairés par la lumière de l'Evangile, et qui néanmoins dépassent sur ce point les païens eux-mêmes? Jésus-Christ notre Maître et Rédempteur voulut naître pauvre, dans une grotte obscure, inconnu des hommes, pour apporter un remède au luxe, au faste, à la vaine gloire, à l'orgueil en un mot, qui avait corrompu, dégradé, avili l'ancien monde. Il le voulut ainsi pour que sa vie devint le modèle de la nôtre, et que son humilité nous servît de guide. Avant sa venue parmi nous, l'orgueil et l'ambition dominaient partout ; le faible, devenu victime de l'égoïsme du plus fort, servait comme d'escabeau à son rival qui le foulait aux pieds. Comme un vil animal, il était enchaîné au char de son vainqueur. La femme, abaissée, dégradée, était devenue un simple instrument des honteuses débauches de son maître cruel. Jésus-Christ paraît, et un nouvel horizon plein de douces espérances se lève aux regards étonnés de l'humanité dégénérée. De la crèche de Bethléem une parole se fait entendre, ignorée jusque là du monde païen plongé dans l'égoïsme : *Charité.* Cette parole fait ressouvenir l'homme de sa dignité, et le superbe l'écoute avec étonnement, car elle dit : "Je tirerai le pauvre de la poussière et l'indigent du fumier, pour le faire asseoir entre les princes, et lui donner un trône de gloire (1)."

Cette nouvelle doctrine d'amour, qui devait faire de tous les hommes autant de membres d'une même famille, unis entr'eux par les liens sacrés de la charité chrétienne, plus forts que tous les liens du sang, ne pouvait plaire à un monde esclave de l'orgueil. et qui croit indigne de l'homme de rechercher la dernière place, de secourir les autres dans leurs nécessités, de devenir par humilité semblable aux petits enfants. L'excellence de ces enseignements de Jésus-Christ parait une folie au monde. "Le monde, observe un sage écrivain, veut que ses partisans apprennent de bonne heure l'art de bien paraître, de triompher de l'envie, d'écraser enfin ceux qui voudraient s'opposer à la satisfaction de leurs désirs. Il leur apprend à se faire passer pour braves sans avoir le moindre courage, pour savants sans posséder la moindre connaissance, pour bons et honnêtes sans avoir même l'ombre de la vertu, pour pères de la patrie après qu'on l'a trahie et vendue. Aux favorisés de la fortune il conseille de se distinguer par l'eclat et la

(1) I Reg. II, 8.

richesses des vêtements, le nombre des serviteurs, la magnificence des édifices. Aux personnes de basse condition il insinue que chacun dans le rang qu'il occupe, fût-il berger, laboureur, pêcheur, ou eût-il quelqu'autre profession aussi obscure, doit faire tous ses efforts pour paraître plus que les autres. Il faut que chacun travaille à acquérir une réputation qui puisse éclipser celle de son voisin. Et si les qualités et le mérite font défaut pour en arriver là, le monde trouve bon qu'on se serve de quelqu'un de ces moyens, qui sont toujours à la portée de l'homme qui ne craint pas les reproches d'une conscience coupable (1)."

Ces maximes perverses entretiennent l'orgueil dans le monde et produisent des effets tels dans le cœur des hommes, qu'elles les rendent capables des plus noirs attentats. C'est sous leur funeste influence qu'on vit le genre humain déclarer une guerre sans merci au Divin Rédempteur lui-même qui, pour guérir nos infirmités et nous rendre la félicité perdue, s'était abaissé jusqu'à prendre un corps mortel comme le nôtre. C'est pour cela qu'il eut à souffrir la tyrannie d Hérode, les moqueries et les insultes des Scribes et des Pharisiens, la trahison, les chaînes et la mort même. Et cette cruelle persécution qui conduisit au gibet le plus juste, le plus innocent, le plus saint de tous les hommes, l'Homme-Dieu en un mot, ne diminua pas de violence avec le cours des années, mais au contraire elle redoubla d'intensité pour effacer de la surface de la terre tout vestige du règne de Jésus-Christ. L'orgueil humain ne voulut pas s'avouer vaincu; aussi les calomnies, les persécutions, la prison et la mort furent employées contre les humbles disciples du Fils de Dieu. Oh ! qui dira jamais les horribles guerres que la malice humaine déchaîna contre l'Eglise de Jésus-Christ ? Qui pourra énumérer les cruautés des princes et des rois, les sophismes des schismatiques, les fausses accusations et les assertions mensongères des hérétiques contre elle ? Sa vie, depuis bientôt dix-neuf siècles, n'a été qu'un combat continuel. Et, bien qu'elle soit toujours sortie de la lutte le front ceint d'une nouvelle auréole, la malice humaine, tant de fois vaincue et couverte de honte, n'a pas encore rendu les armes.

Si l'orgueil a osé s'attaquer au Fils de Dieu lui-même et à son Eglise qu'il a établie sur la terre et à qui il a promis jusqu'à la fin l'appui de son bras tout-puissant, il ne faut pas s'étonner de le voir causer parmi les hommes tant de basses intrigues, tant de rapines honteuses, tant d'injustices criantes. On vante les triomphes de Louis XIV, de Cromwell, de Pierre le Grand et de leurs semblables ; mais, s'ils n'eussent été entraînés par une ambition démesurée, que d'horribles ravages, que de malheurs irréparables eussent été épargnés à la pauvre humanité ! Toutefois, le

(1) Da Chit. op. cit.

Dieu qui abaisse les superbes et élève les humbles (1), plus d'une fois à notre époque, aussi bien qu'aux temps passés, a voulu nous montrer par de terribles exemples la vanité des grandeurs humaines. On l'a vu précipiter soudain dans la poussière ceux-là même qui croyaient avoir atteint l'apogée de la gloire et pensaient avoir pour toujours affermi leur domination. Voyez cet homme étonnant qui parut à la fin du siècle dernier. Sa renommée dépassa bientôt celle d'Alexandre, d'Annibal et de César. Il monta si haut qu'il vit à ses pieds les plus puissants monarques de l'Europe et disposa à son gré des sceptres et des royaumes. Dominant tout de sa majesté et de son génie, doué d'une force, d'une énergie, d'un courage à toute épreuve, il semblait devoir être immortel. Mais, ô caducité des grandeurs de ce monde! je cherche du regard cet homme extraordinaire, pour m'extasier encore dans la contemplation de sa gloire, et je ne le vois plus.... Napoléon, toi qui d'un signe faisais trembler les nations, qui commandais à des millions d'êtres humains, toi qui d'un mot pouvais embraser le monde, où donc es-tu? Regardez! solitaire, abandonné de tous, plongé dans une douleur farouche, il est enchaîné sur un rocher sauvage, au sein d'une île perdue dans l'immensité de l'océan. Gardez-vous de troubler sa profonde méditation. Il pense aux jours d'autrefois; sa tristesse sombre, la pâleur de son visage, les battements précipités de son coeur, disent bien haut la vérité de ces paroles solennelles de la Sagesse Divine: "Si l'homme élève son orgueil jusqu'au ciel, et que sa tête touche les nues, il périra à la fin comme un fumier, et ceux qui l'avaient vu diront: Où est-il?" (2) Si une ambition immodérée n'avait pas entraîné cet homme à des entreprises au-dessus de ses forces et à des conquêtes injustes, quel bien la société n'était elle pas en droit d'attendre d'un si beau génie?

Mais ces coups formidables de la justice divine précipitant des sommets du pouvoir les monarques eux-mêmes, n'ont pu terrasser l'orgueil humain. Née dans le cœur de nos premiers parents au séjour de l'Eden, cette passion monstrueuse a infecté toute leur postérité, accumulant partout des ruines. De nos jours plus que jamais elle est allée jusqu'à la démence, faisant méconnaître et fouler aux pieds les devoirs les plus sacrés de l'obéissance et du respect. Et en vérité, où trouve-t-on maintenant chez nous l'honneur dû aux parents, la soumission respectueuse à l'autorité légitime, la fidélité à observer les lois gardiennes de la famille et de la société? Hélas! à la vue de certains faits presque quotidiens, on croirait que la présente génération a vidé jusqu'à la lie la coupe de l'orgueil, de ce même orgueil qui fit tomber Lucifer. Mais le

(1) Luc I 52.
(2) Job. xx, 6.

mal ne s'arrête pas là, ce n'est pas seulement l'individu qui est atteint, le système social lui-même est comme gangrené. "Nous ne sommes pas satisfaits de mener la vie qui convient à notre condition, nous voulons vivre d'une vie imaginaire dans l'esprit des autres, et c'est pour cela que nous faisons tous nos efforts pour paraître. Nous nous fatiguons sans cesse à embellir et à conserver cette vie imaginaire, et nous négligeons la vie véritable" (1). N'est-ce pas là ce qui arrive réellement? N'est-ce pas à cette ridicule ambition de paraître qu'il faut attribuer le gaspillage honteux des deniers publics? N'est-ce pas également cette opinion exagérée de nous-mêmes qui, nous fermant les yeux sur l'insuffisance de nos moyens, nous a lancés dans les entreprises téméraires dont l'issue a jeté le deuil dans nos familles et fait de notre chère patrie la risée des autres nations? On a voulu imiter le vol d'Icare; mais comme lui on n'avait que des ailes de cire, et terrible a été la chute. On avait élevé une statue aux proportions colossales; mais, si la tête était d'or, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, les jambes de fer, les pieds étaient d'argile, et au premier choc la statue a été mise en pièces (2). En un mot, nous avons manqué de cette prudence qui est la fille de l'humilité, et notre orgueil a été la vraie cause de nos malheurs.

Hélas! que sont devenus le sérieux, la clairvoyance, le calme prudent de nos ancêtres, et le grand sens moral qui est la base d'un bon gouvernement? L'ambition et l'orgueil ont détruit en nous les germes féconds qui font les nations grandes et fortes, et à l'heure qu'il est, nous languissons misérablement dans une incertitude continuelle, tristement déchus, sans cesse tourmentés par une agitation d'esprit qui nous conduit à notre perte. Et, si vous me demandez où est la source première de tous ces maux, je vous réponds qu'elle est tout entière dans le défi qu'on a osé jeter à Dieu, en s'éloignant de lui. On a voulu le bannir de nos institutions. On a mis de côté ses divins préceptes qui furent toujours la règle des bonnes mœurs, la force des nations, la base de la société, la gloire des peuples, et nous sommes tombés accablés sous les coups de la justice céleste. Infortunés que nous sommes! Au mépris des exemples que nous ont laissés nos illustres aïeux, et avec eux toutes les nations civilisées qui ont jamais paru sur la terre; oubliant les enseignements des philosophes et des législateurs païens eux-mêmes, comme Minos, Xénophon, Platon, Numa, Cicéron et tant d'autres, nous avons cru rendre la patrie glorieuse en la rendant incroyante par le moyen d'une éducation sans Dieu. Au lieu de cela, ces écoles nous ont donné de prétendus philosophes, des politiciens sans principes, des écrivains licencieux, des

(1) Pascal. Pensées.
(2) Dan. II 31-35.

athées, des anarchistes, des hommes enfin qui, après avoir renié toute obéissance à Dieu, veulent également en finir avec toute autorité humaine. Pour de tels hommes, le devoir de l'obéissance est une tyrannie, l'ordre un désordre, les lois une contrainte barbare ; la propriété, ils l'appellent le vol ; au vice ils donnent le nom de vertu ; le pillage, le fer et le feu leur paraissent des moyens justes et honnêtes.

L'orgueil, qui attira sur la tête des anges rebelles les foudres du ciel, ouvrit les portes de l'exil à nos premiers parents et fit de la terre un séjour de gémissements et de larmes, continue donc à exercer ses ravages au milieu de nous. " L'ambition est la source de tous les maux, " a dit un écrivain d'autretois (1). La plus grande partie de nos malheurs et de nos défaillances ont leur cause dans ce vice que saint Bernard a justement appelé une peste cachée, l'artisan de tous les mensonges, le levain de tous les crimes, la rouille de la vertu, le ver rongeur de la sainteté, l'aveuglement du cœur, la source empoisonnée de cette vaine gloire qui, au dire de saint Thomas, rend l'homme désobéissant, présomptueux, hypocrite, querelleur, obstiné, partisan de la discorde, amateur inconsidéré de la nouveauté (2).

Or comment triompher de tous ces maux ? comment enchaîner cette bête féroce si dangereuse pour l'individu et la société ? Il n'y a pas de meilleur moyen que la vertu opposée à l'orgueil, *l'humilité.*

Cette vertu sublime enseignée aux hommes par le Divin Sauveur, modère et arrête dans notre âme le désir d'entreprendre des choses au-dessus de nos forces, et dispose l'homme à recevoir l'action de la grâce qui comporte avec elle le don de toutes les vertus (3). C'est donc avec raison que l'humilité est nommée par saint Augustin la " vie de la vérité " (4). En effet, elle préserve l'homme de la fausse opinion de lui-même, et lui fait dire : Qui suis-je donc, pour prétendre m'élever au-dessus des autres ! Hélas ! si je jette les yeux sur moi-même, j'aperçois d'épais nuages qui obscurcissent mon esprit, des inclinations mauvaises qui entraînent ma volonté, je vois des fautes sans nombre dans lesquelles je tombe tous les jours, des infirmités qui consument mon corps et me conduisent rapidement à la tombe. . . Oh ! qu'elles sont effroyables ma misère et ma pauvreté ! Dieu seul est vraiment grand; à lui seul honneur et gloire. Ainsi, l'homme sage, reconnaissant son néant, rend hommage à la vérité et se dispose à

(1) Thucydide l., I.

(2) 2. 2. q. 132 a., 5.

(3) 2. 2. q. 161 a. 4.

(4) Ep. 56.

recevoir la grâce qui justifie et nous élève à la véritable intelligence des choses. C'est pourquoi, le Psalmiste chantait : " Le Seigneur conduira les hommes dociles dans la justice, il enseignera ses voies à ceux qui sont doux " (1).

Mais ici, j'entends certains esprits forts m'interrompre et me dire : " L'humilité rapetisse l'âme et rend l'homme incapable de grandes choses. Pour voir combien ces affirmations sont dénuées de sens, il suffit de jeter un regard sur l'humilité telle qu'elle nous a été enseignée par Jésus-Christ. Le Divin Rédempteur, en nous donnant le précepte de l'humilité , a voulu nous mettre en garde contre les dangers de l'orgueil, mais non pas faire de nous des pusillanimes. Que dis-je? ses sublimes enseignements, en élevant l'esprit à des motifs surnaturels, portent au contraire ses disciples à entreprendre courageusement les choses les plus audacieuses et les plus difficiles. Et de fait, s'il ya dans l'histoire du monde une œuvre imposante et hardie, c'est bien,certes,la victoire sur le paganisme établi depuis des siècles, défendu par les enseignements de tant d'illustres philosophes et de savants fameux, protégé par une superstition profonde et presque universelle, soutenu par les empereurs tout-puissants. Cependant, à qui l'Homme-Dieu confia-t-il cette œuvre sublime, prodigieuse, devant laquelle les plus audacieuses entreprises humaines ne sont rien? A ses apôtres. Et ces humbles pêcheurs, dont la vie s'était jusque là écoulée dans l'obscurité, dans les plaines de la Galilée, se lèvent et partent. Confiants seulement dans le secours d'en haut, ils abattent en peu de temps le redoutable colosse de l'idolâtrie, et sur ses ruines plantent la croix, emblème auguste de l'humilité chrétienne. En face de pareils triomphes disparaissent les conquêtes d'Alexandre, d'Annibal, de César,de Napoléon, si fiers à la tête de leurs armées innombrables ; la sagesse d'Athènes et de Rome est obligée de s'avouer vaincue.

Cette énergie surhumaine n'a pas été le partage des seuls apôtres, les premiers compagnons de Jésus ; mais elle a passé aussi dans l'âme de leurs successeurs, et voici venir les légions des martyrs, défenseurs de la foi. Ils acceptent avec transport les chaînes, la prison, la mort, et triomphent ainsi de l'orgueil des Césars qui avaient juré d'anéantir le règne de Jésus-Christ dans le monde. C'est un spectacle bien digne d'admiration que celui donné, au milieu de ces sanglantes hécatombes,par de vénérables vieillards, de nobles matrones, des jeunes filles de la plus haute noblesse, de courageux adolescents, qui courent à l'envi au martyre pour défendre un principe, leur croyance. A cette vue on oublie les hauts faits de Thémistocle, de Léonidas, d'Epaminondas, d'Euribiade, des Décius, des Dix-Mille qui combattirent à Marathon. Et les en-

(1) Ps. XXIV 9.

treprises héroïques qui depuis les temps les plus reculés ont porté l'Evangile avec la civilisation jusqu'aux extrémités du monde, à qui les doit-on, sinon à ces hommes qui avaient embrassé et reproduisaient en leur personne l'humilité de Jésus-Christ? Sous l'humble et pauvre livrée de cette admirable vertu, les disciples de François d'Assise, de Gusman, de Loyola, ont courageusement pénétré dans les régions inconnues de l'Asie, de l'Afrique, des deux Amériques et de l'Océanie, pour aller policer, catéchiser, élever ces peuples plongés depuis des siècles dans les ténèbres de la barbarie. Qui pourra jamais dire les prodiges de valeur extraordinaires de ces héros et de leurs émules qui, au prix d'immenses sacrifices, avec les enseignements de la religion, ont apporté et apportent encore les bienfaits de la civilisation à ces peuples ignorés et abandonnés du reste du monde?

En présence de ces faits dont les récits remplissent les pages de l'Histoire, qui oserait douter de l'héroïsme des amis de l'humilité? Il est donc vrai que "l'humilité précède et enfante la gloire véritable" (1), et que "celui qui s'abaisse sera élevé (2)."

Courbe donc ta tête, homme superbe! rejette bien loin ton orgueil et ta vanité, si tu veux véritablement t'élever. Souviens-toi de ces paroles de l'Esprit-Saint; "Qu'as-tu que tu n'aies reçu? Que si tu l'as reçu, pourquoi t'en glorifier comme si tu ne l'avais pas reçu? (3)". "De quoi pourrais-tu te glorifier, puisque ton être tout entier t'est venu de Dieu? Souviens-toi que si tu t'estimes être quelque chose, tu t'abuses, puisque tu n'es rien (4)." "Tu es semblable à l'herbe des champs qui se sèche en un instant; ta gloire parait et s'évanouit soudain, comme la fleur de la prairie (5)." "Il serait insensé de mettre ta confiance et ton orgueil dans tes richesses, car elles sont incertaines (6)." "Il serait ridicule aussi de tirer vanité de ta science, car la science de ce monde est regardée par Dieu comme une folie (7)." "L'orgueil qui vient du cœur de l'homme, le souille (8)." "Dieu, selon qu'il est écrit, dissipe les superbes, renverse les puissants et élève les humbles (9)."

Comme si ce n'était pas assez pour dompter l'orgueil, voici que le Rédempteur Jésus semble mettre de côté la douceur qui

(1) Prov. xv, 33.
(2) Math. xxiii, 12.
(3) I Cor. iv, 7.
(4) Gal. vi, 3.
(5) I Petr. I, 24.
(6) I Tim. vi, 17.
(7) Job. v., 13.
(8) Marc vii, 21.
(9) Luc I, 51.

distingue tous les actes de sa vie, et, prenant une voix sévère, jette aux orgueilleux ces foudroyantes paroles : "Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, sépulcres blanchis qui au dehors paraissent beaux aux hommes, mais au dedans sont pleins de toutes sortes de pourriture. Serpents, race de vipères, comment échapperez-vous au jugement de la géhenne ? (1)." Paroles vraiment terribles, qui font toucher du doigt la plaie hideuse qui dévore peu à peu la société attaquée par l'orgueil.

Cependant, le Divin Sauveur, en médecin habile, ne se contente pas de nous mettre devant les yeux la gravité de la maladie dont nous souffrons, mais il nous présente en même temps le remède qui pourra nous guérir : ce remède c'est l'humilité chrétienne. "Apprenez de moi, dit-il, que je suis doux et humble de cœur" (2). Quel modèle sublime d'humilité n'avons-nous pas, en effet, en Jésus-Christ ? Pour faire revenir l'homme des illusions trompeuses dans lesquelles l'avait fait tomber le démon de l'orgueil, lui, le créateur du monde et la gloire du paradis, cacha son immensité et ses splendeurs infinies dans le sein d'une vierge. Lui, le roi des rois, comme s'il eût été même moins qu'un homme, voulut naître dans une grotte et reposer sur la paille. Son enfance s'écoula dans l'exil. Pendant trente ans il resta inconnu, soumis à la volonté d'un pauvre artisan qu'il appelait du doux nom de père. Quand eut sonné l'heure marquée pour ses manifestations publiques, il se montra à la foule ; et son ineffable humilité, plus que tout le reste peut-être, fit briller aux yeux de tous ses divines grandeurs. Il se fit petit enfant avec les petits enfants, il donna le nom de frère aux hommes même de plus basse condition et conversa familièrement avec les pécheurs ; il ne dédaigna pas de laver les pieds à ses apôtres, il supporta sans murmure les calomnies, les chaînes la flagellation, la mort même. "Chose vraiment admirable, s'écrie ici saint Bernard, Jésus-Christ ne désira rien tant que de glorifier en sa personne, par ses paroles et par ses œuvres, la sainte humilité. Lui, l'auteur et le dispensateur des vertus dans lesquelles sont contenus tous les trésors de la sagesse et de la science, se fit gloire de l'humilité, qu'il donna comme le résumé de ses vertus et de son enseignement. Il ne dit pas aux hommes : "Apprenez de moi que je suis sobre, chaste, prudent, ou tout autre chose, mais bien que je suis doux et humble de cœur" (3).

Apprenons, fils bien-aimés, à l'école du Divin Maître, la sainte vertu d'humilité. Soumis et repentants, allons au roi des rois, et

---

(1) Math. xxiii, 13, 33.

(2) Matth. XI 29.

(3) Epist. 42.

déposons à ses pieds notre orgueil comme le trophée de sa victoire.

***

De tout ce que nous avons dit jusqu'ici il ressort clairement que la concupiscence, sous la forme ignominieuse des plaisirs de la chair, d'une vanité sans borne, d'un orgueil démesuré, a pris complètement possession du cœur humain. Elle a jeté la confusion et le désordre dans les idées et dans les mœurs, elle a soufflé la révolte contre tout ordre politique, social et religieux. Nous avons vu également que la cause de ce déchaînement des passions, qui deviennent plus menaçantes de jour en jour, se trouve dans la liberté immodérée que nous avons trop favorisée dans notre Italie. Si nous nous sommes exprimé avec franchise, ce n'est pas pour le plaisir d'exhaler des plaintes inutiles, ni pour la satisfaction de vous présenter l'état actuel des choses sous des couleurs plus sombres qu'il ne faut; mais c'est nniquement dans le but d'appeler votre attention sur cette décadence morale dont nous sommes menacés, afin que vous puissiez y apporter remède par une vie plus vertueuse.

Mais, vu la faiblesse de notre nature sans cesse portée au mal, qui pourra donner à notre âme le courage et la force nécessaires pour vaincre nos passions ? La sagesse humaine n'a pas su encore répondre pleinement à cette question. Et de fait, les codes criminels même les plus parfaits, mis entre les mains des magistrats les plus intègres, peuvent sans doute, dans une sphère particulière, être d'un grand secours pour arrêter les désordres des passions humaines; mais on ne saurait dire qu'ils sont des moyens tout à fait efficaces pour réformer les mœurs, parce qu'ils ne s'occupent que des effets et laissent les causes intactes. C'est par la formation de l'esprit et du cœur de l'homme qu'on arrive à promouvoir le bien et à arrêter les progrès du mal ; et l'expérience de tant de siècles suffit pour prouver d'une manière indéniable que cette formation doit être basée sur les principes religieux. L'homme qui ne croit pas pourra éluder les recherches de la justice, et alors qu'y aura-t-il pour l'empêcher de céder aux séductions du larcin, de la vengeance et de tant d'autres crimes si communs dans le monde ? Il n'en est pas ainsi de celui qui a la foi ; car, bien que caché aux regards des hommes, il a toujours devant les yeux un juge sévère qui, du haut du ciel, sonde les reins et les cœurs (1), et menace de châtiments éternels les contempteurs de sa loi (2) ; et si sa foi est véritable et sincère, il ne peut qu'éviter le mal.

---

(1) Ps. VII 10.
(2) Math. XXV 41

Voilà pourquoi la religion est la gardienne naturelle de l'ordre social ; elle seule en effet, plus que tout code civil et pénal, peut travailler efficacement à la réforme de la société, en moralisant les individus qui la composent. Et je ne pense pas qu'il y ait un sceptique assez dénué de bon sens, pour ne pas reconnaître la tendre sollicitude qu'elle déploie et les avantages immenses qu'elle offre à l'homme pour se maintenir dans le sentier de la vertu.

Oui, la religion est le seul remède efficace contre les excès de nos propres passions, parce qu'elle seule fait briller à nos yeux l'espérance d'une vie meilleure au-delà de la tombe. " Dans sa continuelle vigilance, dit le célèbre Descuret, elle embrasse toute l'humanité, cette grande famille qui a Dieu pour père et la terre pour exil. A ses yeux, les hommes étant tous frères, elle leur témoigne la même tendresse, leur donne les mêmes lois, leur promet les mêmes biens. Mais, comme d'immortelles récompenses ne sauraient être données au juste dans un monde qui passe et qui le déchire en passant, c'est dans sa véritable patrie, c'est dans le sein de Dieu qu'il goûtera un bonheur dont ses passions vaincues ne viendront plus troubler l'éternelle extase.

"Pour faire arriver ses enfants à ce céleste repos, que de soins, que de secours ne va pas leurs prodiguer cette mère spirituelle, dont l'affection semble croître en raison de leur faiblesse! L'homme, en effet, est à peine entré dans la vie qu'il devient l'objet de la sollicitude de la religion. Elle sait que tout fils de la femme naît impur, enclin au mal, et, dans son inquiète prévoyance, elle se hâte de lui administrer le baptême, bain salutaire qui purifie l'âme de toute souillure originelle. L'enfant a-t-il atteint l'âge où s'acquiert la notion du bien et du mal, elle lui fait un devoir de la confession, second baptême qui rend à l'âme l'innocence et la vigueur, qu'elle peut avoir perdues. Mais cette innocence, cette vigueur comment les conserver pendant le dangereux pèlerinage qu'on appelle la vie ? Au printemps de ses jours, le chrétien s'unira pour la première fois à son Créateur, et il trouvera dans cette union mystérieuse la force dont il a besoin pour se maintenir dans le chemin de la vertu. Un autre sacrement, en l'enflammant d'une nouvelle ardeur pour le bien, viendra encore raffermir ses pas ; et à l'aide de ses divins appuis, il pourra résister aux séductions qui l'environnent. Cependant, les dangers se multiplient, la route devient de plus en plus difficile, et le pauvre voyageur a déjà fait quelques chutes qui ont un peu ralenti son courage. La religion l'abandonnera-t-elle dans sa détresse ? Un commandement salutaire lui prescrit de recourir à ce tribunal secret, d'où le repentir rapporte toujours et le pardon qui console et le conseil qui éclaire. Quel moyen plus efficace, quel frein plus puissant pour contenir la violence de nos passions, que l'obligation de rendre compte de

toutes nos fautes à un ministre de Dieu, tenu par devoir de diriger les âmes avec la sévérité d'un juge, unie à la tendresse d'un père et au dévouement d'un fidèle ami ! Combien de malheureux cette sage institution ne détourne-t-elle pas des voies du crime pour les rendre au bonheur en les rendant à la vertu ! 'Aussi, dit l'illustre auteur du *Génie du Christianisme*, tous les hommes, les philosophes même, quelles qu'aient été d'ailleurs leurs opinions, ont-ils regardé le sacrement de pénitence comme l'une des plus fortes barrières contre le vice, et comme le chef-d'œuvre de la sagesse. Sans cette institution salutaire, le coupable tomberait dans le désespoir. Dans quel sein déchargerait-il le poids de son cœur ? Serait-ce dans celui d'un ami ? eh ! qui peut compter sur l'amitié des hommes ? Prendra-t-il les déserts pour confidents? les déserts retentissent toujours, pour le crime, du bruit des trompettes que le parricide Néron croyait ouïr autour du tombeau de sa mère. Quand la nature et les hommes sont impitoyables, il est bien touchant de trouver un Dieu prêt à pardonner. Il n'appartient qu'à la religion chrétienne d'avoir fait deux sœurs de l'innocence et du repentir.'

"Après mille traverses et mille chutes, l'homme est enfin parvenu au terme de sa course ; le moment est arrivé où il va rendre compte de ses actions à Celui qui sonde tous les cœurs. Comment sera-t-il jamais assez pur pour se présenter devant le miroir de l'éternelle justice ? La religion, qui bénit sa naissance, vient aussi à son lit de mort adoucir les souffrances qu'il endure et le fortifier pour le dernier combat. Les excès des passions ont-ils souillé son âme, elle n'exige de lui qu'un sincère repentir. Regrette-t-il les affections permises et les douceurs passagères qu'il laisse dans sa vie, elle lui en demande le sacrifice en expiation de ses fautes. et lui montre, en échange, d'ineffables, d'éternelles douceurs. Mère souvent offensée, mais toujours compatissante, elle dit au criminel : Espère ; au juste : Voilà le ciel !

"Outre les sacrements qui purifient l'âme, en même temps qu'il diminuent les souffrances du corps, la religion prescrit l'usage journalier de la prière, comme une armure invincible opposée aux attaques continuelles des passions. Je ne sache pas, en effet, de moyen plus propre à dissiper les dangereux ennemis de notre repos, que cette fréquente communication de l'homme avec son Créateur. 'Quand vous avez prié, dit un de nos grands écrivains, ne sentez-vous pas votre cœur plus léger et votre âme plus contente ? La prière rend l'affliction moins douloureuse et la joie plus pure ; elle mêle à l'une je ne sais quoi de fortifiant et de doux, et à l'autre un parfum céleste. Que faites-vous sur la terre, et n'avez-vous rien à demander à Celui qui vous y a mis ? Vous

êtes un voyageur qui cherche la patrie. Ne marchez point la tête baissée, il faut lever les yeux pour reconnaître sa route. Votre patrie, c'est le ciel, et quand vous regardez le ciel, est-ce qu'en vous il ne se remue rien? Est-ce-que nul désir ne vous presse, ou ce désir est-il muet? Il passe quelquefois sur les campagnes un vent qui dessèche les plantes, et alors on voit leurs tiges flétries pencher vers la terre ; mais, humectées par la rosée, elles reprennent leur fraîcheur et relèvent leur tête languissante. Il y a toujours des vents brûlants qui passent sur l'âme de l'homme et la dessèchent ; la prière est la rosée qui la rafraîchit.'

"Aux sacrements et à la prière, la religion joint encore le jeûne et l'abstinence, moyens hygiéniques propres à amortir la violence de nos passions ; et dans sa profonde sagesse, elle les prescrit plus longs et plus sévères, précisément à l'époque de l'année où toute la nature est sur le point d'entrer en fermentation. La rigueur de la saison, la misère, une constitution affaiblie par l'âge, la maladie ou le travail, s'opposent-ils à ce qu'on suive le précepte, elle en dispense facilement; mais elle veut que chacun y supplée par une aumône pr portionnée à sa fortune. C'est ainsi qu'en combattant deux vices, malheureusement si communs, l'intempérance et l'avarice, elle affaiblit l'impétuosité de la colère et les transports de l'amour, en même temps qu'elle verse le superflu du riche entre les mains du pauvre. Merveilleuse institution qui fait expirer sur les lèvres de l'indigent le blasphème contre la Providence, et change en bénédictions les fureurs que lui a inspirées l'envie. Les institutions humaines ont-elles jamais fait preuve d'autant de sollicitude, de prudence et de charité ?" (1).

Mais, hélas ! bien que le philosophe et l'homme vraiment sage soient convaincus que la religion est nécessaire à la société, parce-que sans elle le monde moral serait sans fondement, et la recherche du bien non moins que la fuite du mal, sans motif, il en reste encore cependant qui persistent à méconnaître son action bienfaisante. Et d'où vient une erreur si fatale ? L'Histoire nous montre, depuis les temps les plus reculés, tous les législateurs dignes de ce nom, tous les sages qui ont eu quelque renommée, mettant la religion à la base de toute société bien ordonnée. Le sophiste Pythagore fut condamné à l'exil par les Athéniens pour avoir répandu parmi le peuple des doutes sur la Divinité. Platon prescrivit des peines très-sévères contre ceux qui parlaient mal de la religion, et il les fit déclarer ennemis de la patrie. Polybe attribue la décadence de la Grèce, et Montesquieu l'abaissement de l'Empire romain aux hommes qui, en jetant le mépris sur les choses religieuses, introduisirent parmi le peuple l'indifférence et les mauvaises mœurs. Et nous qui sommes si fiers d'être nés dans un siècle de progrès,

(1) Descuret "La médecine des passions" Ière partie chap. VIII.

comment pouvons-nous rester froids en voyant les assises de la société minées sourdement par cet esprit d'irréligion qui menace de nous ramener à la barbarie ? Oh vous qui proclamez bien haut votre amour de la patrie et laissez impunément fouler aux pieds les saintes croyances de nos pères, vous qui livrez la jeunesse aux mains de maîtres sans foi qui ne craignent pas de lancer le sarcasme et le ridicule contre les plus hauts mystères de la religion, en même temps qu'ils faussent l'esprit et le cœur de leurs élèves par mille maximes trompeuses, comprenez-vous la terrible responsabilité que vous encourez devant la société ? Voltaire lui-même a dit : « Oter la religion à la société, ce serait vouloir peupler la terre de brigands, de scélérats, de monstres ; ce serait faire de ce monde un séjour de confusion et d'horreur. » Et nous qui, par une faveur toute spéciale du ciel, sommes nés dans un pays qui fut le glorieux théâtre des triomphes du Christianisme, continuerons-nous à vouloir méconnaître cette grande vérité de la nécessité de la religion, malgré la marée montante de l'immoralité et du crime qui menace à chaque instant de nous engloutir ?

Heureuses les nations qui trouvent en Dieu seul leur liberté, leur salut et leur gloire ! Sous sa protection sainte elles marchent à pas de géant dans le chemin de la civilisation. Les peuples vivent dans la paix et l'abondance. Heureux et indépendants, ils accomplissent noblement leurs destinées. Ecoutez : voici comment le chef de l'Etat le plus libre de l'Europe, ordonnant à son peuple des prières et des actions de grâce publiques pour remercier Dieu l'auteur de tout bien, l'exhortait en même temps à garder ses sentiments religieux : « Nous sommes persuadé, chers concitoyens, que le plus grand danger pour notre pays n'est pas l'épreuve que le ciel peut parfois nous envoyer. L'épreuve, école d'énergie et d'initiative, peut au contraire nous être utile et avantageuse. Mais ce que nous avons à redouter, c'est le mal qui dégrade l'individu, entraîne toujours avec lui un dépérissement de forces, et par suite cause la décadence des nations. Si la valeur d'un peuple est en proportion de ses mœurs, n'oublions pas que celles-ci correspondent à son état religieux. Ne séparons pas du devoir ce qui en est et en sera toujours la meilleure sauvegarde: *la foi en Dieu et la crainte de son nom.* Les anciens avaient coutume de dire qu'il serait plus facile de construire une ville en l'air, que d'établir une société sans religion. C'est aussi notre intime conviction. Heureux, donc, les peuples sur lesquels s'est levée la pure lumière, le radieux Evangile de Jésus-Christ ! Flambeau de la vérité, régle sublime de la justice et de la charité, idéal incomparable de sainteté et de perfection, école de sacrifice et de fraternité, inspirateur de tout ce qu'il y a de pur, de noble et de grand, tel est

l'Evangile. C'est à lui que nous sommes redevables en grande partie des avantages dont nous jouissons. Et quel que soit l'avenir que Dieu nous réserve, nous irons d'un pas ferme dans la voie du progrès, tant que nous marcherons à sa divine lumière, tant que nous nous pénètrerons de son esprit et vivrons de ses principes " (1).

Qu'il est beau et sublime un tel cri de reconnaissance qui s'échappe du cœur de tout un peuple, et par le moyen de ses représentants monte jusqu'au ciel ! Heureuse la nation qui met sa confiance en Dieu ! (2).

Frères et fils bien-aimés, pourquoi ne suivrions-nous pas aussi ces nobles exemples ? Oh ! du milieu de nos épreuves, élevons nos regards vers le ciel, recourons à notre Père céleste, et il nous donnera secours et consolation. Ses lois saintes seront autant de freins qui dompteront nos mauvaises inclinations ; avec la crainte de son nom refleuriront parmi nous les bonnes-mœurs, et notre peuple régénéré par une vie et une énergie nouvelles, reprendra son rang parmi les nations. Unis courageusement dans une même volonté et un même esprit sous la protection du Seigneur, faisons disparaître du milieu de nous les vices honteux qui nous avilissent et nous dégradent. Revenons sincèrement à l'Eglise notre mère ; et nous verrons l'Italie, délivrée enfin du mal qui la dévore, reprendre le chemin de la prospérité et du salut.

Mais qu'il me soit permis, avant de finir, de m'adresser plus particulièrement au clergé. Frères bien-aimés, n'oubliez pas que plus notre ministère est sublime, plus grande aussi est la responsabilité qui pèse sur nous. Sommes-nous nous-même à l'abri de ces fautes qui règnent dans le monde ? Il serait dans une complète illusion le prêtre qui croirait pouvoir corriger chez les autres les vices dont il souffre lui-même. Il faut avant tout savoir se conduire soi-même et vaincre ses propres passions, si l'on veut travailler d'une manière efficace à l'amendement des fidèles. Le ministre de l'autel doit être en toute vérité un homme de Dieu, pieux, saint et savant. Sans cela il trahira sa mission sacrée, et deviendra une pierre d'achoppement pour ceux-là même qu'il aurait dû conduire au salut éternel, Effrayante responsabilité que celle d'un prêtre qui n'est pas à la hauteur de son sublime ministère et déshonore son caractère divin ! C'est un loup dans la bergerie, un monstre dans la maison du Seigneur.

Faites, ô Dieu de miséricorde, que le clergé confié à mes soins soit le premier à opposer une barrière à la corruption qui nous menace, par la correction de ses moeurs et la sainteté de sa

(1) Revue de Lausanne. Proclamation du gouvernment du canton de Vaud, en Suisse, 1892.

(2) Ps. 61 v. 8.

vie. Mettez dans le cœur de vos ministres l'esprit de notre Divin Maître, Jésus-Christ, afin qu'ils accomplissent fidèlement leurs propres devoirs et travaillent avec fruit au salut de notre peuple bien-aimé.

De plus, s'il fut toujours nécessaire de prier pour le Souverain Pontife, Vicaire de Jésus-Christ sur la terre et suprême pasteur de nos âmes, aujourd'hui plus que jamais nous devons adresser au ciel pour lui les prières les plus ferventes, afin que, aidé par la grâce divine, il continue de lutter courageusement contre les honteux désordres qui dégradent la société moderne et puisse enfin triompher de la perfidie de ceux de ses enfants qui lui ont malicieusement déclaré la guerre.

Priez également pour nous qui sommes votre pasteur, afin que Dieu, dans sa bonté infinie, daigne nous donner la force et le courage nécessaires pour nous acquitter fidèlement de notre difficile ministère.

Que la grâce du Seigneur Jésus-Christ, et la charité de Dieu, et la communication du Saint-Esprit soient avec vous tous (1).

MATERA, Dimanche de la Septuagésime 1897.

---

(1) II Cor. XIII, 13.

V

L'indifférentisme religieux.

Lettre pastorale pour le carême de 1899.

A nos très-chers frères les membres du clergé et les fidèles des deux archidiocèses paix et salut dans le Seigneur.

> L'heure est venue de nous réveiller... hâtons-nous donc de quitter les œuvres de ténèbres et revêtons-nous des armes de lumière.—(Saint Paul aux Romains, XIII, 11-12.)

Oui, nos très-chers frères, il est temps de nous réveiller, si nous ne voulons pas irrévocablement périr. Mais, me direz-vous, pourquoi ce cri d'alarme sur les lèvres d'un ministre du sanctuaire? De quels dangers, de quelles embûches sommes-nous donc environnés?

Il n'y a que peu de temps un triste spectacle est venu affliger notre chère Italie. On a vu les frères s'élever contre les frères, et les rues de nos villes arrosées de leur sang comme d'un sang ennemi. Le souvenir des lugubres journées du dernier mois de mai remplit encore notre cœur d'effroi et trouble notre esprit. Du milieu des horreurs du pillage, parmi les grondements de la mitraille, à la lueur sinistre des incendies, un cri s'est échappé soudain de la poitrine de tous les vrais patriotes: Sauvons la patrie!

Après ces terribles secousses, un illustre écrivain remarquait avec raison que ces tumultes survenus dans une si grande partie de l'Italie, ces pertes de vies et de biens, cet arrêt du travail et des affaires, ces dépenses énormes dont chacun devra payer sa part, en un mot cette crise formidable dont nous sortons à peine, tout cela est plein pour nous de précieux enseignements. Hommes de tous les partis, une même parole doit tomber de nos lèvres, tous nous devons nous frapper la poitrine, car tous nous avons péché" (1).

De douloureux épisodes, des scènes poignantes ont marqué cette époque de convulsion sociale, pendant laquelle la Péninsule tout entière semblait devoir être engloutie dans l'abîme. On a vu des enfants, le cœur gâté par une haine et une perversion précoces, défier ouvertement la force publique et lui jeter à la face les plus grossières insultes. On a vu de toutes jeunes filles de quinze ans à peine, foulant aux pieds tout respect et toute pudeur, parcourir, semblables à des furies, les rues d'une ville fameuse et pousser à la haine et à la rébellion par des paroles obscènes et des propos révoltants. "Hélas! se demandait un écrivain justement effrayé, de quelle école étaient-ils donc sortis ces malheureux enfants?" (2)

---

(1) "Courrier de Milan" 15 et 16 mai 1898.

(2) Don Chisciotte 12 mai 1898.

"Et ces jeunes filles, ajoutait un autre, quelles épouses, quelles mères de familles, quelles éducatrices feront-elles?" Et il continuait avec un accent de tristesse : "Oh ! comme les choses iraient mieux si ceux qui se disent les amis de la classe ouvrière, au lieu de lui prêcher de dangereuses utopies et de répandre parmi elle le poison de leurs doctrines, pensaient enfin sérieusement à faire son éducation ! " (1).

La férocité a même dépassé ces limites. On nous pardonnera si nous déchirons complètement le voile ténébreux qui cache ce drame hideux et cruel. "On a donc vu en ces tristes journées, des femmes du peuple tremper leurs mouchoirs et leurs mains dans le sang de ceux qui tombaient sous les balles aveugles, puis se mouiller les tempes et le visage en proférant d'effroyables serments de vengeance" (2). Ce sont là des scènes d'une telle sauvagerie et d'une horreur si grande, qu'elles rappellent les plus tristes épisodes de la Révolution française qui, à la fin du siècle dernier, remplit la terre entière d'épouvante.

C'est, messieurs, un axiome indiscutable que tout effet demande une cause proportionnée. Quelle est donc la cause de cette fermentation dangereuse, de ce déplorable abaissement moral? Laissons la réponse venir de ceux-là même qui ont eu et ont encore une si grande part dans la conduite des affaires publiques. Un des organes les plus en vue remarquait que "depuis quarante ans, il n'y a pas de fonction publique, pas de position élevée d'où ne soit venue l'insulte à tout ce qui devait relever l'Italie, depuis la dignité nationale jusqu'à l'esprit militaire moderne, depuis la gloire littéraire de notre pays jusqu'au sentiment de la dignité personnelle (3)."

Comme on le voit, de l'aveu même des organes du Gouvernement, nous avons fait de grands pas, mais hors du chemin, pour me servir de la parole de saint Augustin ; il faut de toute nécessité revenir en arrière. Pas de milieu: "il faut un renouvellement complet, ou nous allons à la mort (4)." Dilemme terrible pour une nation vieillie et déchue avant le temps, d'autant plus effrayant qu'il est mis en avant par ceux-là même qui, avec leurs nouvelles manières d'instruire et de moraliser, nous ont entraînés dans cet abîme.

Ou changer totalement ou mourir ! Mais sur quoi doit porter ce changement? Tel est le point qui mérite une attention sérieuse. A cette question l'école moderne n'a pas su encore donner

(1) "La Sera" 11 mai 1898.

(2) "Gazzetta di Venezia" 11-12 mai 1898.

(3) L'"Opinione" 15-16 mai 1898.

(4) La "Tribuna" 15 mai 1898.

la réponse satisfaisante ; elle n'a pas su découvrir le remède capable d'adoucir le mal qui nous opprime. Menteuse et hautaine, sans cesse ballottée entre l'incertitude et la crainte, elle continue à se bercer d'espérances illusoires. Et pendant ce temps la jeune nation déjà malade, frappée d'anémie, voit grandir son mal à mesure qu'elle avance, et semble assise sur un volcan prêt à l'engloutir. Oh ! de grâce, laissons de côté une bonne fois les équivoques, les illusions et cet orgueil qui nous dévore ! Prosternons-nous humblement devant Dieu, et dans toute la sincérité d'un véritable repentir confessons notre faute ! " Nous avons péché, Seigneur, nous avons péché en nous éloignant de vous. C'est pour cela que vous nous avez frappés ; nous avons été humiliés sous votre main, vous nous avez abreuvés d'un calice d'amertume. Il fera pleuvoir des piéges sur les pécheurs ; le feu, le soufre, le souffle des tempêtes, tel sera leur partage (1). "

Foulant aux pieds les enseignements de toute l'Histoire, malgré les leçons des plus illustres parmi les maîtres des nations, la sociéte moderne a voulu gouverner sans l'aide puissante de la religion. Cet oubli de Dieu et de ses droits a ébranlé les fondements de la saine morale, et ne cherchons pas ailleurs la cause des maux que nous déplorons. L'irréligion, observe un grand philosophe de l'antiquité, est le fléau le plus dangereux qui puisse s'attaquer à un peuple ; rejeter la religion c'est saper les bases de la société humaine (2). C'est ainsi que les colonnes de l'édifice social ont été ébranlées par l'esprit d'impiété qui, dans ces derniers temps, a envahi plus ou moins toutes les couches de la nation. En effet, s'il y en a peu, à vrai dire, qui osent faire profession ouverte d'athéisme, il est immense le nombre de ceux qui traitent les choses religieuses avec une coupable indifférence. Contre cette indifférence systématique qui, malheureusement, s'est infiltrée partout dans notre pays pour le déchirer, le ruiner, l'avilir, nous devons tous nous lever pour la combattre de toutes nos forces ; c'est là le pire ennemi de notre patrie.

L'Ecole moderne qui a tant fait pour arracher la foi du cœur de notre peuple, toujours superbe dans son impiété, n'acceptera ce changement qu' avec une profonde répugnance ; l'épreuve sans doute lui paraîtra trop dure. Cependant, que tous ceux qui ont à cœur le bien de la nation se lèvent enfin. Qu'ils comprennent que le problème posé naguère par un célèbre philosophe, à savoir si une société peut être vertueuse et prospère sans croyance religieuse, a été résolu définitivement. Les événements eux-mêmes se sont chargés, dans ces derniers temps, de donner une réponse éclatante.

(1) Ps. X, V 7.
(2) Platon " Des Lois " livre x.

En effet, si on écarte la religion "qui est pour une nation la source de sa prospérité et de sa grandeur et la base la plus solide de toute société bien ordonnée," on tombe tout naturellement dans l'oubli des devoirs les plus sacrés. De là viennent ces passions effrénées, cet affreux libertinage, en un mot cette décadence morale qui aujourd'hui nous avilit et nous dégrade. Il est temps par conséquent de secouer ce joug intolérable, il est temps de raviver notre foi et de la manifester au grand jour par l'accomplissement de nos devoirs. Seul ce réveil religieux pourra sauver la société de l'incredulité envahissante. Tant que notre orgueil rejettera ce remède salutaire, tant que nous ne voudrons pas de la loi de Dieu comme guide de notre conduite, tous nos efforts seront inutiles. Qu'elle vienne, ô Seigneur, cette heure tant désirée où dans l'apaisement des passions, pesant les funestes conséquences de leur fatal égarement, les hommes oseront enfin se soustraire à l'indifférence religieuse qui nous dévore, et ne craindront pas de professer ouvertement, sincèrement leur foi !

Dans l'espoir que notre parole sera écoutée avec attention, nous avons résolu de traiter aujourd'hui le point capital de "l'Indifférentisme religieux," non par rapport au salut éternel, mais dans ses funestes conséquences sur l'ordre social. Dieu veuille que notre faible parole soit surtout entendue et comprise de la classe instruite ! C'est à elle que nous nous adressons tout particulièrement, parce que, plus que toute autre malheureusement, elle est responsable de l'état de choses dont nous gémissons.

***

Qu'est ce que l'indifférentisme religieux ? Un écrivain célèbre répond : " L'indifférence religieuse dont un si grand nombre de chrétiens de notre époque sont attaqués, est une sorte d'anémie, de marasme de l'esprit. Vous parlez de Dieu, de l'Eglise, de la Religion, on hausse les épaules en disant : Occupons-nous d'autre chose ! Vous vous demandez quelle est l'origine de l'homme, sa fin dernière, quels sont ses devoirs envers Dieu, on bâille en vous écoutant et l'on vous répond : Que savons-nous de tout cela? Quel que soit le sujet religieux que vous vouliez traiter, l'indifférent s'ennuie, change de discours en vous disant : Ce ne sont pas là des choses dont il vaille la peine de s'occuper, que nous importe tout cela? nous avons bien autre chose à faire. L'indifférence religieuse n'est pas de l'amour, ce n'est pas non plus de la haine ; ce n'est pas de la science, ce n'est pas de l'ignorance ; ce n'est pas la lumière, ce ne sont pas les ténèbres; ce n'est ni la vie ni la mort. C'est une nausée, un dégoût de la vérité, une torpeur, un sommeil de l'intelligence et de la volonté, un affaissement moral,

une eau stagnante, marécageuse qui, peu à peu, se corrompt et exhale une odeur fétide " (1).

Telle est la maladie qui empoisonne la société moderne, mine sa constitution et la pousse rapidement sur une pente qui aboutit au précipice. Et notre Italie, choisie, par une faveur singulière de la Providence, pour être le siége principal de la religion catholique et qui doit à cette préférence d'avoir été la grande civilisatrice du monde, notre Italie, dis-je, gémit impuissante.

Avec le nouvel ordre de choses il s'est malheureusement élevé parmi nous une école antichrétienne, athée. Avec un froid cynisme elle a tenté de ravir à l'homme sa haute dignité, en faisant de lui le descendant des batraciens et des gorilles ; elle a osé même braver en face le Créateur du monde. Le cri de l'insensé " Il n'y a pas de Dieu !" s'est fait entendre au milieu d'un peuple que le ciel a favorisé parmi tous les autres. Et, quoique cette doctrine impie n'ait pas fait de brèche profonde, sinon dans le cœur de ceux qui, selon le mot de saint Augustin, ont intérêt à nier Dieu (2), cependant la foi de plusieurs a été atteinte.

Cet audacieux attentat contre tout ce qu'il y a de plus sacré et de plus auguste sur la terre, a trouvé faveur et protection auprès d'un grand nombre. La presse, l'école, le théâtre, tout a été mis en œuvre pour jeter du discrédit sur la religion.

Oh temps ! Oh mœurs ! Est-il possible qu'au sein d'un peuple civilisé, qui tira sa vie et sa gloire de la religion, il faille élever la voix pour l'affermir dans la croyance d'un Dieu créateur et suprême législateur de l'univers ? Est-il possible que les descendants d'un Benoit de Norcia, d'un François d'Assise, d'un Alighieri, d'un Raphaël, d'un Michel-Ange, d'un Christophe Colomb et de tant d'autres grands hommes, dont le génie n'avait d'égal que leur foi, aient besoin d'être rappelés à la notion d'un Etre Suprême, semblables en cela aux païens et aux sauvages habitants des forêts ?

O homme ! considère, ne serait-ce qu'un moment, cet univers, et dis-moi, si tu l'oses, que Dieu n'existe pas. Regarde cette voûte majestueuse du ciel, semée d'astres innombrables évoluant avec une régularité parfaite, la lune avec sa douce splendeur, le soleil dont les rayons éclairent, échauffent et fécondent ! Diras-tu que tout cela peut exister " sans une intelligence suprême, divine, qui donne à la nature la vie et le mouvement, conserve les êtres et les gouverne ? " (3) Considère les différentes saisons se succédant constamment, la mer comme enchaînée dans son vaste lit, la terre tapissée d'herbes et de fleurs aux mille nuances et riche de fruits

(1) G. Bonomelli " Mystères Chrétiens " vol. I.

(2) Nemo Deum negat, nisi cui expedit Deum non esse.

(3) Cic. De Nat. Deorum l. II c. 2.

de toutes sortes, considère l'immense multitude et les mille variétés d'oiseaux, de poissons et d'animaux terrestres, et dis-moi si tout cela peut exister sans une puissance créatrice qui soutient et conduit tout ce qui est ? S'imaginer qu'un édifice aux proportions si grandioses n'est pas l'œuvre d'une intelligence suprême, mais je ne sais quel amalgame d'atomes réunis par le hasard, serait un manque absolu de raison, ce serait vouloir fermer les yeux à l'évidence (1).

Cet Etre Suprême c'est Dieu. Nous ne saurions le concevoir que comme un être qui ne peut avoir ni commencement ni fin, qui avant l'existence de l'univers était renfermé en lui-même. Il a tout créé par sa parole, tout disposé par son intelligence, tout achevé par sa puissance. L'œil mortel ne saurait l'atteindre, nos faibles regards ne peuvent soutenir son éclat, notre esprit ne peut mesurer son immensité, nos sens circonscrits dans leur objet s'arrêtent impuissants devant cette grandeur infinie. Lui seul peut se connaître lui-même. Mais, moins nous pouvons pénétrer l'abîme des perfections divines, plus nous devons en adorer la profondeur et nous humilier en sa présence : " Plus je m'efforce, disait Rousseau lui-même, de contempler l'essence infinie de Dieu, moins je la conçois ; mais elle est, cela me suffit : moins je la conçois, plus je l'adore. Je m'humilie et lui dis : Etre des êtres, je suis parce que tu es ; c'est m'élever à ma source que de te méditer sans cesse. Le plus digne usage de ma raison est de s'anéantir devant toi ; c'est mon ravissement d'esprit, c'est le charme de ma faiblesse, de me sentir accablé de ta grandeur " (2).

Devant ces manifestations de l'Etre divin par le moyen de ses œuvres, un hymne de louange monte perpétuellement de tous les points de la terre vers le ciel. Les poètes ont chanté sa gloire, les philosophes ont étudié sa nature, les rois et les chefs des peuples ont reçu de lui leur autorité et leur puissance. Homère, Virgile, Pythagore, Aristote, Chrisippe, Platon, Socrate, Cicéron, Numa, en un mot les plus puissants génies et les plus sages législateurs, les peuples eux-mêmes, ont universellement admis que cet univers est l'œuvre de sa toute-puissance. Tous ils ont reconnu sa main invisible réglant l'ordre admirable des choses, ils se sont prosternés et l'ont adoré. C'est ainsi que, la voix de la science s'unissant dans un harmonieux concert à l'universelle croyance des hommes de tout âge et de toute condition, le saint nom de Dieu a été toujours et partout aimé, adoré et béni.

Qu'elle se réveille donc notre foi hélas trop affaiblie, et reconnaissant nous aussi l'existence d'un Etre Suprême qui a créé

---

(1) Minutins Felix.

(2) Rousseau. Emile.

et gouverne toute chose, redisons du fond du cœur avec le Psalmiste : "Nations, louez toutes le Seigneur ; peuples, louez-le tous parce qu'il a affermi sa miséricorde sur nous, et que la vérité du Seigneur demeure éternellement " (1).

Oui, ô Dieu ! maître souverain de l'univers, faites qu'un rayon de votre divine lumière dissipe les ténèbres qui nous environnent, et rende à notre patrie, dans toute sa pureté, dans toute sa plénitude, cette foi qui est le fondement inébranlable de la société humaine, et *sans laquelle les œuvres ne sont rien* (2).

***

Elles sont si prodigieuses les œuvres du Créateur, que jamais l'esprit humain ne pourra en mesurer ou même en concevoir la grandeur, l'immensité, la magnificence. Devant cet ensemble d'ineffables merveilles, la poésie est confondue, la science pâlit et se trouble. Parmi tous les êtres cependant, il en est un sur lequel Dieu semble avoir voulu de préférence répandre à profusion les trésors de sa bonté et de son amour infini. Comme on voit de grands génies tout éblouissants de lumière, débordants d'amour, raplendissants de beauté, travailler à faire passer dans leurs œuvres les perfections qui leur sont propres, de même, mais d'une manière infiniment supérieure, il semble que l'Etre Suprême ait voulu enrichir l'homme des trésors de sa divine essence.

Le récit de la création de cet être privilégié respire, du commencement à la fin, la sagesse, l'amour et la grandeur. En premier lieu, le Créateur, d'un acte de sa toute-puissance, tire ce monde du néant. Pour l'éclairer il lui donne les astres du ciel. En même temps il le peuple d'une multitude innombrable d'êtres animés et inanimés destinés à aider l'homme et à le servir ; c'est comme une demeure somptueuse qu'il prépare à sa créature préférée. Et quand tout est prêt, il pétrit son corps de ses mains, et d'un souffle de son amour lui donne la vie (3)

Oh ! comme ici le Créateur se montre aimable, grand et sublime ! Avec une libéralité qui nous remplit d'admiration, sa bonté tire l'homme du néant et l'embellit de ses propres perfections. Désormais le Créateur ne pourra que s'incliner avec amour vers ce chef-d'œuvre de son infinie sagesse, et l'homme de son côté, tant qu'il écoutera la voix de son esprit et de son coeur, ne pourra que bénir, aimer, louer son Auteur.

De ces rapports entre Dieu et la créature intelligente découle cet ensemble d'actes que nous appelons *la religion.*

---

(1) Ps. 116.

(2) Dante Purg. c. XII v. 124.

(3) Gen. c. I, II.

Or, qui oserait jamais essayer de rompre ces liens harmonieux entre le Créateur et la créature, sans se rendre coupable de la plus noire ingratitude et du plus monstrueux attentat? Enlever à l'homme la seule consolation qui lui reste au jour de l'infortune et de l'abandon, celle de se jeter entre les bras d'un père aimant qui seul peut adoucir ses souffrances, c'est l'excès de la barbarie, la plus cruelle de toutes les tyrannies. Livrer les hommes à la trahison, à la haine réciproque, aux divisions intestines, en leur ôtant cette grande idée d'un Dieu infiniment juste, inaccessible aux passions humaines, qui châtie le crime et récompense la vertu, dont le regard pénètre même ce qui échappe aux recherches les plus minutieuses de la justice humaine, c'est là le plus atroce et le plus sacrilége de tous les forfaits. Diagoras de Milée et Théodore de Cyrène, pour avoir voulu ébranler la croyance en un Etre Suprême, laquelle rend l'homme obéissant aux lois et fidèle à ses devoirs, furent comptés parmi les pires ennemis de la patrie. Protagoras d'Abdère, pour avoir mis en doute l'existence de la Divinité, fut, par sentence de l'Aréopage, banni du territoire de l'Attique, et ses livres furent livrés aux flammes. Et nous, faut-il qu'au milieu d'un peuple chrétien nous soyons forcés de voir les insulteurs de la plus sainte, la plus parfaite, la plus auguste des religions, portés en triomphe, respectés, honorés comme les bienfaiteurs de l'humanité? Epoque vraiment triste que celle où le thermomètre du sens commun est descendu si bas!

Et si vous ôtez à l'homme l'idée religieuse qui lui inspire la crainte de Dieu, d'un Etre Souverain qui voit tout, entend tout, pèse tout dans la balance de sa divine justice, et qui pour cela est à la base de tout droit et de tout devoir, que vous reste-t-il pour le retenir sous le joug des lois et des convenances sociales? Oh! le cri fascinateur de liberté, quand il va jusqu' à former une école d'incroyants, est un cri de déchéance morale et de véritable trahison au sein d'un pays civilisé.

C'est ce qu'ont parfaitement compris les sages de la terre, les plus fameux législateurs, les plus profonds philosophes. Aussi, se sont-ils toujours efforcés de maintenir intacte et d'affermir la croyance des peuples. Et ici, sans parler des Grecs qui dans toutes leurs entreprises reconnaissaient hautement l'action d'une main toute-puissante, sans parler des Romains qui mettaient la religion au-dessus de tout intérêt temporel et ne marchaient jamais au combat sans s'être mis sous la protection des dieux immortels (1), cela s'est vu chez tous les peuples, parce que, selon le mot d'Aristote, le genre humain tout entier a reconnu un Etre Suprême, objet de sa vénération et de son culte (2). " Non, dit

(1) Valère Max. De Relig. l I c. I. 9.

(2) Aristote De Cœlo l. I c. 3.

Cicéron, il n'y a pas de nation si barbare et si sauvage qu'elle ne reconnaisse l'existence d'un Dieu, quoique elle ignore sa nature" (1). Plutarque, à son tour, apostrophe le philosophe épicurien Colotes, de ces vibrantes paroles : "Si vous parcourez la terre, vous pourrez trouver des villes sans remparts, sans lettres, sans rois, sans palais, sans richesses, sans argent, sans théâtres, sans écoles ; mais une ville qui n'ait pas de temples et ne reconnaisse pas un Dieu, qui ne prie pas, n'invoque pas la Divinité comme témoin, n'ait pas des oracles, n'offre pas des sacrifices pour obtenir la prospérité et éloigner les malheurs, personne ne l'a vue ni ne la verra jamais" (2). Aussi, il ne faut pas s'étonner si Ponponius voulut que la religion prît place dans le droit des gens, comme un patrimoine commun à tous les hommes. De plus, depuis Moïse et Hérodote jusqu'aux temps présents, presque tous les historiens ont raconté les gloires de la religion, les plus grands poètes, les écrivains les plus illustres en ont célébré les merveilles. Homère, Hésiode, Virgile sont pleins de cette idée de la Divinité. Les prêtres, les vestales, les sacrifices, les temples, les obélisques, les pyramides, sont comme un grand livre ouvert à tous les yeux. Chacun peut y lire que tout ce qu'il y eut de grand, de noble, d'illustre dans l'antiquité fut fondé sur la religion. Il est vrai sans doute que ces nations, à l'exception des Hébreux, portaient leurs adorations à des êtres imaginaires, fruits de la superstition, ou même à des objets honteux ; mais il n'en reste pas moins acquis que leurs hommages s'adressaient à celui qu'elles prenaient pour le vrai Dieu, et qui leur apparaissait comme le pivot sur lequel tournait toute l'économie humaine. C'est ainsi qu'en Eulide on adorait Cérès, Cybèle en Phrygie, Belus à Babylone, Esculape à Epidaure, Diane en Tauride, Astarté en Syrie, Mercure dans les Gaules, à Rome enfin les dieux de toute la terre. Or, quoique cette multitude de dieux et de déesses soit ridicule et absurde, il reste vrai néanmoins que la société humaine, pour se maintenir dans la voie de la justice et de la civilisation, a besoin d'une religion.

Mais, voici qu'à la venue du Christianisme commence une phase nouvelle et plus brillante de l'influence de la religion sur les destinées de la famille humaine. A sa clarté éblouissante les anciennes superstitions s'évanouissent comme de vains fantômes, les faux dieux tombent foudroyés au pied de la Croix arrosée du sang du Fils de l'Eternel. Ce glorieux étendard devient pour le monde le signe du salut, le symbole d'une civilisation nouvelle, source féconde de charité et de justice, et rétablit entre l'homme et Dieu les liens d'un mutuel amour.

---

(1) De leg. l. I c. 8.

(2) Plutarque, advers. Coloten.

Le Christianisme, comme une rosée bienfaisante, donna un regain de vie à la religion en la purifiant des erreurs du paganisme; et en peu de temps, l'étendard de Jésus-Christ, plus puissant que les aigles romaines, franchit les frontières de l'immense empire et fut arboré par toute la terre. Le Christianisme réforma les mœurs, corrigea la législation et posa les bases d'une morale parfaite qui est devenue le code du genre humain tout entier ; et l'on a vu l'esclavage, la prostitution, les combats de gladiateurs, la vente des enfants, la servitude de la femme et tant d'aut[illegible] fa-mies qui déshonoraient la terre, disparaître graduellemen[illegible]e la société humaine. Le trône même des Césars, surmonté de la Croix, ne fut plus profané par les honteux débordements des Tibère, des Caligula, des Néron, des Domitien, des Commode, des Héliogabale.

Avec la vertu on vit refleurir l'éloquence, la véritable philosophie, les sciences et les beaux-arts. Les œuvres apologétiques de Tertullien, de Lactance, de Minutius Félix, l'éloquence de saint Jean Chrysostôme, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Basile et de tant d'autres illustres écrivains et Pères de l'Eglise, vous reportent aux plus beaux jours de Démosthènes et de Cicéron.

La philosophie païenne, purgée et corrigée par le génie chrétien, reprit un tel éclat, que le célèbre Lactance put dire : "Plût au ciel que Cicéron, reparaissant parmi nous, daignât venir à l'école du dernier de nos maîtres chrétiens ! Apprenez, lu[illegible]rais-je, à mieux connaître cette philosophie que vous avez t[illegible]élébrée quand vous l'avez nommée le flambeau de la vie, la [illegible]sse de la vertu, la règle des bonnes mœurs, la législatrice du genre humain. Cependant, qu'avez-vous retiré de tous ses enseignements ? Elle a fait de vous la gloire des lettres latines, l'émule de Platon, soit, mais tout ce qu'elle vous a enseigné se réduit-il à autre chose qu'à savoir que vous ne saviez rien ? De votre propre aveu elle vous a donc laissé dans la plus profonde ignorance sur ce qui touche la direction de la vie humaine (1)."

Au contraire, dit un des plus célèbres philosophes modernes, il y a un livre, un petit livre qu'on enseigne aux enfants et sur lequel on les interroge dans l'église. Lisez ce petit livre qui s'appelle le catéchisme, vous y trouverez la réponse à toutes les questions que j'ai posées dans mes ouvrages, de toutes sans exception. Demandez-lui d'où vient le genre humain, il le sait ; quelle est sa fin et comment il y va, il vous renseignera sur tout cela (2)." Un autre savant continue : " Je trouve dans la religion catholique un caractère particulier qui m'enthousiasme, c'est qu'elle unit dans son enseignement la métaphysique la plus solide à la simplicité la plus

(1) Lactance, Histor. Deor. l. II.

(2) Jouffroy—Cours de droit naturel.

humble et la plus aimable. Le "Timée" de Platon et le 12e livre de la "Métaphysique" d'Aristote sont sans aucun doute des ouvrages merveilleux, mais je doute qu'on puisse jamais tirer de là un symbole qu'on pourra faire apprendre aux petits enfants eux-mêmes. Seule la religion chrétienne possède jusqu'à ce moment la "Somme" de saint Thomas en même temps que le "catéchisme (1)."

En même temps que la littérature et la philosophie, les beaux-arts se développèrent à tel point qu'on vit dépasser les plus hautes conceptions d'Athènes et de l'antique Rome. L'Italie, plus que toute autre nation, vit le Christianisme acquérir une telle influence, qu'il attira à lui les esprits les plus rebelles, les plus vastes intelligences et les plus puissants génies ; aussi, depuis cette époque il ne s'est pas trouvé un talent de quelque valeur qui n'ai consacré ses efforts à glorifier cette religion divine. Les poètes les plus fameux, les peintres, les sculpteurs, les architectes, les musiciens les plus illustres en ont, comme à l'envi, fait ressortir les mystérieuses beautés. Dante Alighieri, Le Tasse, Manzoni, Sylvio Pellico, Arnolfo, Brunelleschi, Leonard de Vinci, Michel-Ange, Raffaël, Mercadante, Cherubini, Donizzetti, Rossini et cent autres génies, inspirés par la foi, ont enrichi notre Péninsule d'œuvres si merveilleuses qu'elles font l'admiration du monde entier.

Qu'adviendrait-il de notre Italie, s'ils venaient jamais à disparaître les chefs-d'œuvre inspirés par la religion ? On a dit avec raison qu'elle serait de nouveau ensevelie dans la sombre nuit de l'ignorance et de la barbarie.

L'Eglise catholique, dont nous Italiens, par la grâce de Dieu, sommes une portion et une portion glorieuse, vu qu'elle a son siége principal au milieu de nous, est l'expression la plus complète et la plus parfaite du Christianisme. Heureux sommes-nous donc d'avoir été enfantés par une mère qui a connu tant de gloires et des triomphes si éclatants ! Les siècles passés ont reconnu et les siècles futurs reconnaîtront son doux empire. Forte de son enseignement qui lui vient du ciel, elle ne cessera d'étonner le monde ; et ses conquêtes, par la seule puissance de sa parole simple et profonde, ne connaîtront pas de limites. Confiante dans la vérité qu'elle confesse à la face de l'univers, elle est invincible. L'épreuve du fer et du feu, les plus cruelles tortures n'ont pu la détourner de son chemin. En sa présence le sophiste est muet, l'orgueilleux s'humilie, la tyrannie est vaincue. Comme une reine majestueuse, riche de force, de sainteté et de savoir, elle s'avance portant avec elle la civilisation et le progrès. C'est elle qui a réformé les mœurs, épuré les institutions, corrigé, amélioré la législation, relevé les lettres, les arts,

(1) J. Simon. Liberté de conscience.

les sciences ; c'est elle, comme l'observe un profond penseur, qui a poli et civilisé le monde.

Or, de toutes ces gloires, plus que les autres nations notre Italie peut être fière. Choisie par Dieu pour être le centre du Christianisme en abritant dans son enceinte le siége de Pierre, sous l'égide protectrice de la religion, elle est devenue comme la patrie du génie, la maîtresse des sciences, le temple des beaux-arts, la source féconde de la véritable civilisation. Sans la religion catholique l'Italie manquerait de cet idéal sublime qui pendant dix-neuf siècles lui a donné vie, force et honneur. Abaissée sous le joug d'un hideux matérialisme, elle retomberait vite dans l'ignorance et l'oubli.

Allons-nous donc renier cette foi ? Serions-nous assez insensés pour oublier les gloires de tant de siècles et nous jeter à l'aveugle dans les mystères de l'inconnu ? Qu'arriverait-il de nous s'il en était ainsi ? Nous allons le voir.

***

Nous avons vu combien cette croyance à un Être Suprême est universelle et combien aussi elle est nécessaire à la conduite morale des peuples. Nous avons dit également qu'entre Dieu créateur et conservateur des choses et l'homme sa créature, il existe certains rapports proportionnés à leur nature respective, et que ces rapports forment la chaîne d'or qui unit Dieu à l'homme et l'homme à Dieu et qui porte le nom de religion. Nous avons compris en outre que la religion est la base, le soutien, la règle de toute société humaine, parce que d'elle comme de leur source naturelle découlent les devoirs et les droits de l'homme. Or, quel est ici l'ennemi ? Qu'est-ce qui ne craint pas de détruire ces rapports harmonieux entre l'homme et Dieu ? Qu'est-ce qui travaille de toutes ses forces à tarir cette source féconde d'ordre, d'équité, de paix, de tranquillité et d'amour parmi les hommes ? C'est " l'indifférentisme religieux. " De lui est venu ce chaos dans les idées, cette décadence dans les mœurs, ce mépris des autorités constituées, cette perversion générale en un mot qui, de nos jours, mine si violemment le corps social. Et cette contagion pestilentielle est d'autant plus à craindre, qu'elle prend sa source dans les classes plus élevées dont l'exemple entraîne plus facilement le peuple.

Un coup d'œil jeté sur le foyer domestique, sur l'école, sur la société, suffira pour nous montrer comment l'homme est graduellement conduit à cet état de triste perversion.

Le mariage chrétien exige que le père et la mère, avec la vie du corps, communiquent à leurs enfants la vie de l'esprit, selon la parole de nos Saints Livres : " Avez-vous des enfants ? Instrui-

sez-les sous le joug dès leur enfance" (1). C'est dans ce but seulement que Dieu accorde au père et à la mère l'honneur d'avoir des enfants. "Regardez, dit Donoso Cortès, ce petit enfant qui vient de naître, qui n'a ni volonté ni entendement ni force aucune, qui ne peut rien, ne connaît rien, ne possède rien. Dans son extrême faiblesse, dans sa complète ignorance, il n'y a qu'une chose qu'il sait et qu'il peut faire, c'est de pleurer ; c'est là la seule chose pour laquelle il n'ait pas besoin de maître" (2). A qui appartiendra-t-il de prendre soin de ce petit être qui commence son pèlerinage mortel ? A ses parents. Comme ils fournissent à son corps des aliments saints et solides, de même ils doivent travailler à faire germer dans son âme des sentiments de piété et de justice. De cette manière l'enfant, tout en grandissant et se fortifiant au point de vue physique, sentira également naître en lui le courage, et il parcourra avec assurance le chemin dangereux de la vie.

Tel est, d'après l'idéal religieux, la mission des époux chrétiens. Quand ces devoirs sacrés auront été fidèlement remplis, l'enfant, nous en avons la parole de l'Esprit Saint, ne s'écartera pas de la voie droite "*Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab eâ*" (3). Et Dieu, par la bouche de l'apôtre saint Paul, insiste tellement sur l'accomplissement de ce devoir de la part des parents, qu'il ne craint pas de ranger ceux qui le négligent au nombre des contempteurs de la foi, il les met même au-dessous des infidèles (4).

Mais, hélas ! combien y a-t-il aujourd'hui de pères et de mères de famille qui remplissent fidèlement leur devoir sur ce point ? Que de fois, pendant que le corps de l'enfant croît et que ses forces se développent, son esprit n'est-il pas laissé dans l'ignorance et son cœur négligé, et cela dès les premiers jours de son existence ! Puis, à peine arrivé à l'âge de raison, son âme, innocente jusque-là, deviendra la victime des mauvais exemples de ses parents. Il s'aperçoit alors que si sa mère prie, son père n'a sur ses lèvres que des paroles grossières ou insultantes. Pendant que sa mère cherche à lui inspirer des sentiments d'amour envers Dieu, il entend son père blasphémer contre lui. Il voit sa mère fréquenter l'église, et son père s'en éloigner. Les effets seront plus désastreux encore et plus funestes si le mauvais exemple vient des deux à la fois, si le père est indifférent et la mère oublieuse de ses devoirs. Quelle idée voulez-vous que l'enfant

(1) Eccl. XII 25.

(2) Don. Cortès.

(3) Prov. XXII, 6.

(4) I Tim. v. 8.

se forme du bien et du mal, avec de pareils guides qui ne lui inspirent que des sentiments contradictoires, ou même totalement irréligieux ? Parents infortunés qui comprenez si mal les obligations de votre état, attendez-vous à recueillir les funestes résultats de votre fatale négligence. Vous ne tarderez pas à être désabusés. Ce petit enfant dans lequel Dieu avait mis une âme pure et candide, et qui, bien dirigé, aurait un jour rempli votre cœur d'une légitime fierté, sera peut-être pour vous une cause de déshonneur et d'amères souffrances.

Du foyer domestique l'enfant passe à l'école. L'école, d'après sa véritable conception, doit être la grande éducatrice qui introduit la jeunesse dans le sentier de la vie sous la garde de la religion, des bonnes mœurs et de la science. Elle n'a pas pour mission seulement d'orner l'esprit, elle doit aussi former le cœur en mettant devant lui et proposant à son imitation les plus beaux exemples de magnanimité, de courage, de dévouement, de justice, de crainte de Dieu. Quand l'école s'occupe seulement de la culture de l'esprit et laisse de côté l'éducation du cœur, elle trahit sa haute mission. " Ne montrez pas à l'enfant, dit sagement un écrivain bien connu, le sophiste qui nie, de même que vous ne mettriez pas devant ses yeux le barbare qui bégaie et le sauvage qui détruit, ou bien, si vous le lui faites voir, que ce soit à la façon de Sparte qui montrait à ses enfants des esclaves ivres pour leur inspirer l'horreur de l'ivrognerie " (1).

De plus, il est bon de remarquer ici que la tâche qui incombe à un éducateur de la jeunesse, d'ouvrir l'esprit et le cœur des enfants à la connaissance du vrai et du bien, est à la fois sainte, noble et douce ; mais un éducateur chrétien ne s'arrête pas là, il doit appuyer son enseignement sur la religion, base inébranlable de tout ce qui est vrai et de tout ce qui est bon. Aussi a-t-on dit : "savoir hors de Jésus-Christ c'est ne rien sevoir ", et Tomasius ajoute : " sans la religion l'école est une pépinière pour les prisons, et les prisons sont des pépinières pour l'enfer." Lactance avait déjà dit : " La justice ne s'apprend pas à l'école de la philosophie, mais seulement à l'école du Christianisme, car là seulement on enseigne aux hommes à connaître et à aimer Dieu, à s'aimer et à se supporter les uns les autres, parce qu'ils sont tous pareillement les enfants de Dieu. De cette source féconde découlent tous les devoirs de la vie sociale et de la vie religieuse " (2).

Mais, où trouve-t-on de nos jours cette éducation chrétienne qui fut toujours pour les peuples une cause de gloire et de prospérité, qui civilisa et éleva les nations et raviva parmi les hommes la source des bonnes mœurs ? Hélas ! qui n'éprouve des déchire-

(1) Bougaud. Le Christianisme et les temps présents.

(2) Lactance. De justitiâ.

ments de cœur, en voyant les enfants de notre peuple élevés comme si Dieu et la religion étaient des choses complètement étrangères à la société humaine ? Semblable à ces fils des barbares qui, à leur naissance, étaient plongés successivement dans l'eau bouillante et dans l'eau glacée, pour rendre leur peau insensible à l'action différente des climats, l'enfant s'est vu ballotté entre l'incrédulité et la foi. Il sort de la maison d'un père croyant ou sceptique, il a entendu sa mère affirmer ce que son père niait. Il entre dans un collége divisé d'esprits et de tendances. Il lui faudrait avoir deux âmes, et il n'en a qu'une qu'il sent continuellement tirée en sens opposés. Le trouble et le désordre s'emparent de ses idées, il conserve à peine un reste de foi et un reste de raison. Il s'étonne de toutes ces contradictions qu'il voit devant lui ; il commence à penser que tout cela n'est qu'une vaste comédie, que la société ne croit pas une syllabe de ce qu'elle enseigne, qu'elle a deux croyances et deux morales, une croyance et un Dieu pour les enfants, une autre croyance et un autre Dieu pour les jeunes gens, et peut-être même une autre croyance et un autre Dieu pour les hommes mûrs. Il succombe devant ce spectacle, sa foi s'éteint, sa raison s'obscurcit, son âme se dessèche, et son premier enthousiasme se change en indifférence ou en découragement " (1). En somme, sous l'empire de cette éducation athée, il finira par la négation absolue de toute croyance.

Que peut-on attendre, en effet, d'un semblable système, si ce n'est l'incrédulité totale ? Et cette incrédulité ne restera pas inactive, mais engendrera naturellement la corruption des mœurs. " J'avais à peine seize ans, dit de lui-même un prodigue repentant, et déjà je ne croyais plus à rien. Ni dans mon enfance ni durant ma vie de collége je n'avais fréquenté les églises. Ma religion, si j'en avais une, était une religion sans rites sans symboles, je ne croyais qu'à un Dieu sans forme, sans culte, sans révélation. Empoisonné dès ma jeunesse par la lecture des écrits du siècle dernier, de bonne heure j'avais sucé le lait stérile de l'impiété. L'orgueil humain, ce dieu de l'égoïsme, fermait ma bouche à la prière, pendant que mon âme épouvantée se laissait aller à l'espérance du néant..... Qui osera jamais raconter ce qui se passait alors dans les colléges ? Les hommes doutaient de tout, les jeunes gens nièrent tout. Les poètes chantaient le désespoir ; les jeunes gens sortirent des écoles avec le front serein, le visage frais et vermeil, et le blasphème à la bouche. Les cœurs se flétrirent comme des fleurs brisées. Au lieu d'avoir l'enthousiasme du mal, nous n'eûmes que la négation du bien, au lieu du désespoir l'insensibilité. Des enfants de quinze ans, assis nonchalamment sous des

(1) Lamartine

arbrisseaux en fleurs, tenaient par passe-temps des propos qui auraient fait trémir d'horreur les bosquets immobiles de Versailles " (1).

Cet aveu sorti spontanément du cœur ulcéré d'un prodigue revenu à lui, n'est qu'un écho douloureux du gémissement universel d'une jeunesse livrée, entraînée au mal par le moyen de l'école sans Dieu. Et, ô douleur ! qui n'entend retentir cette plainte déchirante même à travers les riantes collines de notre Italie ? Triomphante ou vaincue, mais toujours esclave, elle a voulu copier les absurdes systèmes, les théories blasphématoires des prétendus philosophes d'au-delà des Alpes, qui ont nié sans pudeur tout ce qu'il y a de plus sacré et de plus saint sur la terre. C'est ainsi qu'au déshonneur de notre dignité d'hommes et de chrétiens, nous avons été condamnés à entendre du haut de nos chaires d'enseignement, des professeurs, au milieu des applaudissements d'une jeunesse légère, rabaisser la valeur des vertus chrétiennes, outrager la saine morale en rejetant la crainte d'un Etre Suprême, ouvrir largement la voie au vice en lâchant la bride aux passions, et délivrant la conscience de tout remords. Il ne faut donc pas s'étonner si, de pareilles écoles, sont sortis de jeunes libertins audacieux, superbes, formés à toutes sortes de vices. Si la première fois, observe justement un écrivain, qu'on vit les laves enflammées du Vésuve, on eût été pris d'une plus grande frayeur, ni Herculanum ni Pompéi n'auraient été ensevelis dans une mer de feu, et le voyageur qui visite ému les restes de ces effroyables catastrophes, ne lirait pas sur les murailles ces tardives paroles : *Cavete posteri, vestra res agitur* " (2).

L'application, messieurs, est facile à faire. Si nous voulons une jeunesse sérieuse et studieuse, il faut réformer l'école.

Mais, revenons à notre jeune homme. Le temps est arrivé pour lui de quitter l'école. Son bagage est bien léger au moment où il fait son entrée dans la société. Son esprit est peut-être orné de quelques connaissances scientifiques et littéraires, mais il a le cœur faussé et tout prêt à se laisser entraîner à une totale corruption. C'est avec de telles armes qu'il s'engage dans le périlleux labyrinthe du monde. Et que trouve t-il ? Une pâture qui aiguise sans cesse ses appétits désordonnés. Partout des livres obscènes, des journaux sans retenue, des théâtres de bas étage, des femmes sans pudeur, des hommes livrés à de honteuses spéculations, trompeurs, lanceurs d'affaires sans vergogne. Il voit l'intrigue et la fraude montées si haut qu'elles ont comme marqué de leur signe déshonorant les sommets les plus élevés de la société civile ; et, frappé de stupeur devant un spectacle aussi étrange, il ne sait

(1) A. de Musset.

(2) Bougaud op. cit.

plus que faire. Il voit sa patrie, le pays des nobles aspirations, transformé en un vaste théâtre d'aventuriers, où la renommée et le pouvoir sont la récompense, non pas de la probité de la vie, mais de l'intrigue, de l'audace, de la fraude, de la basse flatterie. Il entend flétrir du nom de rétrogrades ceux qui veulent s'opposer au courant dangereux des idées subsersives ; on appelle insensés ceux qui tiennent encore pour la pudeur et l'honnêteté publiques, hypocrites et bigots ceux qui défendent les droits de la religion et restent fidèles à Dieu. Infortuné jeune homme ! Oh ! qu'il aurait été bien mieux pour lui de naître au sein d'une tribu sauvage !

Que deviendra ce pauvre jeune homme jeté ainsi dans cette mer fangeuse, sans être soutenu par un idéal supérieur à toutes les bassesses humaines ? Pourra-t-il se sauver ? A vous de répondre, ô malheureux parents qui, plus d'une fois, sous l'effet d'une amère déception, avez maudit les séducteurs de vos fils infortunés. A vous aussi de répondre, législateurs coupables qui, avec une indifférence glaciale, avez ouvert une large voie à la dépravation morale en privant le cœur du jeune homme du secours de la religion.

***

Nous avons considéré l'homme sous l'empire funeste de l'indifférentisme religieux, et nous avons remarqué combien il lui est difficile de se sauver au milieu du naufrage universel. Il y en aura sans doute qui, touchés de la grâce divine, reviendront à la foi, mais en général leur nombre est fort restreint. Comme dans ce drame lugubre si bien décrit par Virgile, on pourra à peine, au sein des flots tumultueux, les distinguer de la multitude immense des naufragés, *Rari nantes in gurgite vasto.*

Mais, oublions pour un moment ces quelques privilégiés qui, par une faveur toute particulière du ciel, traverseront sains et saufs les sentiers fangeux de Sodome et de Gomorrhe ; revenons encore une fois par la pensée vers celui qui, étranger à tout sentiment religieux, se trouve lancé au milieu du monde. Le jeune homme est arrivé à l'âge de se choisir un état de vie. Si cela lui parait bon, il unira une compagne à ses destinées. Ce mariage sera-t-il heureux ? "Dans le mariage, dit un célèbre écrivain, il y a autre chose qu'un contrat ; par-dessus tout il y a un sacrifice, ou mieux deux sacrifices. La femme sacrifie ce que Dieu lui a donné d'irréparable, ce qui fait la sollicitude de sa mère : sa première beauté, souvent sa santé, et ce pouvoir d'aimer que les femmes n'ont qu'une fois ; l'homme à son tour sacrifie la liberté de sa jeunesse, ces années incomparables qui ne reviendront plus, ce pouvoir de se dévouer pour celle qu'il aime, qu'on ne trouve qu'au commencement de sa vie, et cet effort d'un premier amour

pour lui faire un sort glorieux et doux......Ce sont deux coupes : dans l'une se trouvent la beauté, la pudeur, l'innocence ; dans l'autre un amour intact, le dévouement, la consécration immortelle de l'homme à celle qui est plus faible que lui....et il faut que les coupes soient également pleines pour que l'union soit sainte et que le ciel la bénisse " (1).

Tel est l'acte solennel que doivent accomplir les époux. Ils se donnent l'un à l'autre, chacun d'eux fait à l'autre un sacrifice volontaire de lui-même. L'homme s'unit pour toujours à la femme, et la femme à l'homme. A partir de ce moment ils seront deux dans une seule chair, et les joies et les tristesses leur seront communes. Cette union a sa source dans quelque chose de plus noble que la satisfaction des sens ; elle vient du cœur, c'est le cœur qui la conçoit et la forme.

Dans l'accomplissement de cet acte solennel, le plus important de la vie, on a touiours vu les peuples implorer le secours de la Divinité. Les époux vraiment chrétiens, prosternés au pied des saints autels, devant l'infinie majesté de Dieu qu'ils prennent pour témoin de leur action, prononcent leurs serments et se donnent mutuellement leur cœur. Et Dieu, par la bouche de son ministre, bénit cette union comme il bénit un jour dans l'Eden l'union de nos premiers parents, lorsque " obéissant à son amour pour l'homme, la plus parfaite de ses créatures, il lui fit un premier présent, et dans sa tendresse suprême lui donna une compagne " (2).

Oh ! comme la religion a su élever ce contrat, le rendre saint et inviolable ! Qui osera jamais le violer ? Qui osera séparer ce que Dieu a uni ?

Telle est l'origine de la famille chrétienne. Les nouveaux époux, enfants bénis de leur Père céleste, conserveront profondément gravés dans leurs cœurs les devoirs de leur état, et avec le secours de la grâce divine les accompliront fidèlement. L'homme verra dans son épouse sa compagne fidèle, il l'aimera, la respectera et fera tout en son pouvoir, même, s'il le faut, aux dépens de sa vie, pour la rendre heureuse ; pour tout dire en un mot, il aura pour elle cette affection profonde que Jésus-Christ a pour son Eglise (3). En outre, comme chef de la famille, il saura régler les affaires domestiques de telle sorte que, chacun restant dans les limites de son devoir, l'ordre, la paix et le bien-être règnent dans la maison. L'épouse, aimable comme Rachel, sage comme Rebecca, fidèle comme Sara, se reposera tranquille sous la protection de son époux, et chastes seront les fruits de ses

(1) Ozanam. Civilisation au 5e siècle, Quatorzième leçon, Les femmes chrétiennes.

(2) Donoso Cortès.

(3) Eph. v. 25.

entrailles. Obéissante et douce, pudique et modeste, elle recherchera la solitude, fuira le faste et le luxe, et, entièrement occupée des soins domestiques, elle fera en sorte que l'économie, l'ordre, la décence, la crainte de Dieu habitent dans sa demeure. De la sorte le mari, livré aux occupations plus sérieuses, trouvera dans sa compagne son ange consolateur et se sentira heureux dans l'intérieur de sa maison, comme autrefois le premier homme dans le paradis terrestre avant la chute de la première femme. D'une union ainsi sanctifiée ne pourront sortir que des enfants bons et vertueux.

La famille est la base de la société. Si l'honnêteté et la vertu sont l'apanage de la famille, elles ne manqueront pas de passer dans la société. De sorte que, non seulement la prospérité domestique, mais encore la prospérité de l'Etat dépend de l'éducation qu'on donne aux enfants. Le père chrétien est l'image, la figure de notre tendre Père du ciel. Le Christianisme, qui a gravé sur son front l'empreinte de la majesté divine, lui demande en même temps de faire tout en son pouvoir pour que ce caractère sacré soit transmis intact à ses enfants. Ils doivent donc, ces mêmes enfants, être élevés par lui chrétiennement pour grandir dans la sagesse et la vertu. Et la mère ? Oh! qu'il nous est cher et comme il résonne doucement à nos oreilles ce beau nom ! comme elle est grande et sublime la mission de la mère chrétienne ! Elle est l'ange gardien de la famille; d'elle ses enfants doivent recevoir les premières leçons de piété, d'innocence, de probité et de crainte de Dieu. Sous son ombre tutélaire ces jeunes plantes croîtront belles et vigoureuses et ne tarderont pas à produire des fruits abondants de vertu chrétienne. Oh! qu'elle soit bénie à jamais l'aimable et douce mère chrétienne !

Telle est en peu de mots l'idée de la famille, comme la religion la demande. Et maintenant, qu'est-ce qui viendra troubler cette douce harmonie ? Qu'est-ce qui osera briser les chaînes de ce contrat dont la sainteté, l'unité, l'indissolubilité furent les premières lois que le souverain législateur de l'univers imposa à la famille humaine? L'indifférentisme religieux de notre temps, voilà l'ennemi !

Avec un froid cynisme qui a de quoi épouvanter, on oublie que le mariage, étant la base et le principe de la société humaine, doit être maintenu sur ces sublimes hauteurs, et on veut lui ôter ce qui fait son principal lustre, le caractère religieux, pour le réduire à un simple contrat de vente et d'achat. Ainsi s'évanouissent la grandeur et la majesté des noces chrétiennes. Si vous avilissez de la sorte le plus solennel de tous les contrats, de celui que Jésus-Christ a élevé à la dignité de sacrement, il ne peut en résulter que les plus funestes conséquences pour la marche de la société.

Mais, suivons encore les pas de ce jeune homme que nous venons de voir quitter l'école sans aucun ordre dans ses idées, in-

différent aux choses de Dieu et de la religion, et jeté ainsi au milieu d'un monde corrompu et incrédule. Comment se comportera-t-il dans son nouvel état de vie ? S'il est vrai que la religion est l'âme de la famille, le soleil qui l'éclaire et la vivifie, la céleste gardienne qui la protège, qu'arrivera-t-il si la religion est mise de côté ? Sera-t-il fidèle à ses devoirs ce jeune homme qui, dans les écoles, apprit peut-être les aventures fabuleuses de Vénus et de Mercure, mais n'entendit jamais parler de Jésus-Christ ? Sera-t-il fidèle à ses devoirs, lui à qui on a répété sans cesse que seule la matière existe, que les sens peuvent, sans aucune contrainte, se livrer à leurs mauvais penchants, que la conscience n'est qu'une simple soupape qui s'ouvre et se ferme à volonté, que Dieu, la vie future, l'enfer, le paradis, sont des inventions des prêtres pour faire peur aux niais ? Non ! Un homme qui, par manque de religion, est tombé dans une telle dégradation, ne saurait être ni bon époux ni bon père.

Mais, la condition de la famille est mille fois plus grave encore si, à l'impiété du mari se joint l'impiété de la femme. Un grand diplomate, pour montrer l'influence qu'exerce la femme pour le bien comme pour le mal, a dit qu'il n'y a pas d'événement dans le monde au fond duquel on ne suprenne la main d'une femme. Un rapide coup d'œil sur l'Histoire montre la vérité de cette parole.

Dieu, dans sa providence pour le genre humain, a voulu que la nature de la femme portât en elle, plus encore que celle de l'homme, un je ne sais quoi de divin Tacite lui-même a remarqué cette particularité chez les femmes, quand il a dit *inesse in eis quid divinum.* Et en quoi consiste donc cette divine empreinte ? Il me semble qu'il faut la voir dans cette inclination naturelle à la pudeur, à la bonté, à la douceur, à la piété, qui est comme l'apanage de la femme. Grâce à ces dons tout particuliers qu'elle a reçus du Créateur, il est facile de constater que toujours et partout, la femme s'est montrée plus chaste, plus fidèle, plus aimante et plus pieuse que l'homme. Jeune fille, elle se sent attirée vers l'innocence et la pudeur ; épouse, l'affection et la fidélité sont les qualités qui la distinguent ; mère, elle fait passer en quelque sorte toute son âme dans celle de son petit enfant qui repose sur sa poitrine et à qui elle communique toutes les affections de son cœur. Heureuse et bénie mille fois la famille où se trouve une mère chrétienne !

Voici la sublime et majestueuse figure de la femme telle que l'a faite l'Evangile ; inclinez-vous devant elle avec respect ! Au milieu des flots agités elle sera pour la famille chrétienne l'ancre de l'espérance et le port du salut. Quand le père est devenu infidèle à sa mission, quand le prêtre lui-même est impuissant, la femme chrétienne tendre et pure, forte et sage, intrépide et prudente, résistera encore aux passions violentes qui bouleversent la

société et préservera la famille de la corruption. Sachez la connaître, ô hommes ! son influence salutaire ; qu'elle soit libre dans ses œuvres de piété et dans ses pratiques religieuses, et elle rendra votre famille heureuse en faisant régner en elle la paix, la probité, la justice et la crainte de Dieu. Au contraire, ôtez, un instant seulement, à la femme ces précieuses qualités, et au lieu de la noble figure de la femme catholique, vous aurez la femme du monde, sans caractère, vaniteuse et légère ; à la femme transformée vous substituerez Eve corrompue et prévaricatrice. Que peuvent attendre la famille et la société de la femme mondaine, sinon les plus cruelles déceptions ? Je considère tout ce qui a vicié l'humanité depuis le premier moment de son existence, je passe en revue les plus terribles catastrophes, les chutes les plus lamentables, et partout je retrouve la main de la femme.

A peine Dieu a-t-il donné l'existence et la vie à l'homme, que la femme, trompée par son ambition, le précipite du sommet de sa gloire et couvre de deuil le genre humain tout entier (1). A cette première catastrophe qui chassa nos premiers parents du Paradis terrestre et condamna l'homme à manger son pain trempé de ses sueurs et la femme à enfanter dans d'horribles souffrances, une autre succède plus terrible encore, le déluge universel. Et qui donc provoqua ainsi la vengeance divine ? Les filles des hommes qui séduisirent les fils de Dieu, répond la Sainte Ecriture (2). Agar troubla la paix et la tranquillité du foyer d'Abraham (3) ; Dalila fut la cause de la chute honteuse de Samson (4) ; la femme de Putiphar tenta de séduire Joseph (5) ; Bersabée fit tomber David (6) ; Jézabel rendit Achab impie, parjure, homicide (7). Et qui fit tomber dans l'idolâtrie Salomon, le plus sage des hommes ? Les femmes étrangères (8). Qui poussa Hérode à commettre le plus exécrable des forfaits ? Hérodiade qui lui demanda la tête de Jean-Baptiste (9). Et qui dira jamais les actions honteuses, les crimes atroces dont la femme fut la cause ou le prétexte dans le monde, depuis ces temps reculés jusqu'à nos jours ? Le nom des Messaline, des Honoria, des

---

(1) Gen. III.

(2) Gen. VI, 4.

(3) Gen. XVI.

(4) Judic, XVI, 12.

(5) Gen. XXXIX.

(6) Reg. XI.

(7) Reg. III. IV.

(8) Reg. III, 11.

(9) Math. XIV 8.

Sirène, des Sophie, des Eudoxie, des Rosamonde et de cent autres femmes semblables, est familier à quiconque est au courant de l'Histoire.

Que faut-il conclure de tout cela ? Que la femme a besoin de Dieu. Eloignée de lui, son cœur naturellement sensible, délicat, affectueux, grand et fort, se gâte facilement, devient faible, trompeur et malveillant. Oui, il faut à la femme la religion qui la guide, la soutienne, la dirige dans l'accomplissement de sa haute mission ; c'est seulement avec le secours de la religion qu'elle pourra s'en acquitter fidèlement, attirant ainsi les bénédictions célestes sur la famille et la société. Mais, malheur mille fois à cette famille infortunée où, avec un père impie, se trouve une mère sans religion et oublieuse de ses devoirs de chrétienne ! Les enfants grandiront privés de cet aliment spirituel qui soutient l'homme dans le sentier de la vertu, et ne tarderont pas à devenir les esclaves de leurs passions déréglées. Comme un navire sans pilote, ils seront ballottés au milieu des flots agités de ce monde, pour venir bientôt se briser contre quelqu'un des écueils dangereux dont est semée la route de la vie.

Qu'elle est donc triste la condition d'une famille attaquée par l'indifférentisme religieux ! Sur elle on ne sent pas planer la grande pensée du sacrement qui rend le mariage saint et indissoluble, on n'y respire pas l'air pur et suave de l'innocence, de l'honnêteté, de la sagesse chrétienne. Là, l'enfant, instruit de bonne heure à douter de l'existence de Dieu, élevé dans le mépris des choses sai tes, ne rencontrera pas l'être loyal, bon et sage, à l'abri des misères humaines, qu'il lui faut pour le soutenir au milieu des dangers ; à l'heure redoutable de la mort, il ne verra pas une main consolatrice lui montrer le ciel. Déplorable état d'une famille sans Dieu !

O mes bien-aimés ! verrons-nous se réformer la famille qui, dans un moment de folie, s'est éloignée de Dieu ? A la vue des maux si nombreux qui nous accablent, les parents vont-ils enfin se réveiller ? Peut-on espérer que, à la pensée des graves obligations qui les lient à Dieu et à la société, leur conduite à l'avenir sera digne de la grandeur de leur état ? Dieu veuille qu'il en soit ainsi ! Et puissions-nous espérer que, tous ceux qui se disent chrétiens, oseront une bonne fois secouer le joug humiliant du respect humain et revenir sincèrement à Dieu auteur de tout bien. Oui, pères de famille, sachez vous pénétrer de plus en plus de l'étroite obligation qui vous incombe, de faire tout en votre pouvoir pour procurer le bonheur de vos épouses et de vos enfants ; et que le flambeau de la religion ne cesse jamais de resplendir sous votre toit. Et vous, mesdames, appelées à une si noble mission dans la famille chrétienne, pour l'accomplissement de vos devoirs sacrés jetez les yeux sur l'auguste Vierge Marie, et demandez-lui force et

courage. Pénétrées d'admiration devant la sainteté de sa vie dans la triple condition de vierge, d'épouse, de mère du Verbe incarné, faites en sorte de l'imiter. L'œil fixé sur elle, contemplez-la dans sa majesté, toute rayonnante d'innocence, le front ceint d'une couronne d'étoiles, environnée des anges, écrasant sous son pied la tête du serpent infernal symbole du vice et du péché. Que votre front aussi se couronne de vertus chrétiennes ; foulez aux pieds les séductions du monde qui ne peuvent que démoraliser la famille en l'éloignant de Dieu, source de toute vertu et de toute sainteté.

***

Faisons encore un pas, et de la famille jetons les yeux sur la société. La société résulte de l'union des hommes entre eux ; elle forme un seul corps moral dans lequel à la communauté des besoins correspond la communauté des secours. Elle a Dieu pour auteur, et son bien-être ainsi que sa marche régulière reposent sur l'inégalité des conditions (1).

Dans l'énumération des maux que l'irréligion cause dans l'homme et dans la famille en les dégradant l'un et l'autre, nous n'avons fait que mentionner quelques-uns des effets funestes que produit l'abandon de Dieu dans les affaires humaines. La corruption qui, de ces deux sources fétides se déverse sur le corps social, complète ce tableau déchirant en jetant sur lui les plus sombres couleurs. En effet, Dieu banni de la société, vous restez sans un juge suprême qui, au-dessus des passions humaines, pèse dans une même balance les actions de tous les hommes, punit le crime et récompense la vertu. Ce solide fondement une fois détruit, il vous sera moralement impossible de déterminer les droits et les devoirs d'un chacun. Les questions d'économie, de capital, de travail, de justice, les rapports mutuels entre les supérieurs et les inférieurs, les riches et les pauvres, les patrons et les ouvriers, se confondent, se mêlent dans une obscurité impénétrable; et trop souvent on verra le despotisme, l'égoïsme et la tyrannie remplacer la justice. Aussi, un des plus fougueux rationalistes est-il allé jusqu'à dire que si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer pour maintenir l'ordre dans la société. Et tous les législateurs se sont accordés à dire que la religion est la pierre angulaire de l'édifice social, que sans elle aucune société ne peut rester debout. C'est en vertu de ce principe que Solon, Lycurgue, Xénophon, Platon, Minos, Numa, Séleucus, Midas, ont voulu asseoir leurs républiques sur les bases de la religion (2).

En effet, comment, sans le frein d'une loi suprême émanée

(1) St. Chrysostôme et St. Clément.

(2) Voltaire.

de l'Etre Souverain inaccessible aux passions humaines, pourra-t-on diriger et gouverner une masse de vingt, trente, quarante millions d'hommes de caractères, d'opinions et d'intérêts opposés, sans que l'égoïsme, élément fécond de discorde et de dissolution sociale, ne prenne le dessus et n'exerce ses ravages? Mais, au-dessus de ce problème social, il en est un autre plus formidable encore, le problème politique. Vous avez, d'un côté, la puissance politique qui s'appuie sur les lois dont elle-même est l'auteur. Or, qui l'empêchera de succomber à la plus terrible des tentations, la volupté du pouvoir, qui l'entraînera naturellement au despotisme? Voyez, de l'autre côté, un peuple las d'obéir, de travailler et de souffrir. Il jette les yeux sur ceux qui le gouvernent et ne voit en eux que des hommes semblables à lui. Il s'indigne contre eux, leur porte envie et bientôt s'apprête à les renverser pour prendre leur place. Devant ces prétentions qui se font jour chez ceux qui commandent et chez ceux qui doivent obéir, et qui font craindre pour la société une guerre d'extermination, quelle est l'autorité qui pourra s'imposer et calmer les esprits en rappelant chacun à l'accomplissement de ses devoirs? Qui pourra mettre dans le cœur de ceux qui gouvernent des sentiments d'humanité, de justice, de modération, d'honnêteté, et dans le cœur des sujets des sentiments de soumission, de respect, de résignation et de sacrifice?

Ces considérations ont pesé d'un grand poids dans l'esprit des plus grands philosophes de l'antiquité; tous s'accordent à dire que pour bien gouverner la société, il faut, de toute nécessité, reconnaître une autorité supérieure à toute puissance humaine, laquelle puisse inspirer aux hommes le respect et la crainte. Platon exprime magnifiquement cette idée, quand il dit: "C'est une chose conforme à la vérité, que lorsque Dieu n'a pas présidé à la fondation d'une ville, elle est nécessairement exposée aux plus terribles catastrophes," et il ajoute: "Il faut donc chercher, par tous les moyens possibles, à imiter le régime primordial. Nous devons fixer notre attention sur la partie immortelle de l'homme et donner pour fondement aux familles comme aux Etats les lois éternelles de l'Intelligence suprême." Xénophon a dit à son tour: "Les cités et les nations les plus fidèles au culte de la Divinité ont été également celles qui ont duré le plus longtemps et qui se sont le plus distinguées par leur sagesse, de même que les siècles les plus religieux ont été les plus illustres par le génie. Socrate, dans le dialogue de Glacon, observe justement que "pour bien [illegible] la science des choses divines est plus nécessa[illegible] science de la nature." Et Pindare, dans ses [illegible] tiques, pose également Dieu comme la base [illegible] ordonnée.

Mais, pourquoi nous arrêter à citer les paroles de tel ou tel parmi les hommes illustres? Toute l'histoire de l'antiquité païenne,

n'est-elle pas une preuve manifeste que les nations les plus sages et les plus cultivées mirent toujours la religion au premier rang? Qu'il suffise de citer l'exemple de l'Empire romain Quel fut le levier puissant qui l'éleva jusqu'aux plus hauts sommets de la gloire ? C'est, répond Cecilius dans sa harangue contre Octave, c'est à cause de la piété de ses enfants que Rome a pu étendre sa domination par tout l'univers. L'empire du peuple-roi a dépassé les confins des pays que le soleil éclaire et réchauffe de ses rayons. Les plus solides boulevards de sa puissance furent le culte des dieux, la chasteté de ses vierges, son zèle pour l'honneur et le recrutement des ministres de la religion. On l'a vu, enfermé dans l'enceinte de son capitole, l'unique retranchement échappé aux mains de l'ennemi victorieux, continuer à rendre ses hommages à ses dieux qui paraissaient s'être déclarés contre lui, quand tout autre aurait voulu les punir de leur abandon en délaissant leurs autels ; on l'a vu, du haut de ce rempart sacré, n'opposer d'autre arme défensive à la fureur des Gaulois que son amour pour la religion " (1).

Tel nous apparait le génie antique dans sa religieuse beauté, bien que défiguré par la superstition et les fausses croyances. Ils savaient parfaitement, ces anciens sages, que la société ne peut trouver qu'en Dieu la véritable notion du pouvoir, de la justice, du droit, du devoir et de la liberté, et que seule une religion divine peut procurer aux hommes l'intégrité des mœurs, l'honnêteté de la vie, l'équité dans les jugements, la vraie obéissance, la résignation et l'esprit de sacrifice. Sans Dieu et sans la religion, le droit manque de fondement, le devoir n'a aucune sanction, le sacrifice n'a aucun motif. Mettez Dieu de côté, et la foi publique est ébranlée, la justice cède la place à l'égoïsme, la liberté à la tyrannie, et la société tombe inévitablement dans le gouffre dévorant du despotisme ou de l'anarchie.

Or, si les religions antiques, bien que fausses et superstitieuses dans leurs applications,opérèrent de si grandes choses,quel auxiliaire puissant ne sera pas pour la société moderne la religion chrétienne, elle qui vient directement de Dieu, principe de civilisation et de grandeur, et qui a si glorieusement triomphé du paganisme ? Son Histoire n'est qu'une suite harmonieuse de victoires et de conquêtes. Sous son ombre tutélaire se sont reposées, dans le cours des siècles, presque toutes les nations de la terre. Resplendissante d'une divine lumière, elle communique la vie et la force au peuple qui la possède et qui l'honore. Voyez ce rocher solitaire dominant les vastes plaines de l'océan ; les vagues soulevées, mugissantes, se précipitent et battent sans cesse ses flancs immobiles, mais vaincues et brisées elles retombent en écume im-

(1) Minut. Felix.

puissante. Ce rocher est l'image d'un peuple gardé et soutenu par la foi ; sans cesse battu par le flot des passions humaines, il est toujours immuable sous la protection de Dieu qui a dit : "Tu viendras jusque-là, et tu n'iras pas plus loin (1)." Cette force de résistance qui est signe de vie, de prospérité et d'énergie puissante dans une nation, faisait dire au célèbre Montesquieu : "Chose étonnante ! la religion chrétienne qui semble avoir pour unique objet la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci."

Le Christianisme, en effet, en même temps qu'il nous conduit au bonheur éternel, fin dernière de l'homme, porte encore en lui un principe fécond d'ordre social et de prospérité pour les peuples. Pour le montrer clairement, laissons de côté toute autre considération, et jetons un rapide coup-d'œil sur le grand problème qui tient, aujourd'hui plus que jamais, toute la société en suspens, le problème de la *richesse*. La richesse est bien le point sur lequel se concentrent en ce moment tous les regards, et à ce sujet trois questions se posent avec une anxiété toujours croissante :

1°. Comment acquérir la richesse pour répondre aux nécessités de la vie ?

2°. Comment la diviser équitablement ?

3°. Comment en user pour qu'elle soit utile et salutaire à son possesseur ?

C'est là le triple problème qui se présente à nos hommes d'Etat, hérissé de difficultés et plein de dangers. Qui pourra le résoudre d'une manière satisfaisante ? Les hommes qui nous gouvernent, effrayés de l'avenir qui s'annonce terriblement menaçant, étudient, discutent, proposent, fabriquent des lois. Vains efforts ! Au milieu de leurs projets sans nombre et de leurs lois sans force, nous voyons la plus redoutable des calamités, l'anarchie sociale, s'avancer à grands pas. Messieurs, qui nous mettra à l'abri de ce flot dévastateur en donnant une solution sérieuse à ce problème de la richesse ?

Solutio omnium difficultatum Christus Jesus, Jésus-Christ est la réponse à toutes les difficultés, a dit Origène. Oui, la religion seule, avec ses enseignements infaillibles, pourra nous mettre en état de vaincre les difficultés qui tourmentent à notre époque toutes les classes de la société ; on trouve, en effet, chez elle une heureuse réponse aux questions posées plus haut.

En premier lieu, elle assure la production de la richesse par le principe de la propriété. Le fameux coryphée du socialisme moderne, Proudhon, a osé dire: "La propriété c'est le vol." Contre cette affirmation audacieuse, subversive de l'ordre social, se dresse comme un boulevard inexpugnable la loi de Dieu qui fait de la

(1) Job. XXXVIII, 11.

propriété une chose sacrée et inviolable. Non, le capital n'est pas le vampire de la société,ni l'exploiteur du peuple, ni la stérilisation du travail, comme on voudrait parfois le faire croire aux classes laborieuses ; mais il est plutôt le fruit d'un travail persévérant. Par suite, la propriété est légitime, et le propriétaire a le droit de disposer de ses biens comme bon lui semble. Ce droit de posséder est non seulement sacré, mais encore absolument indispensable au bon fonctionnement de la société ; comment, en effet, penser qu'un homme sera porté à travailler, s'il n'est pas soutenu par la certitude de pouvoir jouir plus tard du fruit de ses sueurs ? Dans l'ypothèse contraire, chacun voudrait tout au plus travailler autant qu'il serait nécessaire pour pourvoir à son entretien de chaque jour, et laisserait aux autres le soin de produire au-delà des besoins immédiats, et cet arrêt du travail serait la mort de l'industrie, source de la richesse.

Ce droit de propriété est clairement sanctionné par la loi divine. On voit Dieu donner l'Eden à nos premiers parents (1), Abel jouir des fruits de ses troupeaux et Caïn des fruits de sa culture (2) ; on voit Lot et Abraham, possesseurs de biens immenses, qui, pour éviter toute dispute, se partagent leurs troupeaux, et chacun jouit en paix de ses richesses sous la protection du Seigneur. Tous ces exemples, et cent autres qu'on trouve dans les Livres Saints, sont une preuve plus que suffisante que la religion reconnaît le droit de propriété pour sacré et inviolable. Bien plus, elle flétrit la paresse en la mettant au nombre des péchés capitaux, elle stimule le fainéant par l'exemple de la fourmi (3), elle condamne celui qui dérobe le bien d'autrui (4). Aux portes de la propriété elle place en quelque sorte le glaive de la vengeance divine. Qui oserait après cela violer le droit d'autrui, sans crainte d'encourir, par le fait même, les redoutables jugements de Dieu ?

En second lieu,on trouve dans la religion les règles d'un juste partage de la richesse. Ce partage équitable demande que les biens et les obligations soient distribués à chacun en proportion de ses forces et de ses capacités. Il est bon de noter ici que,quoique tous les hommes soient égaux en tant qu'ils ont une même nature, il y a cependant entre eux de profonde différences physiques, intellectuelles et morales. Ces inégalités constituent de la sorte une gradation immense dans l'ordre matériel, aussi bien que dans l'ordre spirituel. L'un est bien conformé l'autre est difforme, celui-ci est fort celui-là est faible, l'un est plein d'énergie l'autre est indolent, mou, paresseux. Les inégalités ne sont pas moins

(1) Gen. II, 15.
(2) Gen. IV, 2.
(3) Prov. V 16.
(4) Decal.

grandes au point de vue de l'intelligence et du cœur : l'un a l'esprit prompt et perspicace l'autre l'esprit lourd et paresseux, l'un est vertueux l'autre adonné au vice, celui-ci est soigneux et économe celui-là ne pense qu'à se divertir et à faire bonne chère; enfin l'un est honnête et bon, l'autre est sans cesse porté à nuire. En face de ces différences de caractère, d'intelligence, de force, si nombreuses et si prononcées, comment devra se partager la richesse ? "*Unicuique suum*" répond la religion, à chacun ce qui lui appartient. L'homme cultivé produira naturellement des œuvres supérieures à celles d'un simple paysan, il est juste qu'il soit rétribué à proportion. Celui qui est honnête doit passer avant celui qui est vicieux, celui qui est actif et travailleur avant le paresseux. De la sorte, de la diversité de talent découlera la différence de travail, et de la différence de travail l'inégalité des résultats. Il n'y a là aucune injustice, ce n'est qu'une gradation harmonieuse qui tient l'industrie en haleine et fait vivre la société.

Il nous reste à répondre à la troisième question : quel usage faut-il faire de la richesse, pour qu'elle soit utile et salutaire à celui qui la possède ? Avant la venue de Jésus-Christ, le germe de toutes les vertus gisait stérile au fond des cœurs possédés par un brutal égoïsme. Le Divin Rédempteur vint lui donner une nouvelle vie en délivrant l'homme de l'esclavage sous lequel il gémissait ; et le relevant jusqu'à cette égalité de nature posée par Dieu au jour de la création, il lui dit en même temps : "Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit, et ton prochain comme toi-même" (1). Telle est aussi l'explication complète de ces paroles de saint Paul "*Fiat æqualitas*, qu'il y ait égalité entre vous" (2). La charité, fille du Christianisme, a rendu les hommes égaux en les unissant par les liens sacrés de l'amour. Elle nous rappelle sans cesse que, quelle que soit notre position sociale, nous n'en sommes pas moins "tous frères, enfants d'un même Père, qui est au ciel" (3). Consolante doctrine de la religion à laquelle la philosophie humaine ne s'éleva jamais !

Les hommes étant supposés ainsi unis par une charité mutuelle, il est facile de poser les règles qui doivent les guider dans l'usage de la richesse. Riches, voici ce que vous dit le Seigueur : "Si les richesses affluent dans votre maison, gardez-vous cependant d'y attacher votre cœur" (4). Soyez généreux envers ceux qui, courbés sous le fardeau du travail, vous ont aidés à amasser vos trésors. Gardez-vous bien de priver vos ouvriers du salaire qui leur est dû;

(1) Matt. XXII, 37 seqq.

(2) 2 Cor. [illegible], 14.

(3) Matth. XXIII, 9.

(4) Ps. 61 v. 11.

plus que cela, entourez-les de sollicitude et d'affection. Hélas! que trop souvent les riches s'écartent de cette voie tracée par Dieu luimême et, par l'abus scandaleux qu'ils font de leurs richesses, excitent non seulement la colère de Dieu, mais encore la haine du pauvre peuple écrasé sous le poids du travail ! Aussi Antoine Leroy-Beaulieu n'a pas craint de faire retomber sur les riches la responsabilité du développement croissant du socialisme. Nombreux en effet sont ceux qui consument littéralement leur temps dans une complète oisiveté, dans les salons, dans les divertissements défendus, ou s'environnent d'un luxe véritablement révoltant, sans jamais s'occuper de ceux qui travaillent pour eux. Ah ! si un peu de la charité de Jésus-Christ habitait dans leur cœur, nous n'aurions pas à déplorer tous les maux qui accablent l'humanité. Riches, voyez dans les ouvriers autant de frères. "Aimez-les" (1), vous dit saint Pierre. "Ne les traitez pas comme des étrangers" (2) ajoute saint Paul. Vous avez une mission spéciale à remplir. Les paysans, les travailleurs confiés à vos soins, forment votre petit royaume. Vous devez vous rapprocher d'eux pour mieux les connaître, les faire profiter de vos bons conseils, les porter à l'honnêteté et à la vertu ; par dessus tout, vous devez leur donner le bon exemple. Qu'ils reçoivent de vous leur juste salaire. Patron veut dire père. Leur attachement et leur fidélité seront le prix de votre bienveillance. En serrant dans vos mains leurs mains calleuses, vous ne perdez rien de votre dignité, mais vous contribuez pour votre part à amener entre le capital et le travail la paix tant désirée.

De même que le riche doit mettre un frein à l'amour déréglé des richesses et disposer de ses biens avec équité et sagesse, ainsi l'homme de condition moyenne doit éteindre en lui la manie de gravir les sommets sans avoir mesuré ses propres forces. Saint Paul nous exhorte à "nous contenter du peu que nous avons et à en rendre grâces au Seigneur" (3). Ce désir insensé, si commun de nos jours, de vouloir changer son état, cette folle ambition d'arriver à des postes au-dessus de sa condition, est tout à fait condamnable. C'est elle qui a produit parmi nous tout une armée de déclassés, qui sont un véritable fléau pour la société. En effet, quoiqu'il soit juste de ne pas refuser à un esprit vif et entreprenant l'avantage de se manifester dans des sphères sociales plus élevées, cependant on n'en doit pas moins déplorer cette manie presque générale d'abandonner les champs, l'usine, l'atelier, pour courir avec fureur à la recherche de positions plus hautes. C'est là la ruine du travail, et par suite la ruine de la prospérité nationale.

(1) I Petr. III, 8.
(2) Philem. 16.
(3) I Tim. VI., 8.

Outre cette tendance à vouloir changer de condition, souvent la vie que mène l'ouvrier le conduit à la ruine et à la misère, parce qu'elle n'est pas proportionnée à ses moyens. Le désir d'imiter les riches dans le luxe des habits et la recherche du bien-être, l'éloignement du travail, de l'économie, de la sobriété, enfin la prétention à des salaires exagérés, sont autant de choses hautement condamnées par la loi sainte de Dieu. Le travail, l'industrie, l'économie, la sobriété, la vie honnête et vertueuse, tels sont les vrais facteurs de la richesse, et l'homme qui les possède ne manquera jamais d'une honnête aisance. Oh ! si la religion conservait pleinement son empire sur le cœur du propriétaire et de l'ouvrier, quel harmonieux accord règnerait dans l'économie sociale ! Aussi a-t-on dit justement : " Rendez à l'Evangile sa place d'honneur, et la question entre le capital et le travail sera résolue."

Et maintenant, qui ose briser ces liens sacrés qui unissent ainsi les hommes ? Qui, trop souvent, pousse l'ouvrier à se révolter contre sa condition et à secouer le joug du travail ? Nous l'avouerons, l'angoisse dans le cœur, trop souvent les riches eux-mêmes sont la triste cause de ces désordres. En effet, s'ils ne sont pas totalement incrédules, ils affectent cependant une telle indifférence vis-à-vis des pratiques religieuses, que leur funeste exemple détruit dans le cœur du peuple la crainte salutaire de Dieu. Et quand vous avez écarté la religion, qui aide si puissamment l'homme à supporter les épreuves de la vie en faisant briller à ses yeux l'espérance d'un sort meilleur au-delà de la tombe, que vous reste-t-il pour l'encourager au travail ? Le croirez-vous suffisamment payé de ses rudes fatigues avec un morceau de pain sec, un abri misérable, un dur et informe grabat ? Ne vois-tu pas, ô victime de l'égoïsme, que cet être misérable est homme aussi bien que toi ? Pourquoi nages-tu dans l'opulence et vit-il dans la misère ? Pourquoi as-tu en partage les festins copieux, les joyeux passe-temps, les lits de plume, tandis qu'il est affamé, brisé sous le fardeau de son labeur incessant ? Si Dieu n'existe pas, s'il n'y a pas de religion, et par suite aucune vie future, que promettez-vous en retour à cet homme accablé par la douleur, pour l'aider à supporter l'existence et l'empêcher de s'insurger contre la société dont il se croit le paria ? La philosophie humaine tant vantée, hostile à la religion, n'a pas su jusqu'ici résoudre ce problème ardu, et la lutte violente qui sévit entre le capital et le travail, est comme l'éclair sinistre qui précède l'ouragan destructeur.

Religion sainte, vous seule pouvez calmer les esprits et conduire les hommes à travers les sentiers de la charité et de la justice, vous seule pouvez véritablement consoler l'homme qui souffre. Lorsque, courbé sous le poids du travail, il maudit la propriété qu'il

appelle le vol, vous venez à lui, douce et compatissante, pour arrêter le blasphème sur ses lèvres, et lui montrant le ciel, vous lui dites : *Regardes, ô homme, ce beau paradis. Il est fait pour toi. N'est-ce pas là une récompense infiniment supérieure à tes fatigues ? Saches donc supporter vaillamment les infortunes de la vie, et un jour tu seras riche, content, heureux au-delà de tous tes désirs.*

Quelle force surhumaine ne produisent pas ces enseignements de la religion ! A la voix du Nazaréen : " Bienheureux ceux qui souffrent, parce qu'ils seront consolés " (1), l'âme accablée se sent revivre, un baume suave circule dans ses plaies pour les cicatriser. L'homme ne se considère plus seul, abandonné, délaissé. Son Père du ciel l'aime et le reconnait pour son enfant, et il sait qu'un jour il sera appelé à jouir de l'abondance des trésors célestes. Qui osera mettre en doute l'influence toute-puissante de la religion sur l'ordre social ? Riches, aimez-la vous-mêmes et faites la respecter par vos ouvriers ! (2)

***

De ce que nous avons dit jusqu'ici il résulte que, sans la religion, l'homme se dégrade, la famille dépérit, la société se désorganise. Ceux qui gouvernent se laissent aller à l'orgueil et au despotisme, et les sujets deviennent arrogants et rebelles. Sans un juge suprême, la balance de la justice devient vacillante et incertaine entre les mains des magistrats. L'honnêteté fait place à l'intrigue et à la corruption, le plus rusé est le plus riche, le plus fort est le plus puissant. Et c'est ainsi que, l'égoïsme remplaçant le droit, " la société humaine, selon le mot de Robespierre lui-même, ne serait qu'une lutte de fraude et d'astuce, le succès serait la seule règle du juste et de l'injuste, la probité une simple affaire de bon goût et de convenance, le monde deviendrait le patrimoine des plus rusés coquins ". Malheur donc au peuple qui, laissant la main protectrice de la religion, s'aventure dans la voie incertaine du doute, loin de Dieu ! Comme l'ingrate nation d'Israël perdue dans l'immensité du désert, ce peuple court à la recherche d'un abri pour se reposer, et il ne le trouve pas.

Frères bien-aimés, les tristes événements du mois de mai dernier qui nous ont conduits à notre insu sur le bord de l'abîme, doivent être pour nous un enseignement salutaire. Qu'ils profitent surtout de cette terrible leçon ceux qui jusqu'ici n'ont rien omis pour entraver l'œuvre de la religion, seul remède contre l'anarchie sociale.

---

(1) Matth. v 5.

(2) Le Souverain Pontife Léon XIII glorieusement régnant, dans son Encyclique " Rerum Novarum ", a tracé de main de maître les lois du juste équilibre entre le capital et le travail.

A quoi nous servirait-il de nous faire illusion plus longtemps ? Si nous avons véritablement à cœur le bien de notre patrie, il faut non seulement avoir le courage d'avouer que nous sommes allés trop loin, mais nous devons encore revenir sans retard sur nos pas. Il faut replacer la société sur les bases de l'Evangile, unique soutien de l'ordre social, parce qu'il est la source de toute vérité. C'est le plus puissant moyen dont puisse se prévaloir une nation pour mettre un frein au libertinage ; c'est le moyen également de relever les écoles, où doivent se former et se préparer les citoyens de l'avenir, et qui sont devenues presque autant d'instruments de propagande antireligieuse et anti sociale.

Aurions-nous honte, par hasard, de revenir en arrière pour refaire le chemin parcouru ? "Le premier pas pour arriver à la sagesse, dit Lactance, est de reconnaître son erreur; le second est de se donner entièrement à la vérité" (1). Si tomber est ordinaire à la faiblesse de l'homme, il ne serait pas digne de lui de rester dans la poussière. Et ce retour de notre part est d'autant plus pressant, que notre lenteur et notre inertie n'auraient pour effet que d'augmenter encore les maux dont nous souffrons. Pas d'illusion ! Si nous voulons ne pas périr, *nous devons défaire ce que la philosophie des événements a clairement montré être mal fait.* En cela consiste le véritable amour de la patrie. Admettre qu'on s'est égaré, que les barricades, le pétrole, la dynamite, les massacres, dont nos yeux ont eu le triste spectacle, sont les suites fatales de l'immoralité née de l'indifférentisme religieux ; convenir que ces furies qu'on a vues parcourir les rues de Milan, sous la forme de femmes sanguinaires, de jeunes filles impudentes, d'enfants dénaturés, et provoquer publiquement la soldatesque qu'elles couvraient de grossières insultes, sont les fruits naturels de nos écoles sans Dieu,—avouer tout cela dis-je, et ne pas vouloir apporter à tous ces maux un remède efficace, serait trahir nos devoirs les plus sacrés. Reconnaître que la société, sans le secours de la religion, n'est qu'une agglomération confuse de gens sans principes, sans vie morale, sans force, bonne seulement à provoquer le rire stupide des insensés, et marchant directement vers une complète dissolution ; être persuadé que l'indifférentisme religieux dont souffre aujourd'hui une grande partie de notre peuple, est le plus terrible châtiment que Dieu puisse infliger à une nation ; savoir tout cela et ne pas se réveiller enfin, refuser de changer de conduite, c'est manquer de sens commun, c'est aller contre les principes de toute saine logique, c'est trahir la mission sacrée qui incombe à tout chrétien, et même à tout citoyen envers sa patrie.

Quelles seraient en effet les conséquences de cette déplorable obstination de notre part ? Tant que l'homme abattu par la fati-

(2) Lactance. De Inst. Deorum.

gue, énervé par la faim, se sentira soutenu par l'espérance d'une vie meilleure au-delà de la tombe ; tant que la femme, éprouvée par le malheur, viendra se prosterner au pied de l'autel de la Vierge, et gémissante se frappera la poitrine, ne craignez rien pour l'ordre social. Mais, si vous leur ôtez cet idéal puissant de la foi, si vous chassez de leur esprit l'espérance du ciel, l'homme se change en bête féroce, la femme devient une tigresse sanguinaire, dont les terribles rugissements contre l'ordre et la propriété feront tressaillir les masses avides de sang. Pour refouler le flot dévastateur, après avoir inutilement employé la force morale, il sera nécessaire d'avoir recours au plus cruel des expédients, à la force armée. Mais ce dernier moyen, même s'il est devenu inévitable, sera toujours un déshonneur et une honte pour un peuple civilisé. En outre, la répression par la force ne produit jamais rien de durable, et la bête sauvage, un moment domptée, n'en deviendra que plus féroce et plus redoutable le jour où elle pourra rompre ses chaînes.

Avouons donc notre coupable légèreté, nous qui n'avons pas craint de mettre de côté la religion, le plus ferme soutien des bonnes mœurs. Armés d'un saint courage et d'un zèle fervent, mettons-nous à l'œuvre pour relever ce que nous n'avons pas craint de renverser et pour remettre en honneur les pratiques religieuses.

Pour mener à bonne fin cette œuvre de restauration et de salut, il faut que, foulant aux pieds tout respect humain, la classe instruite donne l'exemple en professant ouvertement sa foi, comme il convient à tout bon chrétien, et en accomplissant fidèlement la loi de Dieu. Un moyen puissant de raffermir notre courage et soutenir notre volonté chancelante, c'est d'avoir sans cesse devant nos yeux, d'un côté les maux innombrables qui résultent de l'abandon de Dieu, de l'autre le remède infaillible que nous fournit la religion pour cicatriser nos blessures. Oui, la foi seule peut nous sauver, elle qui, au milieu des vicissitudes de la vie, élève notre esprit à la contemplation des choses divines et le maintient fermement dans la voie du bien. Considérez l'homme ! Ses larmes commencent à couler dès son berceau. Sa vie ici-bas n'est qu'un enchaînement de joies et de douleurs ; les douleurs toutefois sont plus nombreuses que les joies. Qui le soutiendra sur la mer orageuse de ses passions ? Qui lui donnera la force de surmonter les obstacles qui l'environnent ? La foi. Oui, seule la foi le sauvera en lui montrant sans cesse la fin sublime pour laquelle il fut créé, et en lui rappelant continuellement les peines et les récompenses de la vie future. Pénétré de ces salutaires enseignements, il importe peu qu'il soit de condition illustre ou obscure, pauvre ou riche ; si l'épreuve vient l'assaillir, il sera toujours fort

pour combattre et pour vaincre. S'il est las, affligé, opprimé, désolé, méconnu du monde, son âme souffrante trouvera dans la religion le remède salutaire, le baume consolateur qui adoucira ses maux. C'est la religion qui dissipera les noirs fantômes qui voudraient parfois assombrir sa vie. Le regard fixé sur le ciel, il tombe àgenoux et prie. Il pleure, maisce sont des larmes qui viennent d'un cœur doucement attendri. Il se sent porté irrésistiblement à mettre son sort entre les mains du divin ami dont l'amour pour lui est sans limites.

O prodiges de la foi ! Parles ô toi qui, au milieu des tortures d'une horrible prison, trouvas dans ta foi un soulagement à tes souffrances. Parles, et que ton génie dessille les yeux des philosophes de nos jours et de tous ceux qui pensent que la foi et la prière abaissent l'homme. "Le Christianisme, dit celui dont nous parlons, loin de détruire en moi ce que la philosophie pouvait y avoir mis de bon, le confirmait, le consolidait par des raisons plus hautes et plus puissantes.... Il est bien plus agréable, sans aucun doute d'être libre que d'être enfermé dans une prison. Et cependant, même dans les tristesses d'un cachot, quand on pense que Dieu est présent, que les joies de ce monde sont éphémères, que le bien véritable consiste dans la tranquillité d'une bonne conscience et non dans les choses extérieures, on peut se sentir heureux" (1).

Qu'allez-vous répondre, gens de peu de foi, à ces sages et profondes réflexions d'un homme qui fut un de nos plus illustres écrivains et de nos patriotes les plus sincères, et que vous avez raison d'aimer et d'honorer ? Vous le voyez, je ne vous propose pas en exemple un anachorète dont la vue pourrait vous effrayer, mais un homme rempli de foi et brûlant des plus sublimes aspirations vers l'avenir de sa patrie. Peut-être n'avez-vous pas comme lui éprouvé encore de désenchantement, peut-être n'avez-vous pas connu le malheur qui vous aurait ramenés à Dieu ? Peut-être ne croyez-vous pas que les fleurs du plaisir se fanent rapidement, que loin de Dieu il n'y a que déception, orgueil, corruption ? Qu'attendez-vous encore pour rentrer en vous-mêmes ? En face d'un tel endurcissement laissez-nous répéter, les larmes aux yeux, les paroles du grand évêque de Nazianze : "Que n'ai-je les ailes de la colombe ou de l'hirondelle ? Avec quelle rapidité je me déroberais au commerce des mortels ! J'irais vivre au fond d'un désert, parmi les bêtes sauvages plus fidèles que les hommes. Là, au moins, mes jours couleraient sans inquiétude, sans embarras, sans tristesse. Là, mettant à profit cette raison que Dieu m'a donnée pour le connaître et pouvoir m'élever jusqu'au ciel, je goûterais les douceurs d'une vie tranquille au sein de la contemplation. De là,

(1) Sylvio Pellico. " Mes prisons ".

faisant résonner ma voix comme du haut d'une montagne, je crierais aux habitants de la terre : Hommes condamnés à mourir, êtres d'un moment, vous tous qui n'avez reçu le jour que pour être la proie du tombeau, jusques à quand vous consumerez-vous dans de vaines illusions ? Jusques à quand, victimes de l'erreur et de la vanité les uns des autres, rêverez-vous en plein jour ? Jusques à quand traînerez-vous après vous dans ce monde la lourde chaîne de vos égarements ? " (1)

Vous, messieurs, à qui nous avons voulu d'une manière toute particulière adresser notre parole en cette circonstance, écoutez encore attentivement ce que nous avons à vous dire, et nous aurons fini. Voyez-vous cette pauvre femme accablée par l'âge, profondément ignorante qui, agenouillée au pied de l'autel, se frappe la poitrine et murmure une prière ? Elle est plus sage et plus prudente que tant de savants qui ne croient pas. Interrogez-la sur les plus profonds mystères de la vie humaine, elle vous répondra mieux que ne sauraient le faire un grand nombre de nos lettrés. Elle saura vous dire pourquoi elle a été mise au monde, comment elle doit se comporter envers Dieu, envers la famille et la société. Elle vous dira qu'il faut éviter le mal et faire le bien. Vous apprendrez d'elle enfin que, si le corps est condamné à la dissolution, l'âme est immortelle. Du sein des ruines de sa maison terrestre cette âme doit s'envoler un jour, libre et sans entraves, pour vivre éternellement, puis comparaître au pied du tribunal du Souverain Juge et recevoir sa sentence de la bouche de Jésus-Christ, pour être punie ou récompensée pendant une éternité, selon ses œuvres (2). Fortifiée par cette pensée, elle dépose au pied de l'autel le fardeau de ses douleurs, de ses épreuves, de ses misères ; puis, tranquille et heureuse, reprend le chemin de son petit domaine ou de sa pauvre cabane.

Quel contraste pénible entre cette humble et simple créature et certains *esprits forts* de notre temps qui, devant le premier obstacle qui les arrêtent, se brûlent la cervelle, ou dont l'existence n'est qu'une longue suite d'incertitudes, d'espérances perdues, de plaisirs évanouis, d'ambitions déçues, de remords et de désenchantements ! Donc, la véritable philosophie, celle qui conduit au bonheur en ce monde et dans l'autre, doit s'apprendre au pied de la croix. Bienheureux ceux qui, contrits et repentants, savent le comprendre !

Faites en sorte, très-chers fils, d'acquérir vous aussi cette véritable sagesse. Remettez en honneur la religion. Aimez-la et que toutes vos œuvres soient autant de manifestations de sa vérité, de sa beauté, de sa sainteté, de sa gloire ; et nos espérances tombées

(1) S. Grég. de Nazianze. " Des vicissitudes de sa vie ".

(2) Lactance. " De la vie bienheureuse ".

se relèveront. Le riche verra sa propriété respectée, l'ouvrier recevra son juste salaire, et tranquille reposera ses membres fatigués au sein des douces jouissances de la vie de famille. L'harmonie règnera parmi les hommes, et dans l'atelier, dans l'école, dans la société, on n'entendra plus pousser le cri de révolte qui provoque la haine entre les diverses classes sociales, fomente les désordres, allume la vengeance ; mais à sa place retentiront les paroles d'amour et de paix de l'apôtre saint Jean : " Aimons-nous les uns les autres, parce que la charité vient de Dieu.... Si nous nous aimons réciproquement, Dieu sera avec nous " (1). Et notre mère la sainte Eglise, dont la vive lumière dissipa autrefois les ténèbres de la barbarie et répandit avec abondance sur toute notre Italie les dons de la foi et de la civilisation, fera briller encore sa divine clarté sur la société moderne et l'empêchera de sombrer dans l'erreur.

Dieu veuille que, avec l'aurore du siècle nouveau qui s'avance à grands pas, se lève aussi pour nous une ère nouvelle, sincèrement chrétienne, et marquée par un dévouement à toute épreuve à la sainte Eglise et à la personne auguste du grand pontife qui préside à ses destinées !

Et que Dieu, l'auteur de l'espérance, vous remplisse d'une joie parfaite, qu'il vous donne une paix complète, par le moyen d'une même foi, afin que votre espérance croisse de plus en plus, par la grâce et la vertu de l'Esprit-Saint ! (2)

MATERA, dimanche de la Septuagésime 1899.

---

(1) I Joann. IV 7, 12.

(2) Rom. XV 13.

VI

Les adieux.

Aout 1899.

A nos très-chers frères et fils les membres du clergé et les fidèles des deux archidiocèses paix et salut dans le Seigneur.

Trois ans et quelques mois sont passés depuis que, sans aucun mérite de notre part, nous fûmes appelé au milieu de vous comme pasteur de vos âmes. De quelle manière nous avons correspondu à cette vocation divine, c'est à vous de le juger. Pour nous, nous ne pouvons dire qu'une chose : nous nous sentons rassuré à la pensée que, dans la mesure de nos forces, nous avons cherché, avec une sollicitude de tous les instants, à promouvoir votre bien spirituel, l'unique désir de notre cœur. Nous nous flattions de pouvoir continuer avec un zèle et un amour toujours plus grands notre saint ministère parmi vous ; mais Dieu, dans ses desseins toujours impénétrables,en a disposé autrement.

Bientôt donc, fils et frères bien-aimés en Jésus-Christ, nous devrons nous éloigner de vous ; bientôt entre vous et nous s'étendra le vaste océan, nous serons séparés par d'immenses espaces. La voix du Pontife Suprême qui gouverne l'Eglise avec tant de sagesse, nous appelle à exercer notre ministère sur d'autres rivages, et nous ne pouvons que nous incliner humblement sous sa volonté vénérée.

Mais, hélas ! si notre courage grandit immensément à la pensée que cette voix du pape qui nous commande est la voix de Dieu lui-même, nous ne pouvons pas toutefois ne pas être ému en ce moment solennel de la séparation. S'il est pénible et douloureux à un cœur affectueux de s'éloigner de ceux qu'il aime, quels cruels déchirements ne doit pas éprouver celui qui se voit obligé de rompre des liens incomparablement plus forts que les liens de la chair et du sang ? Choisi par Dieu pour être le pasteur de vos âmes, et par suite votre ami, votre directeur, votre père, comment pourrions-nous rester insensible au moment de vous quitter ? Oui, nos très-chers frères, à cet instant nous ressentons le besoin d'épancher entièrement notre cœur dans le vôtre, en rappelant à votre mémoire les jours, trop courts hélas ! que nous avons passés au milieu de vous. Vous recueillerez avec bienveillance cette expression de nos sentiments, comme un dernier témoignage de notre sollicitude et de notre amour.

Avant tout, une question se présente à notre esprit : notre rapide passage dans les deux archidiocèses d'Acerenza et Matera a-t-il produit quelque bien ? Loin de nous,certes,la pensée de nous glorifier en quelque chose, nous sommes trop convaincu de notre néant, et c'est à la bonté infinie de Dieu que nous renvoyons tout le bien que nous avons pu faire. Toutefois, il nous est agréable de penser que, malgré notre insuffisance, notre œuvre au milieu de vous n'a pas été totalement inutile.

Dès l'instant où nous fûmes appelé aux deux siéges archiépiscopaux d'Acerenza et Matera, nous n'eûmes qu'une pensée : travailler à votre bien spirituel. Aussi, à peine étions-nous arrivé au milieu de vous que, sans perdre un moment, nous nous mettions en route pour vous visiter. Par suite de la mort successive et prématurée de nos trois illustres prédécesseurs, la visite pastorale qui est la vie du ministère épiscopal, n'avait pas eu lieu depuis de longues années. Nous pouvons donc vous dire ce que disait l'Apôtre : «Vous savez comment, dès le premier jour où je suis venu ici, j'ai été en tout temps avec vous» (1). Depuis cet heureux jour où il nous fut donné de vous voir et de vous connaître, l'ardeur de votre foi et le respect sincère que vous aviez pour vos pasteurs nous touchèrent profondément, et dès lors notre âme s'attacha à vous par les liens d'une très-vive affection. Cette douce correspondance de votre part à notre sollicitude et à notre amour pour vous, nous combla d'une sainte joie, et fit naître en nous les plus belles espérances pour l'avenir.

Pour faire fructifier ce nouveau champ confié à notre sollicitude, nous n'avions plus qu'à travailler avec zèle et prudence, afin de faire refleurir la discipline ecclésiastique, corriger certains abus, faire disparaître quelques imperfections peu compatibles avec la sainteté chrétienne et sacerdotale. Avec cela nous pouvions espérer recueillir en peu de temps des fruits abondants de salut. Aussi, confiant dans la fermeté de votre foi et votre grande docilité, nous nous mîmes courageusement à l'œuvre. Pour remédier à ces désordres, causés surtout par la difficulté des temps et par l'influence néfaste de cette liberté effrénée au nom de laquelle on a brisé le joug de la saine morale et relâché le frein salutaire des lois divines et humaines, il fallait une réforme générale du clergé et du peuple. Nous nous préparâmes donc, avec toute l'ardeur de notre âme, à mener à bonne fin cette entreprise. Par nos visites diocésaines et nos lettres pastorales, par des avertissements ou des ordonnances, selon que les circonstances nous paraissaient l'exiger, au moyen de missions et de retraites ecclésiastiques, par l'exercice d'une vigilance continuelle sur la formation des aspirants au sacerdoce, nous fîmes en sorte de ramener de plus en plus dans nos deux archidiocèses le courant bienfaisant de la vie chrétienne, et en même temps de relever le prestige sacerdotal.

Une fois la bonne semence jetée en terre, nous comptions sur le temps pour recueillir la moisson tant désirée. Mais Dieu, sans doute afin de multiplier ces fruits de salut, a voulu, dans son infinie sagesse, qu'un autre plus expérimenté que nous vînt continuer l'œuvre ainsi commencée, et nous nous soumettons humblement à la divine volonté.

(1) Act. ap. XX 18.

Cependant, si nous ne nous faisons pas illusion, il nous semble, même après un temps si court destiné plutôt à semer qu'à moissonner, voir poindre quelques-uns des résultats attendus, dans le réveil religieux qui se manifeste sur tous les points des deux archidiocèses. Nous en avons eu les preuves les plus claires et les plus consolantes dans la seconde visite pastorale que nous avons faite dans la plus grande partie du diocèse d'Acerenza, et que nous avons dû interrompre par suite de la nouvelle mission qui nous était confiée. De fait, notre petit catéchisme a été introduit dans toutes les paroisses et même dans un grand nombre d'écoles communales. Nous avions ordonné que la première communion, pour les enfants des deux sexes, se fît d'une manière solennelle à un jour déterminé du temps pascal, partout nous avons vu cette mesure fidèlement observée ; les conférences de théologie morale et de liturgie se tiennent régulièrement et réunissent presque tous les membres du clergé ; un grand nombre d'abus ont disparu ; les églises sont tenues plus décemment ; les sacrements sont plus fréquentés ; les unions contractées sans aucun rite religieux ont été légitimées devant l'Eglise catholique ; enfin la foi augmente et s'affirme de plus en plus. Ce sont là autant de joyeux symptômes de ce réveil religieux si ardemment désiré, et qui, grâce à Dieu, commence à se montrer partout au sein de nos chères populations. Nous nous sommes senti profondément touché, en constatant de nos propres yeux ce retour dans la voie de la justice et des vertus chrétiennes, et du fond du cœur nous avons remercié le Seigneur auteur de tout don parfait. Qu'ils soient bénis mille fois ces vaillants curés, ces prêtres pleins de zèle qui, fidèles à notre appel, ont travaillé avec une ardeur si grande à cette restauration religieuse.

Et ici, nous avons l'agréable devoir de rendre de vives actions de grâce, non seulement au clergé, mais aussi aux autorités civiles et à tous ceux qui, dans le cours de notre seconde visite, nous ont prodigué les marques de leur bienveillance et ont facilité notre mission apostolique. Nous avons des raisons de croire que, s'il nous avait été donné de continuer notre visite, nous aurions constaté les mêmes progrès et reçu les mêmes témoignages de respect et d'affection dans les autres paroisses. Cette consolation nous a été refusée ; et au moment de vous quitter, nous sentons le besoin d'envoyer un salut très-cordial et une de nos meilleures bénédictions à cette portion de notre troupeau que nous n'avons pu voir, mais qui forme, non moins que l'autre, l'objet de notre sollicitude et de notre amour.

Frères et fils bien-aimés, si, comme nous venons de le dire, nous nous sommes employé de toutes nos forces à promouvoir votre bien spirituel, il n'est que juste d'ajouter que vous avez

fidèlement correspondu à notre sollicitude. Vous méritez pour cela de grands éloges, et vous avez droit à une vive reconnaissance de notre part. Les nombreuses et sincères félicitations que nous avons reçues de partout, à l'occasion du témoignage de haute confiance à nous donné par le Souverain-Pontife, puis l'expression non équivoque de vos regrets quand la nouvelle de notre départ vous est parvenue, ont accru encore en nous ce sentiment de gratitude. Ces nombreuses visites personnelles, ces adresses pleines de respect, un grand nombre de lettres affectueuses qui nous sont arrivées de tous les points des deux archidiocèses, sont autant de preuves de votre foi et de l'amour filial que vous avez pour notre personne.

En présence de toutes ces manifestations, deux sentiments opposés s'emparent de notre âme : sentiment de joie en voyant l'intensité de la vie chrétienne parmi vous, sentiment de tristesse, à la pensée que nous devons nous éloigner d'un peuple aussi dévoué et aussi reconnaissant. Cependant, pleinement soumis aux dispositions de la Providence, nous cédons, sans nous plaindre aucunement, notre place au nouveau pasteur qui bientôt sera parmi vous. Vous trouverez en lui, sans aucun doute, les vertus et les talents dont nous manquons nous-même. Il accomplira par son zèle et son dévouement ce que nous désirions faire au milieu de vous, réparera les omissions involontaires, les négligences, les fautes qui ont pu nous échapper. Il ranimera parmi vous la foi et les autres vertus qui constituent la vie chrétienne. Enfin il sera pour vous l'instrument des bénédictions célestes. Et vous, fils bien-aimés, toujours dociles à la voix de vos pasteurs, vous saurez apprécier son dévouement, écouter sa parole, accepter respectueusement ses conseils et ses ordres et lui adoucir ainsi, par votre soumission filiale, les difficultés de son ministère. S'il en est ainsi, notre départ, au lieu de nuire à votre avancement spirituel, tournera à votre profit, et sera en quelque sorte pour vous le gage d'un avenir meilleur. Souvenez-vous toutefois, que si votre nouvel archevêque a des qualités et des talents que nous n'avons pas, il ne saurait désirer plus ardemment votre bien, ni vous aimer plus que nous.

Nous allons être séparé de vous par d'énormes distances ; mais, ni la vue des pays nouveaux que nous allons parcourir, ni l'affection des peuples au milieu desquels nous allons nous trouver, ne pourront faire naître l'oubli dans notre cœur ni rompre ces liens sacrés qui nous attachent à vous par la divine charité de Jésus-Christ. Eloigné de vous, nous serons avec vous d'esprit et de cœur. Au sein de ces vastes contrées du Nouveau-Monde, sous le beau ciel du Canada où le Siége-Apostolique nous envoie comme son délégué, aussi bien que dans la solitude, à l'exemple des grands serviteurs de Dieu Moïse et Aaron, nous lèverons les mains vers le ciel et nous prierons pour vous. Toujours occupé de

votre bien, votre prospérité, vos succès nous combleront de joie, et dans nos afflictions nous mêlerons nos larmes aux vôtres. Et vous, de votre côté, nous l'espérons du moins, vous ne nous oublierez pas. De vos lèvres montera encore vers le Seigneur quelque prière pour nous. Dieu, dans sa bonté et sa miséricorde, exaucera vos vœux et soutiendra notre faiblesse. Il nous donnera force et courage pour mener à bonne fin notre difficile mission, et, de la sorte aussi, vous aurez une part dans le peu de bien que nous pourrons faire. Elle se vérifiera ainsi la parole de la Sagesse : *Gloria filiorum patres eorum*, les pères sont la gloire de leurs fils (1).

Mais il est temps de prendre congé de vous et de vous donner notre dernière bénédiction. Adieu donc, peuple et clergé des archidiocèses d'Acerenza et Matera. Adieu, vous qui durant trois ans et plus, avez fait l'objet de notre sollicitude, de notre espérance et de notre affection. Séparés, nous nous retrouverons unis dans une prière commune. Cette prière formera pour nous tous le lien indissoluble d'un amour réciproque, que ni la distance, ni le temps ne briseront, ou même ne relâcheront jamais.

Plein de gratitude pour votre bienveillance dans le passé et confiant dans cette union de prières pour l'avenir, nous implorons de grand cœur sur vous tous les meilleures bénédictions du ciel. Oui, bénissez, Seigneur, ce peuple que vous nous aviez confié, et duquel vous avez résolu de nous éloigner. Faites, dans votre infinie bonté que, conduit dans les pâturages du salut sous la garde de notre sainte mère l'Eglise, il ne s'écarte jamais de la voie de la sainteté et de la justice. Que les jeunes gens, comme de nouveaux Samuels, soient toujours dociles à votre appel ; puissent-ils conserver dans leur cœur le trésor de leur première innocence et garder la crainte de Dieu jusqu'aux derniers jours de la vieillesse. Qu'ils soient respectueux et dévoués à l'égard de leurs parents, soumis à leurs maîtres, fermes et inébranlables dans leur foi; source de tout bonheur ici-bas. Seigneur, soutenez par votre grâce les adultes, et en particulier les pères et les mères de famille, afin qu'ils gardent leurs devoirs d'état profondément gravés dans leur cœur et puissent les accomplir fidèlement. Que l'épouse soit aimable comme Rachel, sage comme Rebecca, fidèle comme Sara; que l'époux aime saintement sa compagne, qu'il soit travailleur, sobre, vertueux, afin que tous les deux, comme deux anges tutélaires, conduisent dans le sentier de la vertu leur famille d'où dépend le salut de la société. Seigneur, daignez bénir également et d'une manière toute spéciale ceux à qui est confiée l'éducation de la jeunesse, afin que, pénétrés de la nécessité de l'élever chrétiennement, ils s'efforcent de déposer dans ces jeunes

(1) Prov. XVII 6.

cœurs, avec le trésor des sciences humaines les sentiments religieux source féconde de toutes les vertus individuelles et sociales qui font l'honnête homme, le bon citoyen, le chrétien sincère. Par-dessus tout, ô Jésus, divin Rédempteur des hommes, bénissez le clergé des deux archidiocèses. Il nous seconda toujours dans la difficile mission de conduire les âmes au salut ; il fut docile et ne nous ménagea pas sa bienveillance, même lorsque nous crûmes être obligé d'user de rigueur. Récompensez, ô Dieu de bonté, cette soumission et ce dévouement du clergé à son évêque, par une effusion abondante des dons qui vous sont le plus agréables. Faites que ces ministres de votre religion soient toujours la portion sainte et choisie de votre peuple, afin que, par l'innocence de leurs mœurs, la solidité de leur doctrine, la sainteté de leur vie, l'ardeur de leur zèle, ils puissent guider ce peuple dans la pratique de vos commandements et le préparer ainsi aux joies éternelles du paradis.

Adieu donc, peuple et clergé bien aimés ! Toujours étroitement unis au vénéré chef de l'Eglise, vous coulerez ici-bas des jours heureux et vous mériterez d'entrer un jour en possession de la félicité céleste. C'est là le souhait que nous formons pour vous tous de grand cœur, au moment où, pour la dernière fois, nous sommes heureux de vous bénir au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

ROME, hors la Porte Latine, 15 août 1899.

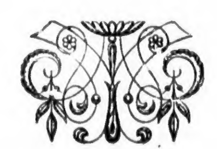


TABLE DES MATIÈRES.